

FATIMA EST FATIMA

L'IDÉAL UNIVERSEL FÉMININ

Ali Shariati



!

Les éditions Albouraq
– Études –

Dar Albouraq©

Face à l'Université d'al-Azhar-Beyrouth

B.P. : 13/5384

Beyrouth-Liban

Tél / fax : 00 96 11 788 059

Site Web : www.albouraq.com

E-mail : albouraq@albouraq.com

Distribué par :

Comptoir de vente :

Librairie de l'Orient

18, rue des Fossés Saint Bernard

75005 Paris

Tél. : 01 40 51 85 33

Fax : 01 40 46 06 46

Face à l'Institut du Monde Arabe

Site Web : www.orient-lib.com

E-mail : orient-lib@orient-lib.com

Albouraq Diffusion Distribution

Zone Industrielle

25, rue François de Tesson

77330 Ozoir-la-Ferrière

Tél. : 01 60 34 37 50

Fax : 01 60 34 35 63

E-mail : distribution@albouraq.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous les pays à l'Éditeur.

1430-2009

ISBN 978-2-84161-342-7 // EAN 9782841613427

Fatima est Fatima

Ali Shariati

Traduit de l'arabe par
l'équipe Albouraq



ALBOURAQ

Dédicace

À l'esprit de ma mère, Zahra, le miroir de l'humilité, de l'affection et de la pudeur, pour qui ma vie ne lui a été que fatigue, alors que son existence ne m'a été que bonté.

L'Imam Khameneï a dit à propos de Shariati :

Je voudrais vous parler ici de quelque chose qui s'est passé en 1347/1969, c'est-à-dire au cours de la dernière année de la vie de Jalal Al Ahmad, quand ce dernier est venu Machhad. Nous nous sommes alors réunis en présence du docteur Ali Shariati et d'un certain nombre d'amis. Lorsque la conversation en est venue aux oulémas, le regretté Al Ahmad s'est tourné vers Ali Shariati et lui a demandé pourquoi il critiquait l'université religieuse (*Hawza*) avec force plutôt que de s'attaquer aux intellectuels.

La réponse du docteur Shariati nous donne une indication sur la manière dont il distinguait les « gens de spiritualité » en tant qu'ils incarnent une certaine position et une certaine situation, et les « gens de spiritualité » en tant qu'oulémas. Il dit : « La raison pour laquelle je critique les *hawza* avec insistance est que nous attendons beaucoup d'elles, alors que nous n'attendons pas grand-chose de notre élite intellectuelle qui a grandi dans le giron de la culture occidentale. La *hawza* est le roc solide dont nous espérons voir sortir beaucoup de choses. Ce n'est que lorsqu'elle ne remplit pas sa fonction que nous la critiquons ».

Je peux dire sans hésiter que Shariati incarne une certaine étape, mais dans un sens bien précis : il a réussi à diffuser de nouvelles idées au sein de la société par l'intermédiaire d'un langage clair et de l'autorité qu'il avait sur la culture et la jeunesse de son époque.

Cela veut dire que Shariati n'avait pas un don en particulier mais qu'il en avait beaucoup quand il s'agissait d'aborder des questions contemporaines, et c'est cela que je veux signifier quand je dis que Shariati représente une étape importante.

Le second aspect qu'il faut aborder, quand on parle de Shariati, concerne les questions qu'il a posées à partir de sa

conception de la culture islamique et qu'il faut replacer dans le cadre des fondements philosophiques et cosmologiques de l'Islam.

L'œuvre de reconstruction en question doit donner naissance à une nouvelle étape, qui sera bénéfique pour notre génération. En d'autres termes, ce dont nous avons besoin aujourd'hui c'est de lire Shariati en même temps que Motahari.

Ce qui émerge de ce recoupement entre la beauté des idées de Shariati et la maîtrise de la pensée islamique par Motahari, c'est précisément ce dont notre génération actuelle a besoin.

Ce qui fait de Shariati un précurseur, c'est sa capacité extraordinaire à reformuler l'Islam dans un langage moderne qui s'accorde avec la génération de son temps. Si plusieurs l'ont précédé dans cette voie, aucun n'a connu le succès qui a été le sien¹.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Causerie avec le lecteur

Les propos que vous lisez sont le texte d'une conférence que j'avais donnée à Hussayniyat al-Irshâd. J'avais voulu, au départ, effectuer un rapprochement avec les études réalisées par le professeur Louis Massignon, faites sur la personnalité de Fatima, sur sa vie mystérieuse, plus particulièrement sur cette impression profonde et digne qu'elle provoque depuis toujours chez les croyants et dans les sociétés musulmanes. Je dédie donc cette recherche aux étudiants en Islamologie de Hussayniyat al-Irshâd.

Cependant, lorsque je suis arrivé au séminaire, j'ai remarqué qu'il y avait un public plus nombreux que celui des étudiants. J'ai donc modifié mon intervention pour faire face à cette nouvelle donne et ai décidé d'articuler mes propos autour d'une question qui préoccupe et qui touche au plus haut point les femmes dans notre société actuelle : « Que devons-nous être ? »

Les femmes qui sont restées dans le moule traditionnel et ancien ne sont pas concernées par ce problème. Pour celles qui ont complètement accepté le nouveau moule importé, le problème est aussi réglé. Mais il y a, à côté de celles-là, des femmes qui, ne supportant pas le carcan traditionnel, ne veulent pas pour autant s'en remettre aux nouvelles formes qui leur sont imposées. La question du « que dois-je faire ? » appelle donc une réponse très urgente pour elles. Ces femmes-là veulent choisir pour elles-mêmes, elles veulent se forger elles-mêmes et recherchent pour cela une direction, un modèle exemplaire auquel elles puissent se remettre.

Le problème réside donc dans les modalités possibles de transformation de soi tout en ayant pour modèle Fatima, car son existence est une réponse à ce questionnement. J'aurais pu me contenter d'une description analytique de la personne de Fatima, mais je me suis rendu compte que nos intellectuels et nos lettrés ne savent rien de sa vie, et que même les couches les plus croyantes de la population ne connaissent d'elle que ses plaintes. J'ai alors cherché, dans la mesure de mes capacités, à combler cette lacune. C'est la raison pour laquelle le présent ouvrage contient une biographie factuelle de cette personnalité tant appréciée qui « n'est pas connue » ou qui est « mal connue ».

Pour cette biographie, je me suis remis principalement aux documents historiques. Lorsqu'il s'agit d'une question délicate et épineuse pour les Shiites, je me remets aux sources sunnites étant donné que les idées shiites puisées dans le corpus sunnite sont établies sans qu'il ne puisse y avoir aucun doute historique ou scientifique à leur sujet. Pour ce qui concerne Fatima, la Femme shiite alaouite opprimée et révoltée, les textes sunnites sont très clairs pour celui qui cherche la vérité à ce sujet.

Ce que vous allez lire était donc à la base une conférence, une parole qui s'adressait à une société donnée, dans un contexte particulier et qui était totalement improvisé. Pour ce qui concerne la biographie qui l'accompagne, il s'agit d'un texte que j'ai écrit dans la précipitation, durant une seule nuit. C'est la raison pour laquelle il faut la mettre au même niveau que la conférence et qui fait que je ne la considère pas totalement exempte de critique. Je pense, au contraire, qu'elle a vivement besoin de critiques et de remarques constructives de la part de ceux qui ont une vision saine, de ceux qui trouvent leur bonheur dans la guidance, de ceux qui construisent et non de ceux qui ne cherchent que la destruction, l'animosité et l'insulte.

'Ali Shariati

Première partie

En cette sainte nuit, il n'était pas prévu qu'une personne aussi impure que moi parle. C'est en raison de mes contacts avec les travaux grandioses du professeur Louis Massignon² – le grand homme et l'islamologue de grande envergure – sur Fatima, et de la petite contribution que j'ai pu y apporter en tant qu'étudiant sous sa direction, que j'ai accepté de parler de ce travail, qui n'a pas encore été publié en raison du décès de son auteur et parce que la plupart des Européens qui s'intéressent à l'Islam, et nombre de nos oulémas, ne les connaissent pas³. C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité m'adresser aussi bien aux historiens des religions, aux sociologues qu'aux islamologues, afin de les tenir au courant de la teneur et des résultats de cette recherche scientifique. J'ai contribué, à mon modeste niveau, à cette recherche sur la personnalité de Fatima, du fait qu'elle incarne la vision islamique authentique, et de l'impact qu'elle a eu, après sa mort, sur l'histoire de l'Islam et sur la vivification de l'esprit de justice, de sa lutte contre l'oppression et la discrimination au sein de la société islamique. Ma tâche a consisté à ressembler le plus grand nombre possible de documents produits sur elle, au cours de quatorze siècles, dans toutes les langues et les dialectes de l'Islam.

Je constate, cependant, que la nature de l'audience ne permet pas de procéder de la sorte et qu'il ne s'agit pas non plus de faire un sermon ou un discours. Les hommes et les femmes, ici présents, sont tous des gens cultivés et des représentants de la nouvelle génération qui ne sont pas venus pleurer sur le sort de Fatima ou obtenir la clémence pour les âmes de leurs morts. Ils ne sont pas venus, non plus, écouter une conférence scientifique aride. Ils ont une affaire plus importante et plus urgente,

un besoin plus pressant de trouver une réponse à une question existentielle et radicale : « Comment est-ce que nous devons être ? »

Dans notre société, la femme change rapidement. La pression de l'époque, conjuguée à celle des organes de l'Etat, les éloignent de ce qu'elles doivent être et leur retirent tous leurs traits distinctifs et leurs valeurs traditionnelles pour en faire ce qu'ils veulent.

C'est la raison pour laquelle la question la plus importante et la plus pertinente pour la femme éclairée de ce temps est : « Comment est-ce que je dois être ? ». Cela parce qu'elle sait qu'elle ne peut pas rester comme elle est actuellement et parce que, de toute façon, ils l'en empêcheront.

D'une part, elle refuse d'accepter le masque qu'on veut imposer à son ancienne image. Elle veut choisir par elle-même, choisir son « être nouveau », de manière consciente, indépendante et authentique. Elle veut se façonner elle-même, mais elle ne sait pas « comment ». Elle ne connaît pas sa réalité humaine, qui ne peut être réduite à sa figure traditionnelle ni au « masque amélioré » qu'on veut lui imposer. Ce visage humain, à quoi ressemble-t-il ? L'autre question qui s'impose est donc la suivante :

« Nous sommes des musulmans et la femme, dans notre société qui tend à l'indépendance et à l'autodétermination, est liée à une histoire, à une tradition, à une culture, à une religion et à une société dont l'esprit et le capital prennent leur source dans l'Islam. La femme qui veut être « elle-même » dans cette société, qui veut faire émerger son « soi » et renaître à nouveau, sans pour autant être le produit d'une tradition ou d'une façade superficielle, ne peut se passer de l'Islam ni se laisser aller à l'indifférence. Il est donc naturel qu'elle se pose cette question : « Que dois-je être ? »

Les gens parlent beaucoup de Fatima. Ils sont des centaines à la pleurer, chaque année, et des centaines de fêtes commémoratives et de cérémonies de deuil lui sont dédiées. On la loue et l'on parle de ses qualités, de ses bienfaits et de ses miracles. On pleure sur son malheur et on maudit ceux qui lui ont porté atteinte... Malgré cela, sa personnalité véritable reste méconnue et la seule chose que les enfants de notre société savent de cette sainte personne est qu'elle racontait tout le temps cette histoire : Gabriel est descendu vers le Prophète et lui a dit :

« Muhammad, le Très Haut, le Très Elevé t'envoie Ses salutations et Il t'ordonne de t'éloigner de Khadîja pendant quarante jours ».

Quarante jours, plus tard, Gabriel revient avec un repas du paradis et lui ordonne de revoir Khadîja de nouveau. Cette dernière raconte : « Je pleurais de jour comme de nuit. Je restais seule, enfermée chez moi à attendre. Cette nuit-là, j'ai entendu frapper à ma porte. J'ai ouvert et le Prophète de Dieu est entré. Il avait l'habitude, quand il rentrait à la maison, de se purifier et de prier deux prosternations avant de rentrer se coucher. Ce soir-là, il se jeta dans mes bras et il se produisit ce qui se produit entre un homme et une femme.

J'ai senti la lumière de Fatima dans mon ventre et, depuis ce moment-là, elle s'était mise à me parler et à me tenir compagnie⁴ ».

Après la naissance de Fatima, il n'y a pas d'autre récit que celui de sa mort !

« Après le décès du Prophète, Abû Bakr s'est emparé de son terrain champêtre à Fadak. 'Omar a attaqué sa maison avec un groupe de ses hommes. Ils ont brisé la porte de la maison sur ses côtes et Qunfudh, « le fils sauvage de 'Omar », l'a frappée, ce qui a entraîné la perte de Mohsen, l'enfant qu'elle portait dans ses entrailles. À partir de ce moment, elle prit l'habitude

de prendre ses enfants par la main et de se rendre en un lieu à l'extérieur de Médine, qu'on appelait la « Maison des Douleurs ». Elle s'asseyait là et pleurait de longues heures durant. Elle maudissait les ravisseurs de Fadak. C'est ainsi que les jours de sa courte vie s'écoulèrent en larmes. Le jour de sa mort, elle demanda à être enterrée de nuit, afin qu'Abû Bakr et 'Omar ne puissent pas trouver sa tombe... ».

C'est comme si nous n'avions rien à apprendre de Fatima. Le rôle qu'elle a joué dans la vie et dans la destinée de ceux qui la suivent se résume à l'intercession au jour du jugement dernier et toutes les histoires dont nous disposons sont de cet ordre :

« Quelqu'un appelle du Trône et dit à l'ensemble des créatures de baisser les yeux pour que Fatima, la fille de l' Aimée de Dieu, puisse marcher vers son château ».

Voici, donc, toutes les informations disponibles dans l'esprit des gens à propos de cette grande personnalité, ceux-là même qui reconnaissent sa grandeur et la hauteur de sa position, qui lui offrent leurs cœurs avec toute la force spirituelle, la foi et la volonté qu'un peuple peut avoir ou qu'une communauté humaine peut contenir.

L'ingéniosité et l'adoration de la vérité

Ce qui constitue la plus grande source de fierté pour notre peuple est, selon moi, d'avoir choisi, à un moment délicat, critique et obscur de son histoire, 'Ali Ben Abî Taleb.

Notre peuple s'est converti à l'Islam par le Califat. Il voyait ce qu'il en était des Califes et des régimes des Omeyyades et des Abbassides, des Turcs des Arabes, des Moghols, des Perses et de ceux qui les suivaient. Il voyait tout cela et il le désignait du nom de l'Islam. C'était pour lui le « gouvernement du Coran », de la « *Sunna* du Prophète », du « front du droit » et de la «

vérité de la religion ». Il recevait l'islam et toutes les doctrines et les nouvelles connaissances des organes même du Califat, de la bouche du Minbar, du Mihrab, du Livre, de l'exégèse, du sermon édifiant de la mosquée, de l'école, de l'imam, du *qadi* (juge) du *mutakallim* (théologien), du sage, de l'écrivain, du poète, de l'historien, du combattant et même des compagnons.

Tous ceux-là étaient des instruments du pouvoir du Calife et du Sultan qui avaient usurpé le Califat et l'Imamat légitimes de l'Oumma et du gouvernement divin du Coran et de la *Sunna*. Malgré tout ça, et malgré toute la pression médiatique et la chape de plomb qui couvraient tout le savoir divin et religieux ainsi que la culture, l'histoire, l'exégèse, la *Kalam* (la théologie), les *Hadiths* (propos tenus par le Prophète Muhammad), qui étaient la plupart du temps orientés en fonction des intérêts du Califat, de la justification de l'état de fait et de la sanctification du gouvernement en place, ce peuple a compris que tout cela n'était que mensonge et fausseté et que la vérité n'était pas dans toute cette confusion.

Il a compris que le droit était du côté de cet homme solitaire qui habitait une maison adossée à la mosquée du Prophète. Prisonnier de l'ignorance de son peuple, victime de la politique des grands compagnons et des premiers musulmans, il a découvert, derrière les palais des Califes à Damas et à Bagdad, la ville des mille et une nuits, la maison de terre abandonnée de Fatima. Et il a compris que l'islam était là, dans cette petite maison triste et silencieuse. Ce peuple étranger, qui s'était rendu sous le glaive du Calife et s'était converti à l'islam à l'appel des oulémas officiels de l'islam, a vu ce que n'ont vu ni les Médinois, ni les Arabes de l'époque, ni les grands compagnons, et qu'ils n'ont peut-être même pas cherché à voir. Il a découvert ce que les grandes universités et les grandes écoles de Damas et de Bagdad n'ont pas su ou n'ont pas voulu savoir.

Ce choix était difficile et merveilleux. C'est la preuve du génie de la pensée, de la grandeur d'âme et de l'amour de la vérité de ce peuple qui s'est soulevé contre l'histoire et qui a rejeté le régime des Califes abbassides. Ce régime détenait plus de puissance militaire et politique que n'importe quel autre dans l'histoire et il disposait d'une assise religieuse et idéologique sans pareil, en raison de la révolution intellectuelle et scientifique qui avait cours à l'époque. Ce peuple d'étrangers a entendu le cri du solitaire « étranger parmi son peuple » pour le suivre à travers les profondeurs de la nuit jusque dans les jardins de Banî Najjar, pour l'écouter parler de la douleur, de son inquiétude face à la dissension et au pillage. Il connaît la violence et la tromperie des Califes et des Césars qui se sont drapés de la religion et de la piété pour tromper les créatures de Dieu au cours des siècles. Ils l'ont reconnu derrière le bruit des guerres, de la ferveur de la victoire et de la défaite, de l'inventivité, de la science, de la civilisation, de la révolte et des polémiques théologiques et mondaines furieuses qui avaient assourdi les oreilles de l'histoire.

Ce peuple a su combien de sang allait couler et combien d'efforts allaient devoir être déployés pour dévoiler la vérité qui se cachait derrière les slogans et les beaux discours sur la sacralité. Nous voyons que les premières victimes de cette « nouvelle imposture » et de ce « nouvel impérialisme » en Islam sont « les gens » et « le destin des gens ». La manifestation de cela, c'est sa mise à mort à « lui » et avant lui de sa femme et à la génération suivante de sa « famille » et de tous ses « fils » qui sont venus après lui.

Il ne fait aucun doute que notre peuple n'a pas pris une décision personnelle dans ces moments difficiles, les plus terribles et les plus terrifiants de l'histoire. Le génie, la vivacité, la constance du caractère, le courage personnel, l'amour de la vertu, la conscience des perfections humaines, de la grandeur et de la

pureté de l'esprit, des valeurs divines, la capacité à percevoir la lumière à travers les ténèbres, toutes ces qualités ont permis à ce peuple de porter un jugement différent en dépit du jugement de l'histoire. Ce sont ces qualités qui lui ont permis de répondre aux minarets, à toutes les chaires et à tous les *mihrrabs* (sanctuaires), de faire face à tous les grands compagnons du Prophète, aux théologiens, aux juges, aux saints religieux traditionnels et à l'appel des épées assoiffées de sang qui disaient, en Orient comme en Occident « oui ». Ces qualités lui ont permis de dire, face à tous ceux-là, « non »⁵.

Il n'en demeure pas moins que la foi a besoin de sang et pas seulement de génie et de pensée. Elle requiert le sacrifice et le don de soi. La victoire du juste passe par le courage, la douleur, la fidélité, l'endurance face aux accusations fallacieuses, aux difficultés, à l'exil et aux trahisons. Parfois, elle nécessite aussi la piété, la patience et le sacrifice de soi, elle passe par l'abandon des préoccupations personnelles, de la cupidité, de la peur, de la dissimulation et bien d'autres choses encore...

Tels sont les éléments de base de l'expérience shiite, du «Shiisme alide» et non pas « safavide ». Il s'agit du Shiisme qui ébranle les fondements de l'histoire et non du Shiisme qui collabore avec l'oppression et la force. Il s'agit du Shiisme de la justice et du gouvernement des infallibles et non pas de celui des complexités historiques, du ressentiment partisan, de l'amour et de la rancune, des enseignements verbaux non raisonnables et non scientifiques. Il en est de même pour le Califat. Non à un Califat attaché au passé et n'est utile qu'après la mort. Ce qui s'impose, c'est une wilayat alide qui épargnera au Shiisme la tyrannie, les gouvernements d'oppression, les chefs ignorants. Non à une wilayat soufie qui ne profite ni à Dieu, ni à ses croyants !

Ce Shiisme-là est l'Islam lui-même et non pas, comme on nous le dit souvent, l'Islam plus quelque chose d'autre. Le

Shiisme est l'islam absolu, l'islam sans le Califat et les distinctions de race et de classe. Ce ne sont pas les Shiites qui ont ajouté la justice et l'Imamat à l'islam. Au contraire, l'islam sans l'Imamat et la justice signifie que l'islam est sans islam, c'est-à-dire qu'il n'est rien de plus que la religion déjà présente dans le Christianisme, dans le Judaïsme, dans le Taoïsme et dans le Bouddhisme. C'est la nouvelle *Jahiliyya* (période de paganisme) qui a ajouté à l'islam les notions de gouvernement, de nationalisme et de satisfaction sociale. La guerre (qui n'en n'est plus une depuis qu'elle s'est transformée, de nos jours, en un débat et en une controverse théorique entre deux tendances) entre les Shiites et les Sunnites, n'a jamais été rien d'autre qu'une guerre de la justice et de l'Imamat contre la domination et l'oppression. Toutes les polémiques et les controverses doctrinales, herméneutiques, historiques, philosophiques et religieuses, n'étaient rien d'autres que les résultats de cette même confrontation. 'Ali n'a pas été ajouté à Muhammad. Même si Mu'awiya, Mutawakkil et Harun, les Césars et les Pharaons qui ont tout hérité d'Abi Jahl et d'Abi Soufiane, ont parlé de Muhammad, nous nous sommes attachés à 'Ali pour ne pas perdre Muhammad.

Nous ne sommes pas de ceux qui ont remplacé la *Sunna* du Prophète par la famille de 'Ali, ou qui la lui ont rajoutée, parce que cette famille est identique à lui. C'est à elle qu'on se remet pour savoir ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ou voulu faire.

Contrairement à ce que pensent aujourd'hui nos ennemis comme nos amis, le Shiisme est le courant le plus attaché à la *Sunna*. Le problème vient du fait que 'Ali et ses compagnons ont voulu faire barrage aux innovations blâmables et préserver la *Sunna*.

Nous voyons comment les choses se sont mélangées et comment l'islam du Califat et de l'oppression a régné sur le monde, alors que l'islam de la justice et de l'Imamat était noyé dans

l'océan du sang et du martyre. Les Shiïtes ont choisi le martyre et ont refusé la fatalité. Ce choix ne fut pas une chose aisée et facile.

Les prisons des Omeyyades, des Abbassides et des Sultans turcs et mongols en sont témoins. Combien de grands oulémas et de *Moujahidines* (combattants) aspirant au martyre et amoureux du droit, de la justice, de la perfection et de la liberté ont enduré comme souffrances sur ce chemin, qui passait des palais du Califat à Damas et à Bagdad aux terres de la souffrance et du sang, pour finir dans les prisons avant de transformer ces dernières petites maisons en grandes demeures de l'humanité ?

Parler de 'Ali et de Fatima n'a jamais été, dans l'histoire de l'Islam, une affaire facile. Da'bal, le poète de cette famille combattante, dit : « J'ai porté sur le dos la potence de mon exécution pendant quarante ans ».

« Le poète responsable » est celui qui fait de sa poésie une épée. Tel est le destin de tout homme et de toute femme qui ont écrit une page de l'histoire de ce courant. Chaque mot et chaque phrase de cette histoire ont été écrits par le sang des martyrs. Les premières grandes personnalités shiïtes n'ont jamais connu cette nouvelle philosophie qui nous est maintenant présentée et selon laquelle « il faut patienter jusqu'à ce qu'il revienne et qu'il arrange tout », « il est le seul qui peut revenir afin de restaurer la religion de son grand-père », « nous n'aurons qu'à nous taire et subir ».

Ibn Sakit était un grand écrivain. Ce n'était pas un *Moujtahid* (guide religieux dont les directions pour la pratique de la foi sont suivies), mais c'était un lettré, un grammairien et, dans le cœur, c'était un Shiïte. Le Calife abbasside, Al-Mutawakkil, l'a choisi pour l'éducation de ses enfants. Il découvre que ses

enfants penchaient de plus en plus du côté de 'Ali et de sa famille. On lui dit : « Peut-être que c'est l'influence de leur professeur ».

Un beau jour, le Calife entra par surprise dans la salle de cours. Il s'assit et félicita Ibn Sakit pour le progrès de ses enfants. Il lui demanda, au cours de la discussion : « Qu'est-ce que tu penses de mes fils ? ». Ibn Sakit en dit beaucoup de bien.

Le Calife demanda tout d'un coup : « Ibn Sakit, dis-moi qui est plus important à tes yeux : Al-Mo'taz et al-Mo'ayyed ou Hassan et Hussein, les fils de 'Ali ? » Ibn Sakit devait choisir, car, dans ces conditions, la dissimulation n'aurait été rien d'autre qu'une trahison et une lâcheté. La dissimulation n'a jamais été la pratique du Shiisme, « ma religion et celle de mes ancêtres ». Ce n'était rien d'autre qu'une tactique. Elle visait à préserver la foi et non, comme aujourd'hui, à préserver le croyant. Quand c'est la foi qui est menacée, la dissimulation devient une honte, quel qu'en soit le prix.

Sans hésitation, Ibn Sakit répondit sur le même ton naturel avec lequel la question lui avait été posée : « Qanbar – le fils adoptif de 'Ali – est plus élevé à mes yeux que toi et tes deux enfants que voici ! »

Al-Mutawakkil ordonna qu'on coupât, sur-le-champ, la langue d'Ibn Sakit.

Ce sont les langues qui s'abattent comme la foudre sur les grands tyrans de l'histoire. Ces langues, même si elles ne sont pas parvenues à abattre l'édifice de la domination politique, de l'exploitation sociale et de la manipulation religieuse, ont réussi, sans aucun doute, à le confondre et, même s'il ne s'est pas effondré, du moins a-t-il été critiqué. C'est ainsi que l'espoir de justice et de liberté, la conscience de la direction révolutionnaire des gens ainsi que l'hostilité au système de l'argent, de la force et du mépris ne sont pas morts et que cette flamme sacrée

a réussi à se maintenir à travers l'histoire et dans la conscience de tous.

Nous et les gens

Deux groupes ont pris sur eux cette lourde responsabilité et ont porté la potence de leur mise à mort sur leur dos : le premier groupe est celui des « grands oulémas shiïtes qui considèrent l'Imamat, conformément aux fondements du Shiïsme, comme un prolongement de la prophétie et le savoir comme un prolongement de l'Imamat ».

Le second groupe est celui des masses populaires sincères et fidèles qui ébranlent les prisons des Califes arabes et des Sultans turcs et perses par le courage de leur silence... dont le visage calme et ensanglanté fait rougir les bourreaux impitoyables. C'est ainsi que la voix revient à ceux qui la méritent, à ceux qui se tiennent comme le roc solide qui ne connaît pas la douleur.

La raison et l'amour

Toute religion, tout éveil et toute révolution s'édifient autour de deux éléments : la raison et l'amour. L'un est la lumière et l'autre est le mouvement. Le premier fait naître la conscience, la connaissance et la vision des gens, le second engendre la force, l'enthousiasme et l'animation. Comme le dit Alexis Carrel : « La raison est le phare qui indique le chemin à la voiture, et la place de l'amour ne peut-être que celle du moteur. L'un ne peut aller sans l'autre ». Il en va vraiment ainsi : le moteur sans le phare est un amour aveugle et dangereux, une catastrophe et une mort certaine.

Dans toute société, comme dans toute renaissance intellectuelle ou dans toute religion révolutionnaire, le rôle des oulémas et des intellectuels éveillés et engagés est de guider dans la bonne direction et de faire connaître la religion ou la doctrine, d'éveiller les gens. Le rôle des gens est de déverser l'esprit, la force et le mouvement dans toute cette machinerie.

Toute renaissance est un être vivant qui pense par l'intelligence de ses oulémas et qui aime à travers le cœur de son peuple. Dans toute société dans laquelle la foi, l'amour et le dévouement sont faibles, c'est le peuple qu'il faut tenir pour responsable. Si c'est la connaissance, l'éveil et la conscience profonde de la religion, de son sens, de son orientation et de sa vérité qui sont faibles, ce sont les oulémas qu'il faut tenir pour responsables. Cela est parfaitement visible dans les religions, car ces deux éléments y sont indissociables. Que la religion considérée soit un amour raisonnable ou une raison amoureuse, il s'agit toujours d'un sentiment et d'une connaissance qui provoquent l'enthousiasme, et la foi et au sein de laquelle la raison et la sensation sont intimement liées.

Il en fut ainsi de l'Islam. Il le fut même à un niveau plus élevé encore que toute autre religion, car il est la religion du « Livre » et du « *Jihad* », de la raison et de l'amour. Comme cela apparaît clairement dans le Coran, car on ne peut pas distinguer entre les limites de la raison et celles du cœur. Il considère le martyr comme une vie éternelle et qui jure par les lignes qu'il écrit⁶. Parmi les compagnons du Prophète, on ne peut pas distinguer entre le croyant, le *Moujahid* et le messager.

Le Shiisme a été, surtout dans son histoire et dans sa culture, une manifestation de l'enthousiasme, du sang et du martyr, un réservoir de sensations ardentes en même temps qu'une pensée, une connaissance, une culture scientifique distinguée et un éveil cognitif fort et singulier. C'est un événement dans

l'histoire de l'humanité, et au nom de 'Ali, il fut une union de savoir et d'amour.

Que peut être l'amour de la vérité sinon un courant de cet ordre-là, étant donné que la vérité sans amour n'est que savoir et philosophie et l'amour sans vérité n'est qu'illusion et idolâtrie.

Les larmes :

Ainsi est né le Shiisme dans l'histoire et ainsi il vécut. Ses oulémas et ses penseurs étaient des exemples d'*ijtihad* (jurisprudence), de recherche et de logique. Ils plongeaient dans les profondeurs de la signification et de la connaissance des concepts doctrinaux et des vérités islamiques. Ils étaient soucieux de toucher à l'esprit et à la vérité de l'Islam authentique face aux assauts empreints de confusion qui étaient menés au nom de la philosophie, du soufisme, de la science, de la littérature et de la très forte influence de la Grèce et de l'Orient.

Les adeptes du Shiisme sont, quant à eux, des exemples de fidélité à la vérité, de dévouement, d'amour, de ferveur et de sacrifice sur le chemin de 'Ali, de ses successeurs et de ceux qui ont marché sur ses pas. Tout cela se produisait à une époque où les oppresseurs faisaient taire toute langue qui prononçait le nom de 'Ali, où ils faisaient couler tout sang qui bouillonnait d'amour pour lui et où la seule évocation de la famille du Prophète était punie par la lapidation et le bûcher.

Aujourd'hui aussi, notre peuple est toujours amoureux et fidèle à cette maison. Malgré les siècles et les multiples mutations qui ont touché la foi, l'amour et la pensée, il est toujours aussi attaché aux portes de cette maison. Il n'a jamais pensé un seul instant à reculer et à partir vers d'autres palais, d'autres temples, ou d'autres *quibla*⁷.

Nous le voyons aussi tout autant attaché à la porte de Fatima et à ses souffrances qu'il pleure toujours. Ces larmes racontent la fidélité de notre peuple, et chacune d'elle traduit l'amour et le dévouement à cette lignée. Telle est la langue du peuple. Et quel langage peut-il être plus pur, plus dévoué et plus authentique que cette langue dont les paroles ne sont ni des mots ni des lignes mais des larmes, dont les expressions ne sont que des cris de douleur et d'amour ardent ?

Lorsque c'est l'œil qui parle, son expression est plus sincère que celle de la langue. Les larmes ne sont-elles pas les termes de la plus belle poésie, la passion la plus ardente, la foi la plus solide, le sentiment le plus fort, la parole la plus sincère, l'amour le plus doux, qui se réunissent ainsi dans un seul cœur et qui deviennent ainsi une goutte brûlante ?

Nous voyons que notre peuple s'exprime ainsi. Ne vous étonnez pas de me voir prendre la défense de ces larmes, vous qui m'avez entendu critiquer à plusieurs reprises les larmes et les frappes rituelles.

Au contraire, ces deux positions ne sont pas contradictoires : Il y a une différence entre le « programme des pleurs », considéré comme une affaire obligatoire et un moyen pour atteindre un but, un commandement, et le fait de le considérer comme l'expression naturelle d'un sentiment donné, le résultat d'un amour naturel, d'une douleur, d'un désir ou d'une tristesse.

Régis Debray, le célèbre révolutionnaire français qui se trouve actuellement en Amérique latine,⁸ pense que « l'homme qui ne pleure jamais a perdu tout sentiment humain⁹ », qu'il est une pierre silencieuse ou une âme aride et sauvage.

Nous voyons aussi l'auteur du livre « *Ma Palmeraie* », s'adresser à lui-même en disant : « Mon cœur, tu ne sais quel réconfort et quelle lumière tu peux trouver dans la douleur... toi

qui es imbu de toimême et qui es diminué... même les dieux ressentent la douleur... même les loups du Désert¹⁰ ».

La larme qui coule, le râle qui se prolonge, les pleurs qui se développent progressivement dans le cœur et qui finissent par couper le souffle avant qu'ils n'éclatent, tout cela est l'expression sincère et affective du désir de l'homme, de sa tristesse, de sa douleur et de son amour pour un être donné.

Quant à celui qui attribue aux pleurs un programme et un projet, et qui les considère comme un objectif pour lui, comme une coutume ou une tradition, ou même comme un impératif religieux, une pratique fondamentale ou un moyen d'obtenir une faveur, de réparer une erreur, de parvenir à une fin personnelle ou d'obtenir une rétribution, il n'est qu'un usurpateur et un menteur.

L'amoureux qui a perdu sa bien-aimée pleure parce qu'il est triste. Chaque fois que son cœur se souvient d'elle, chaque fois qu'il prononce son nom, que son âme s'enflamme de son amour ou que son visage se dessine à nouveau devant lui, il est évident que son œil versera des larmes équivalentes à sa douleur... Tout cela témoigne de la sincérité et de l'honnêteté de la foi véritable et de l'amour véridique.

Il s'agit d'autre chose pour celui qui passe son temps à errer dans les marchés, à flatter hypocritement les uns et les autres, à prendre les gens de haut et à se poser en Pharaon face aux humbles... Il revient à midi à la maison pour manger, pour boire et pour rire avant de repartir dans l'après-midi se promener et se divertir. Il se souvient qu'il y a une assemblée (*majlis*) quelque part en ville, il se reprend et court à ce « rendez-vous », afin de se souvenir de choses très tristes qui lui permettraient d'exercer une pression sur lui-même. Il fait tout son possible pour pleurer. Peut-être même qu'il finit par pleurer. Il sort enfin satisfait et heureux par l'acte grandiose qu'il

vient d'accomplir dans l'intérêt de la religion, de la doctrine et de la foi, et c'est tout... jusqu'à une nouvelle occasion religieuse... à une autre saison.

Comment pouvez-vous considérer un amoureux qui est affecté de cette façon ?

Je le considère de la même manière que vous !

Les larmes qui ne sont pas accompagnées d'une réelle conscience, d'un engagement, d'une connaissance véridique et d'une compréhension de la foi et de ce qu'il faut faire, n'ont d'autre utilité que de laver les yeux de la poussière des rues. Souvenons-nous toujours de cela : Le premier qui a pleuré sur le sort de Hussein a été 'Omar Ben Sa'ad et *Sayyida Zeïnab* fut la première à critiquer cette façon de faire !

Il n'est pas déplaisant non plus que vous sachiez que le premier *majlis* réuni pour Hussein a été organisé dans la maison même de Yazid ! Mais notre peuple pleure avec sincérité parce qu'il veut exprimer le lien profond qui relie son cœur à cette maison bien-aimée qui est pour lui le véritable Panthéon¹¹. Le peuple ne connaît pas d'autre langage que celui des larmes, et il est évident qu'il manifeste ainsi sa foi, son sentiment et son abnégation, car il ne possède pas d'autres moyens.

Il n'y pas, dans toute l'histoire ni parmi aucun autre peuple ou religion, une famille comme celle-là, dont le père est 'Ali, la mère Fatima, le fils Hussein et la fille Zeïnab... Ils vivaient tous sous un même toit, à une même époque et au sein d'une même famille...

Il n'y a aucune autre famille dans l'histoire pour qui tant d'amour, de dévouement, de foi, de poésie et de sang, ont été offerts par un peuple.

Notre peuple a créé une civilisation qui s'est adossée aux murs et aux portes de Fatima. C'est une histoire tout entière, avec son orientation, son mouvement, sa grandeur et son

excellence, qui est sortie de cette maison. Il s'agit du fleuve pur et vivifiant qui a coulé à travers toutes les générations de notre peuple et qui coule, encore aujourd'hui, au plus profond de son âme et de son existence.

Cet amour est cependant resté enfoui au plus profond de son être... Ces larmes sont restées comme la pluie qui tombe sur le désert asséché duquel rien ne peut germer... Tous ces sacrifices, tous ces efforts, toutes ces forces humaines et collectives, ces instants décisifs et ces occasions rares sont restés vains.

Qui en est le responsable ? Est-ce l'ouléma qui a négligé les responsabilités qu'il a envers son peuple ? Il devait lui donner la conscience, la connaissance et l'orientation, mais il n'a rien fait. Toutes nos capacités réflexives et nos dons cognitifs se sont occupés de philosophie, de soufisme, de légalité, de *kalam*, de grammaire et de langue, et nous n'avons rien donné au peuple, après toutes ces années d'études, de réflexion et de labeur scientifique. Il n'y avait que la « lettre scientifique » sur les modalités de la purification, les genres de l'impureté, les jugements légaux et la manière de prier.

Ils ont laissé la modernisation et la transmission des vérités religieuses, philosophiques et légales, l'éveil du peuple et l'explication de la *Sunna* du Prophète, de la personnalité de l'Imam et des gens de sa famille, entre les mains des gens. La sagesse de la révolution de Karbala, l'éveil des Shiites et l'édification de la pensée et de la doctrine, ils les ont laissés, la plupart du temps, à un groupe de gens dispersés et sans responsabilité, qui n'ont réussi à devenir des propagateurs, parce qu'ils n'ont jamais réussi à parvenir à l'*ijtihad* (jurisprudence)!

C'est de là que vient le fait que ceux qui se sont chargés de faire connaître la famille du Prophète, de répandre la religion et d'enseigner les vérités islamiques ont été les ratés des anciennes écoles. Parmi les jeunes qui entrent à l'école (afin

d'apprendre les sciences islamiques, et plus particulièrement le *fiqh*), il y a trois groupes. Les premiers, après de longues épreuves et de longs efforts qui durent des années, deviennent des *Foqaha'* (maîtres d'école coranique), des *Mujtahids*, dont l'activité se restreint à l'enseignement dans les *hawzât*, et s'éloignent des gens. Le second groupe est celui de ceux qui ne disposent ni de l'intelligence ni de la compréhension suffisantes, mais qui possèdent, en contrepartie, une belle voix ou une belle prestance et qui se tournent alors vers l'action dans la société. Il y a aussi un troisième groupe qui ne dispose d'aucune de ces qualités et qui emprunte une troisième voie : Ils se taisent et frappent aux portes de la « sainteté »... ; par une ironie du destin, ce sont ceux qui réussissent le mieux.

Par ce biais-là, ils ont réussi à capter les gens et leur destin et à disposer de la religion et de son argent.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir très longtemps sur cette question, mais seulement de regarder ce qui se passe !

C'est la raison pour laquelle notre peuple, qui dispose de la foi, de l'amour, du Coran, de la voie de l'éloquence, de 'Ali, de Fatima et d'une longue histoire teintée du sang des martyrs, n'a eu qu'un destin obscur. Il dispose de la culture et de la religion du martyr, mais il est mort.

C'est la raison pour laquelle « Jeanne d'Arc », une jeune femme émotive et légendaire, a été, au long des siècles, inspiratrice d'enthousiasme, de révolte et de sacrifice pour le peuple français. Ainsi Zeïnab, la dépositaire d'un message plus important encore que celui de Hussein, il est celui de la poursuite du chemin emprunté à Karbala contre le régime du crime, du mensonge et de la peur, au milieu du silence de tous les grands musulmans, a été transformée en une pleureuse sur le sort de laquelle il fallait tout simplement pleurer.

Voici que j'entends un cri de colère qui explose à la figure des oulémas, les responsables de la doctrine des gens et les fonctionnaires de l'Islam de Muhammad et du Shiisme de 'Ali, un cri dont je ne sais pas s'il vient de la bouche de 'Ali ou des tréfonds de l'esprit de l'*Oumma* (la Communauté) et qui dit : « Qu'est ce qui vous préoccupe ? »

De quoi parlez-vous ? Pourquoi ne parlez-vous pas ? N'y a-t-il pas eu, au cours de toutes ces longues années, un livre qui dise aux gens ce qu'est l'Islam ? Pourquoi est-ce que vous avez fait taire ma voix parmi les gens et l'avez-vous remplacée par toute cette flatterie, cet éloge, cette poésie, ces gémissements et ces coups ? Pourquoi aucun Perse n'est-il en mesure de savoir ce que j'ai moi-même dit ? Il peut tout lire de Lamartine, ce poète français impudent. Que dis-je ? Il peut même lire en Perse toutes les vieilles chansons de Blitis, la belle chanteuse grecque, mais il ne peut lire aucun discours de 'Ali... Même pas un !

Où pouvons-nous trouver, ne serait-ce qu'un seul texte sur la vie de nos Imams dont nous ne cessons de clamer l'amour, les qualités et les miracles, et dont nous célébrons chaque naissance et chaque décès ? Où pouvons-nous trouver quelques feuillets qui puissent dire aux Shiites de 'Ali et à ceux qui l'aiment, qui était 'Ali et qui était Fatima et comment leurs enfants ont vécu et ce qu'ils ont pensé ? Qu'ont-ils dit et qu'ont-ils fait ? Et notre peuple, qui a pleuré toute sa vie et qui a donné son argent pour les Imams, ces Imams dont il devait apprendre de chacun d'eux une leçon et dont il devait tirer de leur vie, de leur pensée, de leurs paroles, de leurs silences, de leur liberté, de leur captivité, de leurs souffrances et de leur martyre, la connaissance, la conscience, la vie, la dignité et l'humanité, n'en connaît que l'ordre de leur succession.

Ce serait une honte pour nos femmes de pleurer Fatima et Zeïnab de tout leur être si elles savaient que cela avait une utilité, mais elles ne les connaissent pas, elles ne connaissent pas

un seul de leurs propos et elles n'ont pas lu une seule ligne de leur biographie. Elles ne se souviennent de Fatima que lorsqu'elles se retrouvent enfermées chez elles et qu'elles croulent sous la fatigue. Elles ne se souviennent de Zeïnab que le moment où elle était sortie de la tente après le martyr de Hussein pour se diriger vers lui, sans rien savoir d'elle si ce n'est ce qu'elle avait fait au matin d'Achoura jusqu'au midi de ce jour. Tout ce qui s'était passé du matin d'Achoura jusqu'à sa mort, elles l'ignorent. Leur connaissance de Zeïnab s'arrête ainsi au moment où le message de Zeïnab, l'héritière de Hussein, a commencé.

C'est la faute de qui si le jeune homme et la jeune femme cultivés jugent que cette religion est une religion de pleurs, de lamentation, de deuil et de catastrophe, et qu'ils pensent qu'elle est inutile et stérile ? Qu'ont apporté à notre peuple, qui est otage et arriéré, et qui a besoin d'éveil et de liberté, tout cet enthousiasme, tout cet amour et tous ces pleurs et ces hurlements pour Hussein et pour Zeïnab ?

Si notre intellectuel, qui est atterré par la décadence de ces gens, et qui cherche à les réveiller et à les mettre en mouvement, qui connaît bien sa société mais qui ne sait rien de l'histoire, et qui ne voit rien de la maison de Fatima et de la place du martyr de Hussein que ce qu'il peut voir dans les *Hussayniyats* d'Ispahan, de Téhéran, de Machhad et de Qom, se dresse et dit : « Qu'apportent cette religion bouillonnante et ces anciennes douleurs, cette malédiction de l'histoire, cet amour qui se nie dans la négation même de son sujet ? » Qu'apportent-ils à la femme abattue, analphabète et frustrée – et qui demande la libération et l'authenticité, qui réclame l'humanité et la lumière ? En quoi est-ce que tout cela peut lui être utile sinon à détourner sa pensée de ce qui se passe aujourd'hui et ce qui s'est passé, il y a des siècles, dans des terres lointaines, entre des étrangers et qui occupe toujours ainsi son esprit ? Elle

n'est plus consciente de l'oppression et de l'emprise de la société sur elle. Elle se révolte, au contraire, contre une injustice qui s'est produite quelque part, et elle se met en colère contre des chaînes qu'un Calife, à une époque indéterminée, a posées sur le cou d'un malade. Elle réagit à tout cela puis se frappe la tête avec une épée jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse afin de soulager sa conscience, de calmer son cœur, d'effacer ses péchés, de se décharger de ses responsabilités et de contourner de la sorte la balance de la justice divine. Par conséquent, « si ses fautes étaient aussi nombreuses que les étoiles du ciel, les eaux des océans, et le sable du désert », elle en serait donc lavée « par la vertu de cette simple opération chirurgicale ». Son identité changerait ainsi d'un seul coup et elle redeviendrait pure, exactement comme au jour de sa naissance. Elle serait, de plus, une femme méritante ! C'est ainsi que votre caste a substitué à la responsabilité « de l'ordonnancement du bien et de l'interdiction du mal, du *jihad*, du martyr, du don, de la révolte, de l'éveil, de l'accomplissement, de la dignité, de l'unité et du travail », « les larmes, la catastrophe, le deuil, la plainte, la dissimulation, l'attente et la flatterie »... Il est donc devenu du droit de cette caste, et cela en raison de la servilité de ceux qui la suivent, de les sauver et de les prendre par la main. La caste qui a gouverné notre peuple par la faiblesse et pas la fable, par la décadence et la soumission à l'oppression, à l'humiliation et au désespoir. ... Si notre intellectuel pense et s'exprime de la sorte, qui en est le responsable ?

Et si notre peuple s'imagine que « son seul amour pour 'Ali » et « sa loyauté à 'Ali » - sans aucune connaissance ni aucune bonne action - ont une sorte d'influence chimique et une vertu curative qui élimine « tous les maux et les transgressions en les remplaçant par des bienfaits, par la seule vertu du Coran¹², c'est-à-dire que la trahison même qu'il effectue sur terre se métamorphose dans le ciel et devient un service, autrement dit,

que chaque faute sur terre sera rétribuée au ciel, à qui revient la responsabilité ?

Et si la *wilaya* de 'Ali et son Imam, - qui furent pendant des siècles une manifestation du mouvement de la justice, de la libération et de l'esprit de combat, les inspireurs des peuples avisés et éveillés dans leur liberté, dans leur dignité, leur indépendance et leur accomplissement social et humain – se retrouvent aujourd'hui sans aucun impact, et si la valeur et l'influence des partisans de 'Ali, de Fatima et des Imams s'est déplacée de ce monde-ci vers l'au-delà, qui en est le responsable ? Qui sera tenu pour responsable si la relation de nos pères avec les gens de cette maison dans leur pensée, dans leur époque et dans leur société restera sans impact, et que les enfants, témoins de cela, briseront tous les liens qui les unissent à cette doctrine ?

Enfin, qui est responsable quand notre société, qui est une société religieuse et islamique, qui croit en la lignée du Prophète et en la *wilaya* de 'Ali et en l'Imamat des Imams purs, est plus arriérée civilisationnellement, culturellement et matériellement que les sociétés matérialistes, ou même religieuses mais non musulmanes, et même musulmanes mais sans la croyance en la *wilaya* et en l'Imamat. Malgré la présence du colonialisme occidental, de l'impérialisme historique et des autres facteurs de la décadence de ces peuples, qui sont peut-être, à l'origine, plus farouches et ont une histoire moins longue que la nôtre, malgré le fait qu'ils ne connaissent pas l'amour de 'Ali ni le jour promis, ni la jurisprudence *ja'afarite* et qu'ils ne pleurent pas sur Hussein..., ils sont plus éveillés et plus développés que notre peuple. Il faut ajouter à cela qu'ils ne sont pas moins concernés que nous par l'équité, la justice, le gouvernement de la société, la moralité générale, le développement humain, l'aspiration à la vérité, l'*ijtihad* scientifique et juridique, la pureté et le sérieux de la pensée, tout ce qui, d'une manière générale,

convient et contribue à une vie matérielle et morale meilleure, aussi bien pour l'individu que pour la société.

Qui est responsable de tout cela ?

La famille de 'Ali, le lettré, ou les gens ?

Est-il vrai que cette famille n'aurait eu aucune influence ? Ou est-ce plutôt notre jeune génération qui a fait une erreur de jugement ? Ou bien encore est-ce que ce sont les masses de notre peuple qui n'ont pas été à la hauteur ?

'Ali est la vérité la plus claire et l'école de pensée la plus digne qui aient été portées par un homme. « Une vérité plus proche de la légende » et « un homme accompli, comme tout homme devrait l'être ». Son épouse fut Fatima, le modèle vivant de la femme exemplaire, qui devait laisser ses impacts sur la société, mais elle n'a été suivie par personne. Et Hussein et Zeïnab, le frère et la sœur, qui ont été à l'origine d'une révolution historique immense, qui a préservé la dignité de la liberté et mis à nu la domination et la manipulation. Cette maison est une Ka'ba dans laquelle résident les héritiers d'Abraham. La Ka'ba est le symbole. Le principe, ce sont eux. Cette maison¹³ est le chemin des musulmans, le chemin de tout cœur qui a conscience de la beauté et de la grandeur de l'humanité, qui sanctifie la liberté, la justice, l'amour et le dévouement, la piété et « le *jihad* pour le salut de l'homme », et « le martyr pour la vie des gens ».

D'un autre côté, notre peuple a connu cette lignée opprimée et frustrée, et a prêté avec elle un serment éternel de dévouement, malgré la marche difficile et l'ambiance confuse de l'histoire, malgré l'hostilité des Césars dont l'histoire nous parle incessamment.

Regardez ce que savent les gens pauvres et affamés et ce qu'ils font pour manifester leurs sentiments et leur foi envers cette famille dont chaque membre est aimé.

Parfois c'est la dépense d'argent, plus que les autres actes de piété et d'adoration, qui peut témoigner de la foi et du dévouement de quelqu'un. Considérons tous ces *waqf* (legs), ces dons et ces dépenses qui sont donnés par amour. Même à une époque où le matérialisme s'est renforcé par rapport à la religion et où la question économique est devenue le centre des préoccupations du cœur et de la pensée, il suffit qu'une occasion de commémorer cette famille se présente pour que l'on voie des assemblées se réunir en leur nom, qu'on fasse des dépenses importantes et que des milliers d'ayatollahs¹⁴, d'imams de la prière, de prédicateurs, plus de sept cents *sayyeds*,¹⁵ de lecteurs, d'orateurs et d'apologistes soient réunis pour célébrer leur mémoire. Tout cela sans compter le *khoms* (le cinquième), c'est-à-dire la part de l'Imam, les dons et les cadeaux. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici d'un peuple relativement pauvre, dont le revenu annuel est plutôt modeste. Surtout si nous sommes attentifs aux différences sociales dans la société musulmane dans laquelle la moitié des richesses nationales est entre les mains de quelques milliers de personnes, qu'environ les deux tiers des richesses sont entre les mains d'une faction qui ne dépasse pas le dixième de la population. Contrairement au passé, la richesse s'est déplacée des mains des commerçants et des rois à celles des capitalistes contemporains, de la nouvelle caste des industriels, de la bourgeoisie moderne, des spéculateurs étrangers et des producteurs des nouveaux produits de consommation. L'argent est sorti des dépôts des villages, des boutiques de commerce dans les vieux souks, des mains des anciens usuriers et des artisans traditionnels pour se retrouver à la bourse, dans les sociétés anonymes et dans les usines... Cette « nouvelle classe » a une pensée étrange : Elle

baigne dans une atmosphère occidentale éloignée de la religion. Et lorsque certains de ses membres penchent vers la religion, ils développent une religion nobiliaire, protocolaire et céleste. Même dans cette activité, les idées qu'ils développent sont étranges et leur Islam n'est, comme le dit *Sayyed Qotb*, qu'un « Islam américain ».

La religion irresponsable, qui se décharge du travail et de la dépense, qui ne leur sert à rien d'autre qu'à étaler leur opinion et leur puissance verbale, alors que leurs fils et leurs filles ne pensent qu'à se divertir et à qu'amuser à l'étranger, dans les pays occidentaux, sur les « plages » en dépensant toute leur fortune là-bas. Eux et leurs femmes vont chaque année en Occident pour vider tout ce que leur sac contient d'argent dans les expositions et les boutiques et dans les mains des capitalistes qui n'hésitent pas à vider toute vache laitière de son lait. Ils essaient de fuir ainsi tous leurs complexes, leur stupidité et leur sentiment de culpabilité en organisant de grandes soirées et de grands dîners, ce qui est un signe évident de primitivisme, comme c'est le cas pour les chefs tribaux d'Afrique et d'Arabie. Ils reviennent, ensuite, les poches vides, mais avec des têtes remplies d'orgueil, vers leur chère terre natale, leur pays bien-aimé, parmi leurs chers compatriotes pour accumuler les richesses, traire le pays et les gens et exploiter son économie, avant de repartir, encore une fois, vers l'Occident se faire traire à leur tour... Ils font cela avec beaucoup de naturel, comme si de rien n'était, avec fierté et satisfaction, se hissant plus haut que leur peuple et considérant que tout cela est le signe de leur modernité, de leur culture et de leur développement.

Au même moment, nous voyons que les pèlerins de la maison de Dieu ou les visiteurs de Karbala, dont la plupart sont des villageois, des gens de condition modeste, passent leur vie à travailler et à se fatiguer, à fournir des efforts afin d'économiser une certaine somme d'argent qui leur permettra de voyager,

puisque ce voyage sera le seul de leur vie. Ce sera un voyage, du tourisme, une découverte de l'étranger, en même temps que ce sera la concrétisation d'une certaine foi et d'une certaine doctrine, une manifestation de leur appartenance à une histoire et à une civilisation. C'est aussi la visite des gens que l'on aime, la découverte de la culture et de l'art auxquelles ils sont attachés, la concrétisation de leur foi et la guérison de leur âme et de leurs sentiments. Il s'agit enfin d'un acte religieux et, de toute façon, c'est un acte qui les inspire et les fait travailler, à tous les niveaux : spirituel, mental et moral. Le *Hajj* (le pèlerinage) ne s'effectue qu'une seule fois dans la vie. Ils dépensent la plupart des économies qu'ils ont rassemblées pour réserver une place en avion, et ils ne leur restent plus à ce moment que la petite part qui leur permettra de subvenir au reste de leurs besoins. La première catégorie de personnes dépense, quant à elle, mille fois plus dans les restaurants et les cafés des pays européens.

Nous constatons que le niveau de pauvreté, de gêne et de faim¹⁶ des classes populaires, à la ville comme à la campagne, a augmenté en raison des mutations sociales en cours et de l'augmentation de la pauvreté générale. Quant à la classe des propriétaires, c'est-à-dire l'ancienne classe dirigeante, elle a faibli et reculé devant la montée de la nouvelle classe. Le destin de la plupart de ses fils a été de rejoindre le reste des gens du peuple, et c'est seulement une petite minorité qui a réussi à se rallier à la nouvelle classe montante et à changer d'identité.

Quant à ceux qui sont restés fidèles à leurs croyances et à leurs pratiques religieuses, ce sont ces deux groupes qui ont considérablement faibli et qui ont été déclassés, selon cette analyse économique et sociologique. Il reste que les taxes religieuses qu'ils paient et les énormes dépenses qu'ils continuent d'effectuer dans l'organisation des pratiques religieuses, la mise en place des assemblées, l'édification des infrastructures religieuses, les salaires des *oulémas* et les dépenses des *hawza*¹⁷ et

autre, indiquent la profondeur de leur attachement à cette famille et l'ampleur de leur fidélité.

Une question s'impose, ici, à l'esprit, cet esprit qui a suivi cette question jusqu'ici et qui en a étudié toutes les facettes de manière précise, objective et claire, qui a avancé pas à pas et qui a trouvé que tout était juste et clair :

« D'un côté, notre religion musulmane est la dernière religion historique, elle est la plus accomplie. Muhammad, le Coran, les compagnons et l'histoire de l'Islam nous enseignent la vie, la dignité, la civilisation, la société, la justice, l'imagination, la volonté et la culture. Ils nous enseignent la religion de l'unicité divine, sociale et humaine ainsi que le message de la résurrection des gens par la justice, et l'édification d'une *Oumma* au sein de laquelle chaque personne est un témoin pour les autres ».

De même, la doctrine du Shiisme est la doctrine de l'Imamat, de l'équité et de ceux qui suivent 'Ali. Elle est tributaire d'une histoire riche en *jihad* et en résistance, d'aspiration à la liberté, à la justice, d'insoumission à l'oppression, à la tyrannie, à la distinction, à l'hostilité permanente et au déni de droit, à l'usurpation de la vérité, à l'esclavage politique, à l'opportunisme économique et au despotisme des *oulémas*.¹⁸ Il s'agit de la doctrine de la foi en 'Ali, en Hussein et en Zeïnab, dans la justice, dans la guidance incontestable, en l'*ijtihad* scientifique, au *jihad* cognitif, au témoignage, en l'attente de l'explosion, de la révolution et de l'apparition de celui qui se tient dans l'attente, à son tour, de la révolte des gens pour apparaître.

D'un autre côté, notre peuple n'est pas seulement attaché à cette famille pour des raisons uniquement religieuses. Il y a plus que cela. La seule évocation des membres de cette famille suffit à faire jaillir la vie dans les cœurs et à faire bouillir le sang dans les veines. Chaque année, les gens s'habillent en noir, ils

pleurent leurs malheurs et leurs souffrances et ils se consacrent à l'attente de leur Mahdi¹⁹ ...

D'autre part, les gens cultivés d'aujourd'hui, cette génération sensible et éveillée, qui est au fait de ce qui se passe dans le monde et dans leur société, qui est au courant du mouvement de l'époque et qui est à la recherche d'une pensée révolutionnaire et qui pense à la liberté, à la justice, au réveil du peuple et à la découverte de cette sensation de mouvement responsable et conscient chez le peuple, ne sont pas des occidentalisés étrangers à leur peuple. La figure de l'intellectuel d'aujourd'hui n'est pas la figure de Jamal Zad,²⁰ mais celle de Jalal.²¹ « L'explosion de la bombe de la soumission dans le texte de la *Sunna* et dans la civilisation islamique »²² n'est pas son mot d'ordre. Son slogan est plutôt : « L'explosion de l'insubordination à l'occidentalisation, le retour à la civilisation de l'Islam et l'autosuffisance ». Notre intellectuel a montré qu'il était au fait de sa responsabilité sociale et qu'il travaillait avec tous les moyens qui étaient à sa disposition.

Si l'un de ces éléments suffit à inspirer tout un peuple, pourquoi alors n'ont-ils laissé aucun impact sur notre peuple et sur sa destinée ?

Cette « religion », cette « doctrine », cet « intellectuel » et ce « peuple », pourquoi les choses sont-elles donc comme elles le sont aujourd'hui ?

Pourquoi tout cet amour et tous ces sentiments, ces larmes qui débordent de vie, de liberté et de foi, qui sont remplies de la grandeur de l'homme et de la fidélité à ces personnes, pourquoi ne produisent-elles rien pour notre peuple ?

Cette religion est la religion du salut. Cette doctrine est la doctrine de la justice. L'intellectuel est engagé et le peuple est croyant. Qui est donc responsable dans tout cela ?

C'est, en un seul mot, l'ouléma !

Pourquoi ?

La raison principale réside dans le fait que notre croyance dans l'Islam de Muhammad, dans la voie de 'Ali, dans l'action de Hussein, est profonde, mais que nous ne les connaissons pas. Nous les aimons, mais nous n'entendons pas parler d'eux²³.

Il y a de l'amour, mais il n'y a pas de connaissance. Le secret de cette énigme qui domine dans le fait que la religion musulmane est la religion de la vie, mais elle n'apporte pas la vie à son peuple. Ce dernier croit en elle, mais ne la connaît pas assez. Qui doit leur apporter la connaissance ? C'est l'ouléma.

C'est lui qui devait faire connaître 'Ali et qui devait enseigner la doctrine de 'Ali.

L'ouléma en Islam n'est pas seulement un savant sans engagement qui dispose d'un certain niveau d'information. L'ouléma n'est pas un stock d'informations spécialisées contenues dans son esprit. L'ouléma est un rayon de lumière dans le cœur du monde : « la lumière divine ».²⁴

Cette expression particulière, qui se trouve dans un *Hadith* du Prophète, n'est pas un concept ésotérique et symbolique. Ce n'est pas de la gnose *Ishraqi* ou autre chose de semblable. Ce n'est pas non plus de la physique ou de la chimie, de l'histoire ou de la géographie, du *fiqh* (jurisprudence), de l'*usul* (principes fondamentaux), de la philosophie ou de la logique. Tout cela est de la connaissance scientifique mais pas de la lumière. La science qui est de la lumière est le savoir responsable, le savoir de la guidance, la science de la doctrine²⁵, qui est évoquée dans le Coran sous le nom de *fiqh*, mais qui désigne aujourd'hui « la science des jugements légaux ». Ce savant ne travaille pas dans l'obscurité. Il illumine l'espace et il anéantit l'obscurité. Il indique le chemin. Ce n'est pas un enseignant ou un sage qui se consacre à des étudiants spécifiques, mais il est l'enseignant

des gens. Son savoir n'est pas celui de l'Académie platonicienne²⁶ mais celui du Message prophétique. Des savants de ce genre, on peut leur appliquer le nom « d'héritiers des prophètes²⁷ ».

La connaissance des informations est un genre de capacité, la connaissance de la lumière est un don. Le savant de la lumière est un savant instruit et le penseur instruit est un penseur engagé, responsable devant sa doctrine et son peuple. Le savant shiite a des responsabilités plus graves et plus claires. Il est le délégué de l'Imam qui a la responsabilité de l'Imamat, qui a lui-même la responsabilité de la prophétie. L'ouléma shiite dispose de la délégation de l'Imam et il a droit à la part de l'Imam. Il s'engage à diffuser le Message prophétique. L'Imamat alide a pour mission principale, auprès des gens, de leur faire connaître qui est l'Imam. Il doit au moins leur faire savoir qui étaient les Imams. Qu'est-ce qu'ils ont pensé ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Comment est-ce qu'ils ont vécu ? Quel a été leur rôle dans l'histoire ? Quelle est leur doctrine ? Quelle est la pensée qu'ils ont affrontée ? Quel courant, quelle organisation et quel *jihad* ils ont mis en place ? Et finalement, qu'est-ce qu'ils veulent de nous et qu'est-ce que nous devons entreprendre pour prolonger leur chemin ?

Et si nous pensons que toutes ces questions ont besoin d'une réponse, nous ne disposons cependant d'aucun livre sur les Imams des Shiïtes, alors que nous en disposons sur à peu près tous les artistes européens. Le fautif est ici l'ouléma.

Si, aujourd'hui, notre jeunesse cultivée trouve les chansons, les jeux coquins et les désirs de Blitis -la jolie chanteuse grecque- traduits en langue perse, et qu'il n'a pas accès à aucun des discours de 'Ali dans sa propre langue, qui en sera le responsable autre que l'ouléma ?

Et si notre peuple ne connaît de nos Imams qu'une série de noms et de chacun d'eux qu'un certain nombre de miracles, de bienfaits, d'essences et de vertus, et de leurs vies, il ne connaît que leur date de naissance, la nuit de leurs noces et le jour de leurs décès, le fautif, c'est bien l'ouléma.

'Ali accorde la liberté. Mais les gens, c'est-à-dire les amoureux de 'Ali, sont abattus, affaiblis et humiliés. L'intellectuel observe cette faiblesse et cette décadence !

La raison principale de cette contradiction est le manque de connaissance.

La connaissance est le facteur décisif. L'amour et la foi ne peuvent rien sans la connaissance et le juste choix. Le Coran qui n'est ni lu ni compris est semblable à n'importe quel autre livre ou page blanche. C'est la raison pour laquelle beaucoup d'efforts ont été déployés pour nous empêcher de lire le Coran et de le comprendre, et cela avec les prétextes les plus variés comme : « vous n'êtes pas capables de lire » ou encore « vous n'êtes pas capables de comprendre » ou alors « le Coran a soixante-dix sens cachés qui eux-mêmes en ont soixante-dix qui, à leur tour, etc... »²⁸. On nous a dit aussi que l'exégèse par la raison était interdite et prohibée,²⁹ alors que le Coran dit à ce sujet : « *Que ne soumettent-ils donc le Coran à une profonde Étude ?* »³⁰ en donnant la réponse de ses adversaires qui le présentent comme s'il était très difficile et très compliqué, tout cela sur un ton compatissant, afin d'en éloigner les gens. Mais le Coran dit dans sa réponse : « *Nous avons rendu le Coran facile à retenir, y a-t-il un seul homme pour en tirer la leçon ?* »³¹

'Ali donne à ceux qui le suivent la conscience, la grandeur, la dignité et la liberté, à partir du moment où ils le connaissent. À quoi cela peut-il servir de le louer quand on ne connaît aucun livre crédible sur sa vie dans notre langue, qu'on ne connaît aucun *Minbar* en mesure de transmettre ses récits aux gens qui

aspirent vraiment à le connaître³² ? L'amour et la foi ne suffisent pas. Ils ne donnent pas un esprit, ils ne donnent pas la manœuvre et l'évolution sans une connaissance préalable. Telle a été Fatima. Une figure qui a disparu derrière le voile de l'éloge, de la louange et des pleurs ininterrompus de ses fidèles.

Trois types de femme

Nous avons, dans la société et dans la civilisation islamique, trois types de femme :

La première est la figure de la femme traditionnelle. La seconde est celle de la femme influencée par l'Occident, dont le modèle a commencé à se diffuser. Le dernier est la figure de Fatima, et des femmes « fatimiennes ». C'est une figure qui ne ressemble en rien à celle de la femme traditionnelle. L'idée que nous avons de cette femme traditionnelle est aussi éloignée de la figure de Fatima que celle-ci est éloignée de la figure de la femme moderne. Nous faisons face, aujourd'hui, plus particulièrement dans notre monde oriental, islamique et iranien, à un fait accompli : l'existence d'une contradiction, d'une crise, d'une transformation et d'un effondrement de la société et de la manière de penser. Cette réalité vient de la création d'une forte agitation qui affecte principalement la forme humaine changeante. Cette réalité a produit une nouvelle catégorie de personnes, « les intellectuels » et « les hommes et les femmes éduqués » qui n'ont plus rien à voir avec l'homme et la femme traditionnels.

C'est cette contradiction qui devait se produire, et personne ne pouvait l'empêcher. C'était une fatalité qu'aucune volonté n'aurait pu contrer.

Cela ne veut pas dire que nous approuvons, ou même que nous rejetons, ces transformations. Ce qui est signifié, c'est que

la femme se transforme sous la contrainte, par le mouvement même d'évolution de la société, dans la manière de s'habiller, dans l'évolution des idées, dans les dispositions de la vie. Il n'y a plus aucun espoir de la maintenir dans un moule figé.

Dans les anciennes générations, le fils, comme le père, étaient totalement fidèles. Le père ne craignait absolument pas que son fils pût prendre une autre direction que la sienne, qu'il pût changer et se transformer en adoptant de nouvelles manières de faire, inconnues de lui, brisant ainsi tout terrain de communication, les éloignant l'un de l'autre, de sorte qu'ils ne pussent plus s'asseoir discuter une minute ensemble sans se critiquer et prêter à l'autre toutes les mauvaises intentions du monde. Le père n'avait pas à craindre pareille situation par le passé. Aujourd'hui, les choses ont complètement changé. L'une des particularités de notre époque – que ce soit en Orient ou en Occident – c'est le grand écart qui existe entre les générations, que nous évaluons en termes relatifs à « une trentaine d'années », mais que nous devons considérer, d'un point de vue social, à « trente siècles ».

Hier, la société était stable. Les valeurs et les spécificités sociales ne souffraient d'aucune modification. Rien ne changeait pendant cent, deux cents ou trois cents ans. La structure sociale, la forme de la production et de la distribution, la nature de la consommation, les relations sociales, la sagesse, la nature de la diffusion religieuse, les pratiques religieuses, la moralité, les valeurs du bien et du mal, l'art, la littérature, la langue, etc, tout cela restait immuable, aussi bien à l'époque du père qu'à l'époque des ancêtres ou à l'époque « des fils » et « des petits-fils ».

Le bon et le mauvais

Dans un univers stable comme celui-ci, dans une société fermée dans laquelle le temps social ne bougeait pas, la forme de l'homme et de la femme était, elle aussi, identique à elle-même. Il était normal que la fille copiât et s'identifiât à sa mère. S'il y avait désaccord entre elles, il portait sur des détails secondaires de la vie, où sur des événements de la vie quotidienne, de la déviation et de la dépravation morale et individuelle, déviation que tous les membres de la société jugeaient de la même manière. Il n'y avait pas de différences entre elles sur la conduite ou sur ce qu'il fallait considérer comme bon ou mauvais, comme c'est le cas actuellement.

Dans notre monde contemporain, la fille s'éloigne de sa mère sans que cela soit une déviance. Elles divergent et deviennent étrangères l'une à l'autre. La différence d'âge, (quinze, vingt, ou trente ans) fait d'elles des personnes distinctes qui vivent à deux époques différentes, dans des sociétés différentes, dans deux cultures, deux langues, et deux pensées indépendantes, sans aucun lien qui les rapproche, si ce n'est dans les papiers officiels, et sans autre cohabitation que le domicile !

Nous pouvons constater que cette contradiction se manifeste ailleurs que dans la seule différence entre les générations, dans tous les autres aspects de la vie sociale.

La religion et la tradition

La société qui vit dans cette contradiction ne pourra pas se maintenir longtemps. Il est clair que l'une des deux catégories, spécifiquement la mère, va passer le reste de sa vie dans son trou alors que l'autre, la fille, va entamer son rôle dès les premiers jours de sa vie. Cette fille sera certainement la mère de l'avenir, mais elle ne reviendra jamais aux anciens modèles. Il est évident qu'à la prochaine génération, la mère et la fille se

mettront de nouveau d'accord entre elles, que la différence sociale et temporelle se rééquilibrera et que sa fille lui redeviendra fidèle, comme c'était le cas avec sa propre mère et sa grand-mère.

Ce mouvement, c'est-à-dire le changement de modalité de la maternité, est quelque chose d'irréversible. Celui qui se dresse face à ce fait accompli – que ce soit une bonne ou une mauvaise chose, c'est quelque chose qui s'impose – bêtement et naïvement, en se contentant de s'agiter, d'insulter, de s'énerver, de frapper, de faire pression, de dénoncer, d'imposer, d'interdire, d'entraver et de proférer des discours vides de contenus, ne fera rien d'autre qu'accélérer ce changement. Cela renforcera aussi le front du changement sous le prétexte que ceux-là justifient et sanctifient, au nom du guide spirituel et au nom de la foi, de la doctrine religieuse et de l'impeccabilité, toutes les formes qu'ils ont héritées du passé et qui sont devenues pour eux une tradition et une habitude ou, comme le dit le Coran à propos des « traditions des anciens », des « mythes anciens » ou « des ancêtres premiers ». « Ils cherchent à les préserver par tous les moyens ». Ils considèrent que tout ce qui est « ancien » est « religieux » et que, par conséquent, tout changement, de quelque forme qu'il soit, y compris pour ce qui touche à l'habillement et à la décoration, est de l'athéisme. Ils cherchent à tromper les gens. Ils considèrent ainsi que le traditionalisme, la conservation de ce qui est ancien, le rejet du nouveau et de toute forme de changement et de renouvellement, sont l'Islam.

De ce point de vue, on peut dire qu'ils cherchent à maintenir la femme dans la situation dans laquelle elle était par le passé³³, car ils y sont habitués et que ça correspond à leurs intérêts. Ils prétendent que c'est l'Islam qui a en décidé ainsi et que c'est la religion qui a imposé cette forme de pratique. Il faut donc qu'on en reste là jusqu'au jour de la résurrection. Ainsi le monde

change, l'homme et le fils changent, mais la femme reste dans le moule qui convient à l'homme.

Ils prétendent que c'est Muhammad, le sceau des prophètes, qui a voulu que la femme soit comme telle et avec de telles qualités !

Ceux-là mènent à l'égarement ! Et quoi de plus néfaste que leur message ! Cependant, personne ne les écoute, car celui qui change ne peut être arrêté par personne et que la femme a changé par la force ou par le choix. L'époque est en mouvement. La société perd progressivement son ancienne peau. Les habitudes, les traditions et les formes changent peu à peu parce que c'est la vérité qui reste et que ce sont « les formes de la vérité et du mal » qui meurent. Si nous voulons conserver ces formes, avec naïveté et obstination, c'est la marche du temps qui va les écraser et les emporter, elles et ce qu'elles contiennent – et ce qu'elles comportent, c'est la vérité... C'est un appel que personne n'écouterà et qui est voué à l'échec. S'ils justifient, par la religion, les traditions qui meurent et les habitudes qui passent et qui disparaissent, ils ne réussiront cependant pas à les préserver par la force de la religion, mais ils réussiront à faire croire, par leurs actes, que c'est la religion qui est morte et figée, qui n'était bonne que pour le passé. C'est ainsi qu'ils la perdront, en même temps qu'ils perdent leurs traditions.

Si nous considérons la religion et les traditions comme une seule et même chose, et que nous faisons de « l'Islam éternel » le gardien « des formes de la vie et de la société qui disparaissent », que nous l'assimilons aux doctrines nationales et aux apparences culturelles et historiques, alors le temps, qui emporte et dissout les traditions, les habitudes, les formes de la vie, les relations sociales, les nations et les relations fraternelles, commettra une faute et emportera toutes ces choses que sont la religion et l'Islam. Il les crucifiera toutes sur une même

croix. Maintenant, allons-nous nous laisser entraîner dans la voie de l'erreur ? N'avons-nous pas des yeux pour voir ce qui se trame ?³⁴

La *Sunna* du Prophète de l'Islam

« La *Sunna* du Prophète », qui a toute son importance en Islam, contient la parole du Prophète, les ordres qu'il a délivrés, les actes qu'il a recommandés, ses silences sans être en contradiction avec lui-même, et aussi les actes qu'il a entrepris sans les imposer aux autres.

La *Sunna* du Prophète contient donc ses paroles et ses actes. Les préceptes de l'Islam sont donc divisés en deux parties :

Ce qui était avant l'Islam et que le Prophète a conservé (les jugements de consolidation)

Ce qui est venu avec l'Islam et qui n'était pas en vigueur avant (les préceptes fondamentaux).

Il y a encore quelque chose qui n'apparaît pas dans ces deux catégories, et que je considère, pour ma part, comme plus importante et plus précise encore, c'est-à-dire la manière de faire du Prophète, sa méthode, sa tactique, ou plutôt la stratégie qu'il avait adoptée en vue de réaliser son message.

La méthode particulière du Prophète

L'action du Prophète touchant n'importe quel phénomène social qu'il cherchait à réformer ou à modifier, se faisait avec méthode, afin qu'elle serve de leçon et de référence pour nous dans la manière dont nous nous reportons à nos affaires, même s'il n'y a aucun lien entre les deux – l'affaire de l'époque du Prophète et la nôtre.

Cette question, même si elle est très importante, je me contenterai de l'aborder très brièvement, à l'aide d'un seul exemple. Les Arabes, avant l'Islam, avaient une tradition qui avait une dimension légendaire et doctrinaire à la fois. Ils pensaient que l'homme malpropre était habité par un djinn ou un démon qui ne sortait de son corps qu'après qu'il s'est lavé.

Quand l'Arabe de la *Jahiliyya* se lavait, c'était donc parce qu'il voulait faire sortir les démons de son corps.

Il y a trois méthodes particulières de réforme :

Les voies suivies dans le combat social en vue de la réforme, selon les doctrines, les religions et les courants sociaux, sont :

La voie traditionaliste et conservatrice :

Le chef conservateur, conserve toute pratique sociale, malgré toute la mystification qui peut y être contenue, parce qu'il s'agit d'une habitude et qu'il en est le conservateur et le garant, qu'il la considère comme étant l'expression de l'existence de son peuple.

La voie révolutionnaire :

Le chef révolutionnaire élimine ce phénomène de manière brutale et rapide parce que ce genre de tradition est ancien et rétrograde.

La voie réformatrice et progressiste :

Le chef réformateur cherche à changer les habitudes de manière progressive, à préparer le terrain propice aux facteurs qui permettront de réformer la société.

Le Prophète a emprunté une quatrième voie. Il a conservé la tradition qui était enracinée dans les profondeurs de la société et de l'individu, génération après génération, au point qu'ils s'y étaient habitués et qu'ils la pratiquaient de manière inconsciente. Le Prophète ne réformait pas la forme mais le contenu,

l'esprit, le visage et la philosophie pratique dans une perspective révolutionnaire.

Les arguments objectifs du conservateur

Si nous changeons les anciennes traditions, les racines et les relations sociales qui y sont contenues et sur lesquelles l'édifice social repose, à la manière du réseau nerveux du corps, vont se disloquer. La société s'effondrera alors tout d'un coup et se trouvera dans l'instabilité. C'est la raison pour laquelle, après tout événement révolutionnaire donné, l'inquiétude et le désordre se répandent, ou alors, c'est la dictature qui se généralise. Ces deux éléments se conditionnent mutuellement parce que la dislocation rapide et révolutionnaire des traditions sociales et culturelles qui sont enracinées entraîne un énorme vide dans la société, qui n'apparaît qu'après le passage de la révolution !

Les arguments du réformateur révolutionnaire

Si nous conservons l'ancienne tradition, la société va se maintenir dans une situation d'arriération, de pétrification et de retard. C'est la raison pour laquelle le chef qui réussit est celui qui brise soudainement tous les ordres et tous les moules qui retiennent nos bras, nos jambes, nos esprits, nos pensées, notre volonté et nos doctrines, libérant tout le monde tout d'un coup. Ce faisant, il jette à bas toutes les anciennes habitudes et instaure de nouvelles lois à leur place, sans lesquelles les sociétés seraient restées dans la situation de décadence et d'arriération dans laquelle elles se trouvaient.

Les arguments du réformateur progressiste

Le réformateur veut profiter des points faibles des deux précédents en optant pour une troisième voie. Il s'agit du renouvellement graduel et tranquille. Il se contente de donner une forme acceptable à quelque chose qui n'est pas voulue, au lieu de s'attaquer aux racines et d'entamer un changement rapide.

Cette méthode cherche à sauver la société de l'immobilisme et de la captivité entre les mains des traditions fossilisées mais qui, afin que la société ne s'écroule pas et en attendant que l'occasion propice se présente, réforme ce qui est, mais de façon graduelle. Il patiente jusqu'à ce que ses objectifs sociaux se réalisent. Il ne travaille pas de manière révolutionnaire pour parvenir à ses fins, mais il se donne le temps nécessaire.

La faille de cette méthode réside dans le fait que, durant la longue période de transition, les facteurs de régressions et les mains des ennemis, intérieurs comme extérieurs, peuvent interférer et dénaturer ce réveil réformateur progressif, l'arrêter ou même le détruire.

Si nous cherchons, par exemple, à réformer la moralité des jeunes et à éclairer progressivement la pensée des gens, nous nous arrêtons, la plupart du temps, en chemin, avant d'avoir atteint l'objectif que nous nous étions fixé, ou bien nous nous trouvons aux prises avec les facteurs de corruption qui trompent les gens et paralysent notre mouvement.

La pensée des dirigeants réformistes est logique. Ce qu'ils n'ont cependant pas pris en compte c'est l'intervention des facteurs hostiles à leurs projets et qui ont toujours été à l'affût de l'occasion que la durée des réformes progressives finit toujours par leur donner, pour contre-attaquer et détruire tout ce que les réformateurs ont patiemment édifié.

Le Prophète a, pour sa part, utilisé une méthode particulière pour son action de changement social et d'application de son Message – sans qu'il ne se trouve dans cette méthode des points fiables semblables aux méthodes précédentes. Il parvient ainsi à son but social et il arrache à la racine les facteurs négatifs et les traditions qui paralysent le mouvement de la société. Sa voie est la suivante : « Il maintient la forme de la tradition, mais il en change le contenu, de l'intérieur et de manière révolutionnaire ».

Prenons l'exemple que nous avons déjà mentionné, celui de « l'hygiène du corps », qui correspondait aussi à une doctrine mythologique et une tradition légendaire des Arabes de la *Jahiliyya*. Le traditionaliste œuvre, ici, au maintien de cette habitude, en la gardant dans sa forme initiale. Le révolutionnaire, quant à lui, l'extirpe à la racine, avec violence et l'interdit totalement. Le progressiste cherche à préparer le terrain favorable auprès des gens afin que les croyances superstitieuses dans la magie, dans les légendes diaboliques et les relations imaginaires entre la propreté et la pureté du regard et des âmes s'estompent. Le Prophète élabore à partir de ces traditions la *Sunna* la plus juste qui soit, en réformant la manière et la forme et en modifiant révolutionnairement le contenu.

Le Prophète a maintenu la tradition du *Hajj* – qui était déjà avant l'Islam, depuis l'époque du prophète Abraham, une tradition nationale arabe qui visait à glorifier les idoles au profit de l'économie de Quraych. Il l'a utilisée dans sa religion en changeant le contenu d'une manière révolutionnaire afin d'augmenter l'importance de cette tradition dans la société préislamique et que les gens faisaient remonter à Abraham, qui aurait lui-même édifié la Ka'ba. Le Prophète a fait du *Hajj*, qui était devenu un élément essentiel de la société et de la tradition qui concouraient à maintenir les intérêts de Quraych, la plus

grande, la plus belle et la plus profonde des traditions qui repose sur l'unité et l'unification du genre humain.

Le Prophète a changé la tradition de l'adoration des idoles qui était au fondement du *Hajj*, par un saut révolutionnaire, et l'a transformée en quelque chose de radicalement différent. Ce saut s'est produit d'une manière qui n'a pas perturbé le peuple arabe. Ils ont senti au contraire qu'il s'agissait d'une revitalisation et d'un maintien de leurs traditions, mais avec un nouveau vernis et une nouvelle organisation, alors qu'il y a une différence de siècles entre l'adoration des idoles et l'unicité, que la Prophète a franchie soudainement et de manière révolutionnaire. Cela s'est produit d'une façon encore plus rapide que n'importe quelle autre révolution culturelle, sans que la société ne prêtât attention à l'arrachement de son passé et à l'effondrement de toutes ses fondations et de toutes ses valeurs antérieures.

On peut appeler ce saut et ce mouvement caractéristiques de l'action sociale du Prophète de « révolution interne aux traditions, avec maintien de leurs formes positives ».

Je pense que ce qui est demandé et visé est maintenant clair aux yeux de l'assistance, même si ce que j'ai dit du *Hajj* peut ne pas être accepté par certains. On a dit par le passé qu'on pouvait se passer du modèle. Revenons donc à notre conservateur, qui essaye de maintenir les traditions à n'importe quel prix, même si cela nécessite des sacrifices, de sa part et de la part des autres. Considérons le révolutionnaire qui veut tout changer d'un seul coup, tout détruire et passer rapidement d'une situation à une autre, même si la société n'est pas prête pour cela et entre alors en résistance. Il est possible que le révolutionnaire se voie contraint, pour parvenir à son but, d'utiliser la rudesse, la dureté dictatoriale et les massacres successifs. Non seulement contre les forces qui sont hostiles aux gens, mais contre les gens eux-mêmes ! Regardons aussi le réformateur

progressiste qui offre toujours des opportunités à la corruption !

Le Prophète a choisi une autre voie qui, si nous l'adoptons et la suivons à notre tour, nous disposerions d'un instrument clair et efficace de lutte contre la corruption et les traditions dépassées, contre la culture figée, la religion abattue, la doctrine sociale et la pensée destructrices de la raison et qui affrontent tout penseur aux vues saines qui porte en lui le message des prophètes. Ce n'est que par ce moyen que cet intellectuel qui œuvre pour le changement réussira à atteindre son objectif révolutionnaire, sans avoir à prendre sur lui toutes les sanctions et tous les résultats funestes de la voie révolutionnaire, ou à affronter toutes les structures doctrinales et les valeurs anciennes de la société, et sans avoir à s'éloigner des gens, à devenir étranger parmi les siens et à être condamné par eux.

Le pragmatisme au service de l'idéal

L'un des traits caractéristiques de l'Islam est son acceptation de la situation objective de toute société donnée. L'Islam y porte toujours un regard particulier. Dans les courants idéalistes, on compte généralement sur les valeurs élevées, exemplaires et absolues qui sont recommandées. C'est avec ces outils qu'on s'attaque à une réalité qui ne correspond pas à l'idéal, qui le contredit ou ne le supporte pas, telles que la colère, la vengeance, les pulsions sexuelles -la recherche du plaisir et l'amour du matériel sont une réalité qui existe- mais l'exemplarité morale (l'ascétisme) ou religieuse (le Christianisme) l'ignorent et nient catégoriquement la portée de cette réalité !

À l'opposé de cette démarche, on trouve les courants pragmatiques. On accepte les choses comme des réalités, comme l'homosexualité en Angleterre ou l'occupation en Palestine !

Le Christianisme par exemple interdit le divorce afin de préserver la famille de l'effondrement, car il considère que la fidélité, la préservation de la famille et des liens du mariage sont des éléments exemplaires et sacrés. On observe cependant, dans les faits, que partout et en tout temps, il ne parvient pas à maintenir ce lien sacré. Il arrive que deux personnes s'éloignent affectivement l'une de l'autre, que leur vie conjugale devienne malheureuse et que leur existence commune devienne nuisible pour les deux. Dans ce cas, il n'y a plus entre elles aucun lien qui puisse tenir et c'est comme si elles étaient imposées l'une à l'autre. Leur séparation ferait de chacune d'elles une personne heureuse. Ceci est un fait que toute personne, cultivée ou non, religieuse ou non, dans le présent, dans le passé comme dans le futur, a pu sentir. Le Christianisme le nie et, au nom des liens sacrés du mariage, il referme les portes de maisons qui ne sont plus rien d'autre qu'un enfer ou des espaces de corruption, de trahison et de crime. Il a peut-être fermé à cela les portes du divorce, mais il a ouvert beaucoup d'autres portes.

Le mariage temporaire occidental

Les faits sociaux, quand on ne leur ouvre pas les portes, pénètrent par la fenêtre. C'est une vérité. C'est la raison pour laquelle la prohibition du divorce est une des raisons du concubinage. L'homme qui ne parvient pas à vivre avec sa femme officielle s'en sépare sans divorcer. Il en va de même pour la femme : elle quitte son mari sans divorcer. Ils vivent ainsi tous les deux, pendant de nombreuses années, loin les uns des autres, mais chacun avec une autre personne. Les chiffres et les sondages nous révèlent ainsi le nombre impressionnant d'enfants qui sont nés de ces mariages illégaux. La plupart de ces enfants souffrent de maladies psychologiques et de complexes, et la plupart sont des délinquants et des rebelles.

Les époux légitimes ne peuvent plus vivre ensemble à partir du moment où ils sont arrivés à une impasse. Non seulement il leur devient impossible de vivre ensemble, mais la proximité leur devient insupportable. Il est donc normal qu'ils se séparent et qu'ils choisissent chacun celui qui leur correspond le mieux pour vivre avec lui et satisfaire ainsi le penchant naturel à la vie familiale et à l'amour charnel.

Nous voyons ainsi que la nature et la réalité construisent deux nouvelles maisons sur les ruines de l'ancienne. Le « Christianisme exemplaire » refuse pour sa part cette vérité et en détourne les yeux pour ne pas l'admettre. Il reconnaît, par conséquent, cette maison ébranlée et illusoire, et refuse tout ce qui n'en relève pas, c'est-à-dire ces deux nouvelles familles naturelles qui existent de fait. C'est ainsi qu'est née la scission entre la légalité et la légitimité d'une part, et la nature et la réalité d'autre part. En définitive, c'est la famille qui n'existe plus qui est considérée comme la famille chrétienne exemplaire et c'est la famille réelle qui est considérée comme non-existante et que l'on considère comme un espace de corruption et de péché.

Le Christianisme a provoqué, par son déni de cette réalité, l'illégalité des familles qui sont issues de cette situation, et a mené à considérer que les enfants qui sont nés de ces unions naturelles sont les enfants du péché, des criminels et des parias aux yeux de la société religieuse. Ces enfants ont ainsi été privés de la tendresse de la famille et de sa pureté, et la société les regarde toujours comme « les enfants du péché », dont la vie va révéler les complexes et les maladies psychologiques qui les poussent à se venger de la société par des délits et des crimes étranges.

Tous ces crimes que nous observons en Europe et en Amérique n'ont pas d'équivalent dans les pays en voie de développement. La raison de ces crimes est que, malgré la présence dans ces sociétés de la culture, du dévouement, de

l'éducation morale et intellectuelle, de la liberté individuelle, collective et religieuse, il y a aussi quelque chose d'autre qui est là et qui remplit le cœur des nouvelles générations de complexes et de maladies et qui les poussent à se venger de la société de la pire des façons qui soit.

Un jeune homme britannique, qui vendait des cigarettes, a fabriqué quelque chose qui ressemble à un petit arc ou à une flèche, qu'il avait attaché à une boîte sur laquelle il avait étalé ses cigarettes. Il lançait, sur les passants dans les rues animées et dans les salles de cinéma, des petites flèches empoisonnées qui provoquaient la cécité des uns et la mort des autres. La police ne parvenait pas à le retrouver, car elle concentrait ses enquêtes sur les ennemis potentiels des victimes, alors que le tueur n'entretenait aucune relation avec elles. Aucun soupçon ne pouvait peser sur lui. Cela indique qu'il n'y avait aucune raison logique derrière ces crimes, sinon que c'est ce jeune homme qui tuait ces gens sous le prétexte qu'ils étaient des membres de la société et que lui, le tueur, n'était qu'une victime de cette même société. On explique généralement ce genre de crimes par des causes sociales, car il s'agit de l'explosion de complexes qui ont été en partie provoqués par l'Église – en ce qu'elle n'a pas voulu voir la réalité. Par bonheur, ce genre de complexes n'a pas encore cours dans notre société. Ici, et en raison de l'existence du divorce, il n'existe pas de familles illégitimes ou de familles condamnées, de même qu'il n'existe pas de familles rongées par la rancune à cause de la peur qu'elles pourraient avoir de la légitimité et de la législation.

Un enfant cherche-t-il à sortir de sa chambre qu'un certain nombre de choses, comme des marmites brûlantes ou des objets lourds l'en empêcheraient. Il ferme alors les yeux et traverse la pièce comme si, en agissant de la sorte, il avait fait disparaître tous les obstacles.

L'idéaliste est celui qui ne regarde pas la réalité. Il ne veut pas la voir. Il ferme les yeux sur ce qu'il considère ne pas avoir de raison d'être. Et comme il ne le voit pas, il finit par s'imaginer qu'il n'existe pas. Les pragmatiques sont l'inverse des idéalistes. Ils acceptent tout, même s'il s'agit de quelque chose de mal, pour la raison qu'il s'agit de quelque chose de factuel à laquelle ils adhèrent et y croient. Ils traquent au contraire toute beauté, toute perfection, tout dévouement et toute honnêteté, sous prétexte qu'ils ne sont pas en accord avec la réalité de l'existence. Ils le renient, et le rejettent sous prétexte qu'il s'agit de quelque chose d'idéal.

L'un de mes étudiants, qui ressemblait aux intellectuels répandus dans le pays, ne comprenait rien à ce que je disais, si ce n'est qu'il tendait au matérialisme-dialectique alors que je suis une personne religieuse et musulmane. Il refusait tout ce que je disais sur la base d'une décision qu'il avait prise au fond de lui-même, même s'il s'agissait d'une règle que j'avais puisée dans le marxisme et qui était donc en accord avec ses penchants. Mais comme c'était moi qui l'avais dit, et que je n'avais pas précisé le nom du « professeur » à qui en revenait la paternité, il la refusait.

Un jour, je parlais des crimes des Omeyyades, de la différence des classes, de la dictature, de l'instrumentalisation de la religion en vue de justifier l'état de fait et de faire en sorte que les gens croient à la « nécessité divine » et s'imaginent que tout ce qui se passe, y compris le régime des Omeyyades, est le résultat de la volonté, de la sagesse et du jugement de Dieu. La recherche portait sur ceux qui ont mis en place ce dispositif.

Tout d'un coup, je vis qu'il avait été dérangé par quelque chose. J'attaquais les Omeyyades, je faisais l'apologie de 'Ali, de Fatima, d'Abû Dharr, de Hajjar, de Hussein – étant donné qu'ils étaient les chefs du mouvement qui réclamait la justice, la liberté et qui luttait contre l'obscurantisme et l'ignorance –

d'une manière scientifique et sur la base des apports et des principes de la sociologie. Qu'allait-il faire, lui qui se considérait comme un intellectuel de premier plan ? Comment allait-il rejeter mes propos ? Comment allait-il faire avec moi ? Je constatais qu'il était à la recherche d'une solution scientifique et idéologique ! Il s'exclama : « Monsieur, la nécessité était celle de l'histoire ! ». Autrement dit, la société ne pouvait qu'arriver à cette phase, après le passage de l'ancienne période, selon la philosophie historique de Marx. Il s'agissait d'un fait historique par excellence, et 'Ali, Hussein et Abû Dharr n'étaient rien d'autre que des idéalistes qui se sont opposés à la marche de l'histoire.

Je répondis : « Que Dieu préserve notre intellectuel ! Ne vois-tu pas à quel point ma doctrine habituelle est juste quand elle dit : Quand le plan de réflexion de la société est religieux, il n'y a plus de différence entre le croyant et le non-croyant, l'intellectuel et l'arriéré, le savant et l'ignorant.

Le croyant croit dans le destin, sous prétexte qu'il s'agit d'une nécessité divine, sans rien comprendre : Tout ce qui se passe se produit en vertu de la volonté du Créateur !

Le marxiste croit en la marche de l'histoire. Il pense que tout ce qui se passe est l'effet de la déficience scientifique et des facteurs logiques de l'environnement, indépendants de la volonté humaine. Il faut donc accepter tout ce qui est existant parce que c'est une réalité !

Ce qui est étonnant c'est que ce sont les Omeyyades eux-mêmes qui ont posé cette idée de la nécessité en Islam³⁵ pour la première fois, afin de justifier leurs actes et leur existence. Et maintenant, c'est l'intellectuel qui vient justifier ce que disaient les Omeyyades au nom de « la science ».

Je dis : « C'est la nécessité de l'épée et non la nécessité de l'histoire ».

Nombre de ce genre d'intellectuels s'est vu imposer la « force » et le « déterminisme ». Nous voyons que les pragmatiques considèrent que ce qui existe constitue « ce qui doit être » parce que « ce qui devrait être » n'est qu'une illusion et un idéal.

Avez-vous entendu parler du raisonnement des députés anglais dans leur justification du projet sur l'homosexualité en disant : « C'est un fait objectif, qui existe dans notre société. Il faut donc légiférer ! Aller contre la « réalité » est une sorte d'illusion idéaliste ! »

Avez-vous remarqué les politiciens et les pseudos-intellectuels quand ils raisonnent de la manière suivante : « Israël est un fait. Il existe. Le retour du peuple palestinien en Palestine – qui est entre les mains d'Israël – est une revendication idéaliste. Il faut que nous acceptions ce fait. Même s'il s'agit d'un viol, d'une action inhumaine et d'un crime, c'est un fait. Il faut donc l'accepter et le reconnaître officiellement ! ».

Regardez l'hebdomadaire « *Hâza al-Ousbou'* » (cette semaine) qui est destiné aux jeunes. Ses articles, ses photos et ses sujets parlent tous, sans aucun détour, de la même histoire qu'ils déclinent de mille et une façons : Ils vont dans des maisons closes, de là, ils racontent leurs exploits à la jeune génération, point par point, dans les moindres détails et selon les menus déroulements.

Tout cela est la réalité ! L'impérialisme, aussi est un fait. L'oppression et l'exploitation des classes le sont aussi. Le pragmatique, dans la perspective de ceux-là, est un homme éclairé, non-radical, qui juge les choses à partir d'un point de vue externe, selon ce qui se présente comme un fait objectif et scientifique et qui ne se laisse pas assaillir par l'illusion idéaliste et les questions spéculatives sans fondement factuel !

Nous constatons que l'idéaliste est un penseur réformateur, un groupe partisan ou une société révolutionnaire, qui rêvent

de fins exemplaires, d'un âge d'or, de valeurs sacrées, de réformes et de besoins élevés, mais qui savent que ces idéaux sont impossibles. Il ferme donc les yeux sur la réalité mauvaise qui est née du déterminisme et qu'il considère comme dégradée au regard de l'environnement sacré qu'il a dans son esprit. Il se considère donc étranger à cet environnement, alors qu'il s'agit de quelque chose de factuelle et de réelle. Le pragmatique, quant à lui, tue dans l'homme l'esprit d'élévation et la tendance au progrès et à la perfection et il le réduit à ce qui est. Il en arrive ainsi à tuer chez l'homme tout ce qui relève du génie, de la révolte, de la pensée, du changement et de l'opposition au déterminisme historique.

Ni idéalisme, ni pragmatisme, mais les deux à la fois !

L'Islam, cette « lanterne sur le chemin », qui n'est « ni oriental ni occidental³⁶ », cette parole pure comme l'arbre naturel qui s'enracine dans la terre et dont les branches s'élèvent jusqu'au ciel³⁷, prenant en considération la réalité de ce qui est dans la vie, dans l'âme, dans le corps et dans les relations sociales, contrairement à l'idéaliste. Comme le pragmatique, il admet l'existence de ces choses mais, contrairement à lui, il ne s'y soumet pas mais cherche à les changer et à transformer leur essence, d'une manière révolutionnaire, de les emporter dans une voie exemplaire afin de parvenir à des objectifs exemplaires. Il vise la vérité, mais non le fait. Contrairement au pragmatique, il ne se soumet pas à la réalité, mais il ne la fuit pas comme l'idéaliste. Il va plutôt à sa rencontre et il lui tord le cou et la soumet. C'est ainsi qu'il fait, de ce qui était un barrage à l'idéaliste, ferait une embarcation idéale pour lui.

Je prendrai ici le même exemple que tout à l'heure, c'est-à-dire le concubinage³⁸ – considéré en Europe comme un mariage illégal et illégitime, mais qui existe quand même en Europe et en Amérique, dans tous les milieux sociaux, y compris chez les croyants.

Nous voyons que l'Islam a accepté cela, qu'il l'a reconnu et qu'il l'a traité par la légalisation du divorce et du remariage, y compris du mariage temporaire, sous les clauses exceptionnelles de la vie individuelle et des conditions sociales hors normes. S'il avait refusé tout cela, ça ce serait quand même produit, mais hors de sa volonté et de son emprise. En acceptant cette réalité, puisqu'il s'agit d'un fait qu'on ne peut pas éviter, il en a fait quelque chose de légal et peut, par conséquent, le maîtriser et le rendre conforme aux principes du droit et de la morale. Il considère les deux parties et légifère en conséquence. Il les sauve ainsi du sentiment de culpabilité et du péché face à Dieu et face aux gens. Il maintient leur relation dans un cadre légal et religieux, et assure ainsi l'atmosphère pure, souhaitable et naturelle de l'éducation des enfants. Il oblige ainsi la société à ne pas considérer ces derniers comme les enfants du péché et de la faute.

L'Islam aboutit à cette réussite, car il accepte « ce fait social et humain » et, par conséquent, il parvient à en maîtriser les mécanismes et les résultats. En lui donnant une forme légale, il le réforme et lui donne une dimension morale. C'est la raison pour laquelle la reconnaissance de la réalité lui donne la force de la maîtriser et de l'orienter, car si on la nie, c'est elle qui va nous dominer et nous obliger à agir comme elle l'entend.

C'est ainsi que nous voyons que les pragmatiques, qui sont perdus dans les méandres du réel, comme les idéalistes qui la fuient, sont en fait les victimes et les captifs des mauvaises conditions établies. Cela est encore plus vrai pour les idéalistes qui ne pensent qu'au bien et à la vérité absolus et qui souffrent,

plus que les autres, de cette situation. Le pragmatique connaît la réalité et cohabite sans problème avec elle, alors que l'idéaliste ne peut ni la voir ni la connaître. Il la nie et en ignore les ressorts, ce qui le conduit à plier sous ses assauts, affaibli, muet, ignorant et condamné.

Ne voyons-nous pas comment ces jeunes filles élevées dans des familles très conservatrices et qui n'ont jamais franchi le seuil de leur maison, se laissent aller une fois que les portes s'ouvrent soudainement devant elles ?

Ne voyons-nous pas comment elles se laissent aller à des dérives morales inouïes afin de combler et de dépasser les complexes provoqués par leur éducation ? Il en va de même de tous les fils de la richesse et de la bigoterie qui se laisse aller dans la libération et la jouissance ! Il en va aussi de même pour les nouveaux parvenus qui sont passés rapidement de leur monde idéal et semi-religieux dans lequel ils condamnaient la physique, la chimie, les sciences naturelles, l'université, la culture de la femme, le rasage de la barbe, l'utilisation des taxis à la place de la calèche, la consommation de médicaments au lieu de la prière, le fait de se laisser pousser les cheveux, le changement des habits, et même la diffusion de la parole dans les radios. Ils se sont jetés, tout d'un coup, dans un nouveau monde et dans un nouveau milieu. Ils ont senti toute l'animation autour d'eux et ils se sont jetés dans la consommation sans limites ; ils ont commencé à prendre part aux discussions stériles au point de s'attirer la risée des occidentaux eux-mêmes. Pourquoi ? Parce qu'ils connaissent cette réalité et qu'elle est naturelle pour eux. C'est nous qui l'avons niée par ignorance et qui y faisons maintenant face avec naïveté alors que nous sommes déjà tombés dans son flux sans savoir ce que nous faisons et sans pouvoir distinguer le bien du mal, car nous ne nous sommes jamais préparés à cette « confrontation ». Comme nous ne sommes pas en

mesure d'affronter cette réalité, c'est le réel qui va se jouer de nous, et c'est bien ce qui se passe.

La civilisation moderne a attaqué sur tous les fronts et a abattu toutes les frontières. Les temps modernes, ces temps de la vitesse et du mouvement, de la grande Révolution française et de la vie industrielle, se sont imposés de façon très rapide et systématique et ont transformé le visage du monde. Ce changement s'est imposé à nous. C'était un impératif. Les points positifs ont été l'apport de l'électricité, de la voiture, de l'imprimerie, de l'université, de la « démocratie », de la radio, de la télévision, du cinéma, de la presse, de l'école. En Occident, cela a apporté les nouvelles technologies, la science moderne, la recherche, le travail, la liberté, les droits sociaux, l'égalité des femmes, la révolte des jeunes, l'effondrement des frontières raciales et sociales fermées sur elles-mêmes, les banques, les nouvelles modalités de gouvernement, la percée du capitalisme, les études modernes, le recul des traditions et l'ébranlement des castes, des groupes et des valeurs anciennes, l'élargissement de la nouvelle bourgeoisie, de la nouvelle organisation de la production, de la distribution et de la consommation. Cela a fait apparaître de nouveaux besoins, de nouvelles préoccupations et de nouveaux enjeux et enfin l'assaut des doctrines et des courants de pensée occidentaux contre l'Islam, les nouveaux dangers et les nouvelles confrontations ainsi que plein d'autres choses qui peuvent être bonnes ou mauvaises.

Les dirigeants des peuples, c'est-à-dire les gardiens de la moralité des sociétés et les responsables de l'orientation de leurs pensées, ont détourné les yeux de ces faits qu'il était impossible d'éviter. Leurs cœurs sont restés attachés à leurs anciens idéaux et à leur ancienne mentalité. Ils ont cherché à conserver la calèche malgré l'apparition de la voiture, ils ont gardé la lampe à huile malgré l'invention de l'électricité. Qu'avaient-ils à faire de tout cela ? Toutes ces nouvelles choses étaient

sorties de chez les infidèles alors que les autres venaient des anciens. « Qu'es-tu venu à rire de la lampe à huile ? C'est à la lumière de cette lampe, avec la fumée qui s'élevait dans les airs, que des gens comme Tusi, Kolayni et Al-'Alama Al-Majlisi ont étudié ! »

Quelle a été la stratégie pour barrer le chemin à cet assaut et pour arrêter l'accélération de cette époque rapide ? On a fermé les yeux, on a fait le dos rond et on a pratiqué l'insulte, la plainte et la lamentation !

La voiture « roule » à toute vitesse sur une pente sans aucun garde-fou, du haut de la civilisation occidentale, et se dirige, « à la vitesse de la lumière », vers nous – qui sommes assis et qui dormons au fond d'une vallée moyenâgeuse et arriérée. Nos protecteurs et nos responsables sont restés assoupis et ceux qui ont senti le danger se sont tournés vers la religion et ont ainsi entraîné l'Islam de notre peuple dans une direction opposée et contraire. Ils se sont dressés face à cette voiture en tournant le dos, pensant qu'ils faisaient ainsi face au danger. Ainsi, nous avons vu comment cette voiture est arrivée, a brisé la vie des gens et leurs croyances, et comment, parce que nous avons refusé de nous y embraquer, elle nous a roulé dessus. C'est parce que nous n'avons pas voulu de cette époque et nous n'avons pas laissé tomber notre âne, qu'ils nous ont écrasés, nous et notre âne, sous les roues de cette voiture, à l'époque de la voiture, et qu'ils n'ont fait de nous qu'une bouchée, facile à avaler et à digérer !

Ils savaient parfaitement que l'assaut de ces nouveaux événements allaient avoir raison de notre existence, de notre culture et de nombre de nos principes, de nos valeurs, de nos édifices moraux, de nos doctrines, de notre foi, de la paix de nos âmes, et de notre indépendance spirituelle, culturelle et, par conséquent, humaine. Ils savaient que le poison allait, par conséquent, se répandre dans notre corps.

Face à cette nécessité très puissante et très urgente, qui allait imposer ses affaires, ses relations, son organisation, ses besoins et ses mobiles, et qui allait englober même les tribus et les sociétés tribales les plus reculées, ils n'ont fait que répéter : « *Haram !* » (Illicite).

Les postes de radio : ne les achetez pas ! Les films : ne les regardez pas ! La télévision : ne la regardez pas ! L'amplificateur de son : ne l'écoutez pas ! L'université : ne vous y inscrivez pas ! Les sciences modernes : ne les lisez pas ! La presse : ne l'achetez pas ! Le travail dans les institutions publiques : ne l'accomplissez pas ! etc.

La femme ! N'en parlez pas !

Ils se sont dressés face à ce courant qui emportait l'industrie et qui transformait l'organisation du travail. Ils se sont dressés face à ce capitalisme dynamique qui étendait ses activités et « vendait cette glace esquimau », pour l'empêcher de s'étendre et défendre le *statu quo ante*. Pour affronter ces assauts de l'Occident, ils n'avaient que deux mots : « *Haram* » et « non ».

Quel fut le résultat ? Il se produisit ce que nous voyons : Les frontières ont sauté, les tours et les citadelles se sont effondrées, les installations militaires sont tombées sur la tête des combattants qui ont fui l'ennemi au lieu de se battre contre lui ! Toutes les choses se sont mélangées, et les loups, les chacals et les chiens sauvages se sont attaqués à nos maisons, à nos villes, à nos villages, à nos mosquées et à nos fermes. Ils sont venus, ils ont détruit, ils ont tué, ils ont pillé, mais, contrairement à ce qu'avait fait l'armée de Gengis Khan, ils sont restés.

Pourquoi ? Parce que personne n'a regardé la réalité en face ? Les protecteurs de nos frontières et les soldats de nos citadelles n'ont pas voulu y faire face. Ils n'ont pas voulu consolider nos positions et en faire quelque chose qui puisse se mettre au diapason de notre peuple et de notre pays, d'en faire un moyen

qu'ils puissent maîtriser et utiliser à leur guise. Au lieu de cela, ils se sont mis au milieu de la route et ils se sont fait écraser et immobiliser.

C'est la raison pour laquelle, lorsqu'une femme voilée arrive au terme de sa grossesse et va accoucher, on se met à crier : « Pourquoi un médecin homme ? » « Pourquoi ce ne serait pas une femme qui soignerait une femme ? »

S'il veut envoyer son fils à l'école ou à l'université, il élève la voix en disant :

« S'agit-il d'un cours de littérature ou d'un défilé de mode ? »
 « Est-ce là une société islamique ? » « Cette école ne porte aucune valeur ni aucune morale islamique ? ». « S'agit-il d'une radio dans une société islamique ou d'une boîte à chansons ? »
 « Cette télévision ! » « Ces banques ! » « Ces traductions ! » « Que sont ces films ? » « Que sont ces pièces de théâtre ? » « Cet art ? » « Quelle est cette industrie ? » « Quelle est cette civilisation ? »

Il faut dire à cet opposant revendicatif – malgré la justesse de ses demandes – que nous n'avons pas le droit de nous opposer. La raison est que quand ces réalités sont venues et qu'elles se sont installées parmi nous, que le travail a commencé, tu as disparu, et tu as fui. À partir du moment où tu t'es énervé, ô homme de religion, de foi, de moralité et d'Islam, toi qui dois t'occuper des gens, superviser leur pensée, protéger et défendre la culture de l'Islam, et que tu t'es retiré, il était normal que la civilisation, l'industrie et la science modernes amènent Mirza Malkam Khan et l'utilisent pour agir sur la société. Il est clair que l'ouléma islamique responsable qui se retire de l'espace, du temps et de la vie pour se mettre dans un coin et abandonner les gens à leur perte entre les mains des conspirateurs qui vont influencer leur foi et leur destin, entre les griffes de la vie et la pression de ses impératifs, s'imaginant ainsi acquérir le salut

pour lui tout seul, va nécessairement céder la place à l'intellectuel qui va collaborer avec l'impérialisme. À ce moment-là, ce dernier va pouvoir faire tout ce qu'il veut, selon ses intérêts, ou avec le moins de répercussions négatives possibles sur ses intérêts. C'est la raison pour laquelle, lorsque les délégués de l'Imam s'effacent et qu'ils abandonnent leurs responsabilités primordiales de guidance, de *jihad*, de défense de l'honneur des gens et de leur foi, et ce, à un moment décisif de notre destin, de notre foi, de notre religion et de notre existence terrestre, au profit des savants occidentaux et des usurpateurs qui inventent, tous les jours, des idées dangereuses, ils ne pourront plus prendre en charge l'espace de la réforme religieuse et du mouvement de la modernité et du progrès.

Nous constatons que, à un moment où l'Islam faisait face à la colonisation occidentale, nous n'étions pas présents sur la place. Au moment où les savants de l'Occident, qui sont experts en politique et dans les affaires du gouvernement, mettaient la main sur les plus grandes richesses et les plus grandes distinctions, qu'ils fabriquaient de nouvelles religions d'esclaves et jouaient avec la politique, nous avons laissé tomber le *Sayyed* Jamal Al-Dîne et les autres gens à leur sort. Nous avons entravé son mouvement sous une montagne d'accusations, d'excommunication, d'hypocrisie, d'occidentalisation, de matérialisme, de services rendus à l'église et au bolchevisme. Nous l'avons remis entre les mains de l'impérialisme haineux et de ses savants afin qu'ils se vengent sur lui de son rôle dans l'éveil des musulmans, de l'Islam et du Coran, et qu'ils fassent de son sort une leçon pour les autres !

Nous avons besoin d'engager des démarches rapides, profondes et grandes, afin d'avoir une influence réelle sur ce qui se passe et d'orienter le mouvement impératif de la société. Le danger est profond et destructeur. La responsabilité est lourde, dangereuse, et elle nécessite sacrifice et dynamisme !

Quant à ces donneurs de leçons qui endorment les gens et les trompent en leur faisant croire en la santé de ce malade mourant, qui demandent à maintenir ce qui a disparu, qui ne parlent pas des dangers sournois, et ceux qui, avec eux, appellent les gens à accepter l'inacceptable, ils sont ceux qui maintiennent la société dans son état de soumission, de pétrification, de silence, de faiblesse et de renonciation.

Ceux qui en appellent à une société vivante et dynamique et qui réclament le bonheur des gens... Ceux-ci ne sont pas en mesure de tromper le peuple en protégeant ce qui n'est plus en mesure d'être protégé. Ils ne sont pas pour autant les dépositaires de la modernité ; ils deviennent des personnes contemporaines, qui plongent dans une réalité donnée et qui en soulignent les grands traits – bons ou mauvais – tels qu'ils se trouvent dans la société. Ils les reconnaissent pour ce qu'ils sont et ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'ils peuvent établir le meilleur remède et mettre toutes leurs compétences dans le traitement.

Ce sont eux qui savent que l'époque est en mouvement. Ce sont eux qui ont conscience du fait que leur société traditionnelle change, qui ressentent qu'il y a de grands moyens qui sont déployés pour nous transformer et nous éliminer. Ce ne sont pas des fatalistes qui se contentent de regarder ou qui sont susceptibles de devenir des instruments entre les mains d'un organisme ou d'un système et de fuir pour s'enfermer avec leurs enfants dans leurs maisons pour se protéger de ce mal et se sauver par eux-mêmes ! Ils savent bien qu'aujourd'hui, comme demain, n'est plus comme hier et que la famille n'est plus une citadelle fermée. Si tu enfermes ta fille dans une pièce, elle aura quand même accès à la télévision qui s'immiscera dans son existence.

Deux moules pour fabriquer l'homme

Il y a deux réalités dans notre société. La première : Il y a ceux qui veulent imposer les anciennes traditions établies au nom de la religion, avec fanatisme, malgré l'époque et bien qu'ils sachent que cela ne garantira en rien son maintien et son passage à la nouvelle génération.

La seconde : Il y a ceux qui ne jouent aucun rôle dans la transformation de la société et dans les mutations qui y ont court, afin de ne pas être accusés d'arriération, de stupidité ou de religiosité dans le cas où ils interviendraient ! Ainsi, le fils agit comme il l'entend et les parents se contentent de lui offrir les conditions qui leur permettront d'obtenir la qualité de « parents cultivés ». Mais leur silence et leur renoncement n'émanent ni de leur culture ni de leurs croyances et de leurs convictions personnelles, mais plutôt de leur incapacité et de leur faiblesse face à ce qui se passerait s'ils intervenaient. Ils savent qu'ils risquent de perdre cette sainteté apparente trompeuse. Il s'agit, ainsi, de deux moules qui servent à fabriquer l'homme. L'un est issu des « quatre jardins d'Ispahan ». ³⁹ Il est corrompu, mal organisé, tordu et inutile. L'autre est issu des moules occidentaux. Il est plus lisse, plus doux, plus raffiné, plus éphémère et plus vide.

Il s'agit, ici, de deux types, de deux voies, mais qui sont toutes deux dans l'erreur et l'errance, car la tendance de chacune d'elle est de se mettre, au moment du déluge, au milieu du chemin, pour faire face aux flots. L'un se met alors à insulter, à crier, à pleurer et à se plaindre. L'autre reste sur le bord de la route, étendu comme un corps inanimé qui ne fait rien d'autre que de regarder. Il se plie ainsi aux exigences de son fils ou de sa fille, qui n'attendent rien d'autre de lui que l'argent qu'il accumule par la tromperie, la fraude, le mensonge et l'instrumentalisation

des autres, afin de le dépenser, avec faste, luxe et coquetterie, dans les poches des chefs d'entreprises occidentaux.

Les deux types en question – que ce soit celui qui veut se dresser face au déluge en insultant et en maudissant, ou celui qui échoue épuisé sur les abords du flot – aboutissent au même résultat. Le mouvement destructeur du flot continue d'avancer à grande vitesse, sans qu'aucun d'eux ne parvienne à le diriger ou à le canaliser. Il finit ainsi par détruire tous les édifices, les institutions, et les murs sur leur tête, et à faire de la ville un marécage pourri, usé et soumis à son flux.

La femme européenne a été touchée par un sort qui nous frappe, à notre tour, plusieurs siècles plus tard, et bien évidemment d'une manière quelque peu différente et spécifique. Car la femme européenne que nous connaissons ici en Iran n'est pas exactement celle que l'on connaît en Europe. Cette dernière n'est pas comme la femme que nous pouvons voir dans les rues. C'est celle que nous voyons à la télévision et au cinéma, dans les revues féminines et dans les centres de corruption « des cultivés ».

Le visage que nous connaissons de la femme européenne est une production iranienne locale. Il n'y a pas de doute que l'image de cette femme dans la revue « La femme d'aujourd'hui »⁴⁰ est aussi présente en Europe. On la trouve aussi disponible sous le nom de « femme de la nuit ». Il ne s'agit cependant pas de la femme européenne, dans le sens où la « femme iranienne » ne peut être représentée par quelques femmes spécifiques en Iran, qui d'ailleurs peuvent être désignées, en raison de leur richesse, de femmes internationales ! Il n'y a qu'un seul type de femme européenne que nous ayons le droit de connaître : c'est celui qui apparaît dans les films, dans les strip-teases et les récits érotiques de nos auteurs. Il ne nous est pas possible de connaître la jeune fille européenne de seize ans qui est partie aux confins du désert africain de Nubie ou en Australie, qui y a

passé toute sa vie dans un contexte très difficile, très violent et très dangereux, à la merci des maladies et des tribus sauvages. Elle a travaillé, jour et nuit, avec la passion de sa jeunesse et, plus tard, avec la fatigue de la vieillesse, à étudier les ondes envoyées par une fourmi et réceptionnées par une autre. Sa vie s'est terminée dans cette atmosphère et, quand elle est morte, c'est sa fille qui l'a remplacée et qui est revenue, cinquante ans plus tard, pour révéler sa découverte dans une grande université française en disant : « J'ai découvert le langage avec lequel les fourmis communiquent entre elles et j'ai reçu quelques indications sur leurs signes de communication ».

Nous, nous n'avons pas le droit de connaître Madame Guashan, qui a consacré toute sa vie à l'enquête philosophique et qui a fini par découvrir l'origine des idées et des questions philosophiques, des sciences de l'Âme d'Avicenne, d'Averroès, de Mollah Sadra, du *Hajj* Hadi al-Sabzouari, dans la philosophie grecque et qui a montré l'influence d'Aristote en montrant ce que nos sages y ont puisé. Elle a aussi montré ce qu'ils ont reçu directement et ce qu'ils ont reçu par traduction, sur une période qui s'étale sur mille ans de civilisation islamique.

Nous n'avons pas non plus le droit de connaître Madame De la Vida, une Italienne dont l'un des travaux a consisté à compléter et à corriger le livre de psychologie d'Avicenne en le comparant à une copie du *De Anima* d'Aristote, en grec ancien.

Nous n'avons pas non plus le droit de connaître Madame Curie qui a découvert le quantum et le radium.

Ou encore Madame Rosace de La Chapelle, la Suisse, qui a consacré sa vie, plus encore que n'importe quel autre islamologue, et même que n'importe quel spécialiste des études *'alidiennes*, à la connaissance de cet esprit inconnu dans le corps de l'Islam et à la découverte de cet homme que les rancunes des ennemis et les conspirations des hypocrites

avaient fait disparaître, tout comme les éloges de ceux qui l'avaient aimé. Elle a découvert les traits les plus véridiques de la personnalité de 'Ali, les rayonnements les plus doux de son âme, la portée de son affection et la profondeur de sa pensée. Elle a fait sentir, pour la première fois, ses espoirs et sa solitude, sa défaite, sa peur et ses objections, faisant découvrir ainsi 'Ali le tribun, le rassembleur, celui de la mosquée, des nuits et des puits de Médine, non plus 'Ali de Badr et de Honein. Elle a abordé aussi *Nahj el Balagha* – dont les musulmans arabes ne connaissent que les grandes lignes littéraires établies par Muhammad Abduh, le mufti sunnite, et dont les Shiites ne connaissent que les propos de Jawad Fadel attribués à 'Ali ou la traduction de Fayd, elle aussi attribuée à 'Ali, et que le lecteur perse ne peut aborder sans l'aide de la version arabe. Cette jeune fille (l'infidèle) a réussi à rassembler ce qui a été attribué à 'Ali et qui était jusqu'ici dispersé. Elle s'est mise à le lire, à le traduire et à l'expliquer. Elle a aussi écrit sur 'Ali ce qu'on pouvait écrire de plus beau et de plus profond sur une personne. Elle est encore aujourd'hui, quarante-deux ans après, plongée dans la réflexion, la recherche, la contemplation et l'enquête sur la vie de 'Ali.

Nous n'avons pas non plus le droit de connaître Mademoiselle Michine, qui a asséné des coups fatals aux nazis au moment où ils envahissaient Paris, lorsqu'elle était dans la résistance française, ce qui lui a valu deux condamnations à mort. Même si elle est juive, elle a compris l'humanité et la liberté au point de se battre aux côtés des *fedayins* palestiniens contre le sionisme ! Nous n'avons pas non plus le droit de connaître les milliers de jeunes parisiennes anonymes qui se sont dressées contre l'occupation française de l'Algérie en soutenant les combattants algériens dans les montagnes et dans les forêts et en militant dans des organisations secrètes au cœur du désert algérien et dans les caves de Paris, la ville des plaisirs et des lumières,

contre des terroristes comme le Général de Gaulle, Soustelle, Salan et Arago. Elles ont ainsi subi la souffrance et la persécution en défendant les droits d'un peuple étranger.

Nous n'avons pas non plus le droit de connaître Angéla, la jeune Américaine, ou cette autre Irlandaise, qui se sont attiré l'attention non seulement de leurs peuples, mais de tous les peuples libres de la terre et de toute cette humanité condamnée par le racisme, l'exploitation et l'oppression.

Nous n'avons donc pas le droit de savoir que la femme européenne n'est pas comme nous la dépeignent les chefs de rédaction de ces revues ratées, une sorte de marionnette entre les mains de tous les Don Juan, et est une esclave de l'argent, des paillettes et des bijoux, une sorte de cruche moderne qui n'attire l'attention de l'homme et qui ne le sert que lorsqu'il s'agit d'assouvir ses besoins et de satisfaire ses instincts. Elle n'aurait donc aucune autre valeur que d'être un produit de consommation dont on pourrait, à la limite, se passer.

Nous ne devons pas prendre connaissance de la femme qui s'est développée et qui s'est élevée au plus haut degré, qui s'est imposée comme un exemple pour sa nation et pour son peuple. Nous ne pouvons connaître que Madame Twiggy, l'incarnation de la femme européenne moderne, top model anglaise de grande renommée durant les années soixante. À ses côtés, et sous la rubrique « femmes européennes les plus exemplaires » nous devons connaître Jacqueline Onassis – qui obtient ce qu'elle veut grâce à son argent – « B.B. », la princesse de Monaco, et ces femmes armées d'un pistolet qui accompagnent James Bond. Nous devons donc faire connaissance avec toutes les victimes du mode de production européen, les poupées et les femmes divertissantes du nouveau capitalisme, dont toutes les qualités humaines et les valeurs sociales se sont concentrées sur leurs robes et la forme de leurs corps !

Telle est la femme avec laquelle nous avons droit – nous autres Iraniens – de faire connaissance, en tant que femme européenne et moderne par excellence. Je n'ai jamais vu, au cours de mon existence, de photo d'une jeune étudiante de Cambridge, de la Sorbonne ou de Harvard, qui permettrait de montrer comment font les filles là-bas, comment elles se jettent à corps perdu dans les textes anciens dans des librairies qui sont là depuis des siècles, sur les papyrus trouvés en Chine et qui remontent à plus de 2500 ans, ou encore sur une copie du Coran, sur un texte latin, grec, sumérien ou sanscrit, du matin jusqu'au soir, sans lever la tête ni détourner le regard ici ou là. On ne nous présente – à des fins de crétinisation moderne – que les femmes qui passent leur temps au téléphone dans des conversations stériles, que l'on peut copiner en un clin d'œil ou par une tasse de café, afin de tromper nos filles et leur faire croire que la femme moderne est comme telle et que toutes les autres ne sont que des filles stupides et moyenâgeuses.

Quant à ces filles qui se comportent, à l'école, à la bibliothèque, dans les musées, dans les centres de recherche et dans les laboratoires, comme les professeurs, les chercheuses et les orientalistes qui n'ont d'autre passion que la connaissance et qui mettent tout autre aspiration que celle-là de côté..., celles-ci, nous n'avons pas le droit de les connaître !

Par contre, la crétinisation moderne, qui pave la voie à la colonisation – comme la crétinisation ancienne avait pavé la voie au colonialisme ancien par ses tentatives de maintenir la femme dans sa situation d'ignorance traditionnelle – ne parle pas du tout de cette femme, parce que l'impérialisme occidental ne veut pas que nos femmes pensent et agissent de manière européenne.

Il ne veut pas que notre femme pense, qu'elle soit libre et productive. Il cherche à faire de la femme une « fille des bars » afin qu'elle remplisse deux fonctions impérialistes

fondamentales dans les sociétés conservatrices et traditionnelles.

L'une consiste à détourner l'attention, l'affectivité, et les désirs des jeunes de leurs organes élevés – les oreilles, les yeux, la tête et le cœur – au profit des organes inférieurs. La question de la libération sexuelle s'impose ainsi d'une manière qui déstructure toutes les formes de liens culturels – c'est-à-dire le secret de notre existence, de nos valeurs nationales et patriotiques et de l'enracinement de notre personnalité historique. C'est ainsi qu'il dérègle toutes les aspirations de notre jeune génération, que ce soit dans les pays d'Asie ou d'Afrique, et parmi les sociétés islamiques. La seconde fonction consiste à faire de cette fille des bars la consommatrice la plus zélée et l'incitatrice la plus efficace à la consommation qui soit dans nos sociétés.

Il est impératif, pour cela, que les filles du tiers-monde comprennent que la culture est la nouveauté, et pour qu'elles deviennent des femmes modernes, il faut mettre les habits de la fille du bar.

Il ne faut pas que nos femmes sachent qui sont ces femmes. Il n'est pas de leur droit de savoir que Madame Michine ou Madame De la Vida est la femme moderne ou la femme occidentale civilisée, c'est celle-là qu'il faut imiter. Elles n'ont que deux solutions. Ou bien elles restent les victimes de l'ancien impérialisme, ou bien elles deviennent les victimes du nouveau.

La religion ? « La femme au foyer ! »

La civilisation ? « La femme du bar » et rien d'autre !

La solidarité entre l'arriération et l'impérialisme

Nous avons montré comment le traditionaliste stupide mit sa main dans la main invisible (et en même temps visible)⁴¹ du « civilisé » et comment ils ont contribué tous les deux à la destruction de toute notre vie pour faire de nous des consommateurs dociles et des esclaves serviles, et, de nos filles, « des modèles pour présenter les habits dans les vitrines des magasins ». Ni occidentale ni orientale, mais une poupée vide de substance, dépourvue de l'affectivité de la femme du passé comme des sentiments de la femme d'aujourd'hui. C'est à peine plus qu'un jouet divertissant. Elle n'est ni Eve ni Adam ! Elle n'est ni une épouse, ni une amante, ni une maîtresse de maison, ni une femme qui travaille. Elle n'a aucune responsabilité, ni envers ses enfants, ni envers la société. Elle est tout entière dans le non, le non et le non. Elle est douce, elle ne supporte pas les poids parce qu'elle est légère, mais elle ne vole pas parce qu'elle a les proportions d'une volaille.

C'est un produit local frappé du label falsifié « fabriqué en Europe ». C'est un objet occidental destiné à la consommation dans les marchés orientaux et islamiques. Ce sont eux qui l'ont fabriquée et qui ont modélisé son cœur. C'est la stupidité ancienne qui en fournit la matière première, et qui permet d'en sortir et de fabriquer la stupidité moderne, dans les usines de modélisation et de coloration de l'homme, dans les organismes de lavage du cerveau, de l'abolition de la culture et de la dissolution morale. Il profite ainsi de ces acidités chimiques pour fabriquer une « génération contemporaine » formatée pour les « soirées de débauche » ou des « statues décorées pour les défilés de mode » qui peuvent aussi servir comme des vitrines pour la consommation.

Le traditionnel borné s'associe de fait au capitaliste moderne pour mettre en place un nouveau type d'homme comme celui-ci. L'un au nom « de la moralité et de la religion », l'autre au nom « de la liberté et du développement ».

Les traditionnels imbéciles considèrent la femme d'une manière intolérante, archaïque et rétrograde. Ils la laissent sans eau et sans nourriture. Ils agissent avec elle de manière brutale, ce qui la pousse à s'enfuir de leurs griffes pour se jeter dans les bras douillets et chaleureux de ces occidentalisés qui l'accueillent à bras ouverts, qui discutent poliment avec elle, qui lui témoignent des marques de respect et qui lui font des sourires purs et envoûtants.

Cette femme européenne que nous voyons et que nous connaissons, la femme des temps modernes, est née d'un germe issu du Moyen-âge. Elle n'est rien d'autre que la réaction à toute la brutalité, toute la violence rétrograde et la dureté qui l'ont humiliée et ont porté atteinte à son honneur à l'époque de la domination du Christianisme et de l'Eglise, où on considérait qu'elle avait été délaissée par Dieu et qu'elle était le symbole et la cause même qui avait abouti à l'éviction d'Adam du jardin d'Eden. Ils lui ont ainsi ôté son droit naturel à l'indépendance économique et à la liberté, son droit à la propriété de son argent, de ses enfants et même de son nom !

On demanda à un moine, au Moyen-âge : « Est-ce qu'un étranger peut entrer dans une maison où se trouve une femme ? » Il répondit : « Pas du tout ! Car si cet homme venait à pénétrer dans la maison, même sans voir la femme, il commettrait un péché ». Cela veut dire que si un étranger entrait au second étage d'une maison où une femme habite au rez-de-chaussée, il commettrait un péché et une faute. C'est comme si le péché se répandait dans l'air par la simple présence de la femme.

Saint Thomas d'Aquin déclare : « Si Dieu voit l'amour pour une femme briller dans les yeux d'un homme – même s'il s'agit de son épouse – il se mettra en colère, car seul l'amour de Dieu doit entrer dans son cœur ». Le Christ a vécu sans épouse. Celui qui veut devenir un véritable chrétien doit s'abstenir

d'approcher la femme. C'est la raison pour les frères chrétiens et les pères spirituels – ainsi que les sœurs des congrégations religieuses – ne se marient pas, même à la fin de leur vie. C'est parce que le mariage est une relation qui met Dieu en colère et que le vrai chrétien ne doit être en relation qu'avec Dieu et avec le Christ parce qu'il est impossible de réunir deux amours dans un seul cœur et que celui qui réussit à accueillir le Saint-Esprit est le célibataire.

Dans le Christianisme, c'est la femme qui constituait le péché originel. Chaque fois que l'homme se dirigeait vers la femme – puisqu'il est le descendant d'Adam – et même si cette femme était son épouse – Eve était bien l'épouse légitime d'Adam – il répétait ce premier péché et ramenait au souvenir de Dieu la faute d'Adam et sa malédiction. Ce qui est demandé, c'est d'accomplir des actes qui fassent oublier à Dieu Adam et son péché !

Dans la pensée médiévale, la femme était rejetée, impuissante et privée de toute propriété, au point que quand elle entrait dans la maison de son mari, ses effets personnels lui étaient immédiatement retirés.

Son droit de propriété était immédiatement transféré à son époux, parce que la femme n'était pas considérée comme une personne. Les traces de cette manière de penser sont encore visibles aujourd'hui dans l'Europe évoluée. Elles sont inacceptables, y compris pour nous qui vivons sous l'emprise des fables sassanides, de l'esprit de caste, de la moralité chrétienne et de la religiosité non islamique.

Même la femme d'aujourd'hui change de nom par le simple fait de son mariage, c'est-à-dire qu'elle perd son identité. Ce changement n'est pas simplement quelque chose qui se passe au sein de la famille ou dans l'environnement proche. Il touche même les documents officiels et les diplômes universitaires.

Partout, c'est le nom de l'époux qui remplace le nom du père. Cela signifie que la femme en elle-même n'est pas grand-chose, qu'elle n'a pas d'existence personnelle. Le nom a un sens – et l'être qui n'a pas de nom n'a pas de sens. Tant que la femme habite sous le toit de son père, elle garde son nom. Dès qu'elle se déplace pour aller dans la maison de son mari, elle vit sous le nom de ce dernier. Quant à elle, elle n'a pas le droit de disposer de son nom. Cette tradition s'est même imposée en Iran, parce que c'est une habitude européenne. Même s'il s'agit d'une tradition esclavagiste, même s'il s'agit d'une légende ou d'un comportement intolérable, par le seul fait qu'il soit de marque étrangère, elle est adoptée et sert d'argument pour notre novateur local, qui n'est, en fait, qu'un imitateur incapable et sans aucune conscience ni aucune personnalité.

Le sentiment, la volonté, le choix et la sagesse, le bien et le mal, le permis et l'interdit, sont lobotomisés chez celui qui imite. Sa mesure est la suivante : « Tout vice toléré par le Sultan est un art ». Si donc le Sultan déclare que le jour est la nuit, il faut qu'il dise après lui : « Ainsi vont le soleil et la lune ».

On demande, dans les papiers officiels destinés aux femmes mariées en Europe de donner deux noms : le premier, son nom actuel. Le second, son nom de jeune fille. Dans le premier cas, on lui demande son nom de femme mariée, c'est-à-dire celui de son mari, dans le second, le nom de son père, c'est-à-dire son nom avant le mariage.

La femme est donc affiliée au chef de maison, même si d'un point de vue économique, la maison était une propriété de la femme. En tant que femme, il lui est impossible d'être « le chef de la maison ».

Nos novateurs d'ici ont prêté tout récemment attention à cette pratique européenne et ils ont commencé à changer leurs noms après le mariage. Pas le nom, naturellement, mais les

prénoms. Il s'agit là de quelque chose de très drôle. C'est un exemple parlant du genre de choses que peuvent faire nos pseudos-occidentaux. Ils répètent et ils imitent tout ce que disent les occidentaux et tout ce qu'ils font sans en connaître la cause, la fin ou la valeur. « C'est parce qu'ils le sentent ». Deuxièmement, ils accomplissent l'acte qu'ils imitent d'une façon grotesque et fausse, « parce qu'ils n'en ont aucune connaissance ». C'est la raison pour laquelle nous disons qu'ils ont fabriqué dans notre société des ersatz d'Occident et qu'il n'y a rien qui leur ressemble, de près ou de loin, en Europe.

Il y a une loi qui s'applique actuellement en France qui dénie tout droit à la femme divorcée sur son enfant⁴². Nous voyons au contraire que l'Islam – l'Islam véritable et pur et non cet Islam mélangé et falsifié – accorde à la femme une personnalité et une cause, au point qu'il lui permet de réclamer à son mari jusqu'au huitième du prix du lait qu'elle produit pour allaiter ses enfants. Elle peut aussi travailler dans le commerce sans que son mari n'ait son mot à dire, de participer à une activité productrice indépendante et de manière directe, ou encore de faire fructifier son capital. Il s'agit, d'une manière plus générale, d'un droit à l'indépendance économique.

Toute cette pression inhumaine et pseudo-religieuse – au non de la religion – sur la femme, a provoqué aujourd'hui une réaction radicale en Europe. Cette réaction est née contre l'héritage du Moyen-âge dont le souvenir est encore vivant dans la mémoire des femmes.

La femme est encore, en Espagne et en Italie – où la religion est plus forte – privée de nombre de ses droits élémentaires, malgré toutes les publications qui parlent de la liberté, des droits de l'homme et d'autres blagues de ce genre.

Je parle des libertés humaines et des droits sociaux, non des libertés et des droits sexuels, dont nous voyons la diffusion

vertigineuse. Ils sont exportés dans les pays du tiers-monde sous le label « liberté morale, technique, culturelle, artistique, littéraire et érotique », en échange du pétrole, du caoutchouc, du bronze, du café et de l'uranium qui sont volés dans ce monde avec une grande facilité. Ainsi tous les médias, les moyens de communication et les appareils sociaux d'enseignement et de culture des peuples dits « arriérés » s'occupent à justifier et à élargir la sphère d'intervention de ce mécanisme. Il s'agit, là, de quelque chose qui est différent de la liberté et des droits de l'homme. La liberté sexuelle est une imposture parmi tant d'autres qui sont au service de l'abrutissement nouveau et que le système capitaliste occidental met en œuvre, en Orient comme en Occident, à l'intérieur comme à l'extérieur, afin « d'exploiter les peuples occidentaux » et de « coloniser les peuples orientaux » sans limites et sans entraves et de maintenir son emprise sur les jeunes générations sans repères qui sont une source de rébellion et d'insubordination et qui ne supportent pas l'emprise des religions narcotiques et des liens traditionnels qui les enserrant par les bras et par les pieds. Ces jeunes générations sont ainsi prêtes à la révolte à n'importe quel instant. Elles prennent sur elles le travail de réforme plongeant ainsi la tête la première dans « l'amour facile à l'occidentale » et l'atmosphère « des libertés fabriquées par le capitalisme », au point qu'elles ne sentent plus ce qui se passe autour d'elles dans le monde, ne cherchant qu'à se satisfaire à tel degré qu'elles n'en comprennent plus rien. C'est en cela que résident leur pauvreté et leur captivité. C'est la raison pour laquelle nous constatons toute cette agitation de la part des « piliers de la domination locale » en Asie, en Afrique et en Amérique Latine afin d'accorder et de consolider de manière complètement folle les droits et les libertés sexuelles consentis par le capitalisme occidental aux jeunes générations.

C'est comme ça que nous parvenons à voir le côté maléfique du nouveau monde derrière le voile séduisant de cette « tempête sexuelle ». Nous percevons aussi la grande idole à trois têtes de cette époque : « l'exploitation », « la colonisation » et « la domination » qui ont fait de Freud un prophète mensonger, du freudisme une religion mondiale et humaine et de la sexualité une morale existentielle et un système de droits et enfin, du « désir » un temple solide dont la première proie est la femme.

La femme dans la culture et dans les fondements sociaux de la nouvelle époque

Après la Renaissance, au XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, et après le dépassement de l'ancienne ère traditionnelle et religieuse, c'est la vision cartésienne et la logique calculatrice et analytique qui ont pris la place de l'affectivité instinctive et du sentiment religieux. C'est l'individualisme au sens durkheimien, c'est-à-dire l'autonomisation de l'individu par rapport à la société (famille, tribu, peuple, etc.) ou la prééminence du Moi sur l'esprit collectif unifié et la « prééminence du Nous sur le Moi » (le socialisme, le durkheimisme), qui s'est imposé. C'est la valorisation du principe d'utilité par rapport au principe de valeur, la valorisation du pragmatisme par rapport à l'idéal, des instincts purs par rapport aux élans de l'esprit, des principes de l'hédonisme et du confort de vie par rapport aux aspirations à la perfection, à la foi et à la conviction. On assiste à un privilège « des relations pragmatiques et sans prise de position » par rapport aux relations morales, sacrées, intellectuelles et naturelles dont le caractère absolu ne se prête pas à la discussion. Il s'agit du privilège accordé aux aspects mercantiles, intéressés et profitables, qui peuvent être négociés, critiqués et analysés – et dont la somme constitue l'homme, le monde, la vie, la civilisation, la société et l'âme – par rapport aux fondements divins et

symboliques des vraies valeurs qui sont involontaires, indescriptibles, non-saisissables par la raison, hors du règne de la causalité scientifique et pragmatique, absolue, invisible, platonicienne. Elles sont enracinées dans les profondeurs de l'existence et naissent de l'absolu. Ce sont les réalités symboliques d'un autre monde, qui naissent du Soi sacré et absolu et de la volonté divine. Il s'agit aussi d'un privilège du naturel sur le surnaturel, de la science sur l'inspiration, du plaisir sur l'ascèse, du bonheur sur la perfection, du divertissement sur la piété et, comme le dit Francis Bacon : la volonté par rapport à la vérité.

Ce changement spirituel et cognitif, cette profonde mutation des principes de l'humanité, de la science, du sentiment et de la vie, a laissé des traces révolutionnaires très profondes dans la famille, dans l'amour, dans les relations entre l'homme et la femme, et il a mis la femme dans une situation d'égalité par rapport à l'homme dans la société, dans l'art, dans la culture et dans les sentiments.

La science et la vision pragmatique cartésienne ont tout expliqué, même les choses sacrées et les principes de la moralité que l'homme avait toujours considérés jusqu'ici comme des principes inaccessibles à la raison et supérieurs à elle. Il les a appréhendés comme des choses matérielles. La femme et l'amour, qui avaient toujours été entourés par un halo de sainteté, d'imaginaire, d'esprit, de rêve, de poésie, de secret, ont été, eux aussi, mis sous la coupe de l'explication rationaliste, découpés et analysés. Ceux qui se sont employés à cette tâche sont Claude Bernard, pour qui l'homme est un corps sans âme, et Freud qui considère que l'esprit est un cochon malade sur qui règne l'ombre d'un ordre bourgeois qui ne considère la vie que comme une forme d'échange monétaire. Le résultat de ces enquêtes est tel que nous pouvons le constater. Face à eux se tenaient les hommes du Christianisme. Dans la confrontation avec ce laboratoire, l'Eglise n'avait d'autre réponse que

l'excommunication, qui ne faisait plus peur à personne. Leur mobilisation, leurs hurlements au nom de la religion, leurs menaces sans fondements sur les flammes de l'enfer, n'avaient donc plus aucun impact face à ceux qui disposaient d'un véritable appareil critique et analytique. La femme, qui était, par le passé, un membre de la famille, même si elle ne disposait pas d'une personnalité humaine indépendante, s'est retirée hors de cette existence familiale – qui est un esprit unifié. Cette femme a progressivement acquis son indépendance économique parce qu'elle a commencé à travailler. La vie industrielle, mécanique et complexe ainsi que la croissance du travail social l'ont arrachée à sa maison et l'ont mise au travail.

L'indépendance économique donne aussi à la femme une indépendance sociale. Elle acquiert ainsi une « existence par elle-même » à côté de son mari et de ses enfants. Elle se libère... Maintenant, elle possède une indépendance individuelle avant la constitution de la famille, et comme elle est déjà bien mûre dans son esprit et dans sa logique, son comportement avec les autres – l'homme, l'amant, le père, la famille – s'édifie sur la base d'une réflexion et d'un calcul très précis. La vision fonctionnelle, calculatrice, pragmatique et individualiste, l'aspiration des instincts aux plaisirs, aux divertissements et à la recherche du bonheur ont beaucoup changé la femme – ces choses l'ont libérée de beaucoup d'impératifs sociaux, familiaux, et religieux en même temps qu'elles lui ont arraché beaucoup de son affectivité la plus profonde et la plus humaine (l'abandonnant à elle-même), car elle avait obtenu son indépendance.

Durkheim a prouvé que l'esprit social était très solide par le passé. Mais, à mesure que se sont consolidés les esprits économiques et individualistes, les gens ont coupé tous les liens qu'ils entretenaient avec les proches, leurs relations affectives, doctrinales, traditionnelles et spirituelles, et ils se sont libérés.

Cette indépendance leur a apporté beaucoup de choses, au point qu'il est désormais possible pour une jeune fille de dix-huit ans de vivre seule dans un appartement indépendant, sans aucun tuteur. Avec elle, la femme peut aussi jouir d'un grand nombre de libertés au sein de la famille, parce qu'elle dispose d'une telle indépendance financière qu'elle peut, quand les choses ne vont pas bien, partir parce qu'elle dispose de ses droits individuels, parce qu'elle jouit de son indépendance financière et parce qu'elle se comporte de manière raisonnée.

Son esprit logique ne l'autorise pas à endurer des souffrances pour une autre personne. Chaque fois qu'elle doit se sacrifier, ou mettre sur la balance son amusement, ses divertissements, ses plaisirs et sa liberté, pour l'amour de l'homme, et revenir à la fidélité à un serment, à l'engagement selon un accord ou à une relation, elle ne le fait pas. La raison tient dans le fait que des choses comme la fidélité, le sacrifice, la reconnaissance, l'interdit, le serment, le pacte et l'amour sont des choses spirituelles et morales, qu'elles ne peuvent être soumises au raisonnement logique.

« Je sacrifie ma vie pour vivre avec un autre », « je supporte la souffrance pour qu'un autre puisse se sentir bien » sont des opérations qui ne s'accordent avec aucun calcul et je n'en ai aucun besoin. Que quelqu'un réponde donc à cette question : Pourquoi devrais-je me sacrifier pour lui qui a besoin de moi et rester avec lui ? Pourquoi devrais-je supporter un homme répugnant ou faible pour un pacte, un serment ou un accord que j'ai passé avec lui au moment où il était beau et fort, ou probablement parce qu'il constituait la seule solution qui se présentait à moi, et renoncer à un homme beau et fort qui a investi ma vie et qui a rassasié mon esprit et mon corps ? Pourquoi devrais-je me sacrifier ? »

La question que soulève Sartre est la suivante : Une femme est mariée à un homme qui n'a rien pour plaire. En face, un

homme qui lui plaît et qui l'aime. Le choix de la raison est ici très clair. Les deux ont besoin d'elle. Le premier comme épouse, le second comme amante. Mais la femme n'a pas besoin du premier alors qu'elle a besoin du second. Elle devrait donc sacrifier deux besoins pour un seul. Le devoir de la femme est donc clair : La raison produit son jugement définitif. Il s'agit d'une équation mathématique très précise. Ni Freud, ni Descartes ne peuvent comprendre le facteur qui fait que la femme sacrifie deux besoins pour un seul. Ce n'est pas un facteur rationnel et logique. La femme rationnelle raisonne et agit de manière logique. C'est ainsi qu'elle accède à son indépendance financière et à ses droits sociaux. Quand l'enfant vient au monde, il limite la liberté des parents. L'esprit ne peut pas accepter de sacrifier la liberté et le confort d'un homme pour un autre. Alors, ou bien on annule le projet d'avoir un enfant, ou bien on décide de laisser son éducation à la charge d'une éducatrice ou d'une institution. Tous les liens pratiques, tous les sentiments non logiques, les attachements moraux, traditionnels, psychologiques et existentiels qui étaient garantis et protégés par la femme au sein de la famille et qui la maintenaient liée à des milliers de liens invisibles, ce qui la poussait à patienter, à rester fidèle à son mari, à son enfant, à sa maison, à sa famille à ses proches, se sont effondrés. Ainsi l'indépendance financière, sociale et morale, la maturité réflexive et la prééminence de la logique sur les sentiments et du pragmatisme sur la vérité, aboutit au privilège de l'esprit individuel et indépendant sur l'esprit collectif – au sein duquel l'individu se fond. Tous ces facteurs, à la mesure de ce qu'ils apportent à la femme en termes de libertés et d'avantages sociaux, sont aussi un élément constitutif essentiel de sa solitude.

La solitude

La solitude est le grand drame du siècle. Dans leurs livres respectifs sur le *Suicide*, Durkheim et Halbwachs abordent la question du suicide en Europe d'un point de vue sociologique.

Le suicide est, en Orient, un cas exceptionnel. En Occident, il ne s'agit pas seulement d'un cas particulier mais bien d'un phénomène social. Ce n'est pas quelque chose qui arrive mais bien un fait. Ainsi, le taux de suicide augmente chaque jour un peu plus en fonction du niveau de développement : il est ainsi plus faible en Espagne, pays moins développé par rapport aux autres pays européens – et il grimpe dramatiquement dans les pays du nord pour atteindre ses proportions les plus élevées en Amérique du Nord. On peut constater la même distribution au sein d'un même pays, entre la ville et la campagne et au sein de la ville, entre les quartiers riches et les quartiers pauvres, et même au sein d'un même groupe social, entre les croyants et les athées, parce que les gens sont seuls et qu'ils souffrent de la vacuité, ainsi que le dit le poète Ahmed Chamlo⁴³ :

« Les montagnes, ensemble, forment une chaîne, ... mais chacune d'elles vit seule ».

La religion établit des liens entre les personnes et génère un esprit commun entre les fidèles. Elle relie aussi chaque personne à son Dieu. Par le passé, la personne était ainsi reliée par des centaines de relations avec les proches, les gens de sa famille, ses connaissances et son peuple. L'indépendance économique s'est produite et les gens ont senti qu'ils n'avaient plus besoin les uns des autres. C'est la société elle-même qui a remplacé la famille, le voisin, les parents, les enfants, les amis et les proches dans la défense de l'individu. C'est elle qui lui assure tous ses besoins matériels et moraux. La maturité réflexive et logique s'attaque aussi à tous ces liens spirituels et religieux traditionnels. La pensée logique et calculatrice, l'esprit matérialiste et la tendance au bien-être détruisent ces relations spirituelles. L'individu acquiert son indépendance, il devient

égoïste et se passe bien des autres. C'est à ce moment-là qu'il bascule dans la solitude. Les autres sont devenus aussi comme lui. Lorsqu'ils se passent de lui, ils se coupent de lui. Les gens ne viennent plus le voir que par intérêt. La personne s'isole alors dans son île déserte et se trouve en proie aux tentations de suicide, le compagnon éternel de la solitude.

La femme choisit son homme et l'homme choisit sa femme. Cependant, le facteur qui les attire l'un à l'autre – étant donné qu'ils sont tous les deux des être indépendants – n'est ni le facteur sexuel, ni le facteur affectif, ni l'amour, ni la relation sociale traditionnelle ou la tendance à pencher vers le familier, l'amical ou les séductions symboliques qu'on ne peut pas décrire – la voix de ces éléments est aujourd'hui étouffée. Quel peut donc être ce facteur d'attraction ? Il ne s'agit rien de plus que d'un calcul froid, vide et sans lumière. Il peut aussi s'agir d'une contrainte légale ou même d'une « nécessité ».

Les libertés sexuelles – qui commencent officiellement à la majorité, et pratiquement à n'importe quel moment – provoquent dans l'esprit de l'homme et de la femme la croyance selon laquelle la satisfaction de la pulsion sexuelle ne passe que par la pulsion sexuelle. Si cette pulsion est faible, on peut la contraindre par l'argent. C'est donc l'argent qui est le besoin fondamental, et il est ainsi possible de satisfaire la pulsion sexuelle à tous les niveaux, grâce aux montants disponibles.

De toute façon, il est possible à chacun de devenir, à tout moment et à tout âge, un Don Juan ou un Onassis. Quant à la première dame des Etats-Unis, on peut l'acheter avec une certaine somme d'argent. Et à partir du moment où le garçon et la fille jouissent de leur liberté sexuelle, ils ne voient pas pourquoi, alors qu'ils peuvent satisfaire tous leurs besoins, ils devraient accepter la contrainte jusqu'à la fin de leurs jours. Ainsi l'esprit, la logique, le calcul vrai, et le principe du plaisir, du divertissement, de l'individualisme et du pragmatisme ne lui

imposent aucun interdit ni aucune privation pour un autre et lui permettent d'accéder à toutes les variétés de la beauté et de la séduction.

La constitution de la famille

L'homme et la femme passent toute la période de leur maturité sexuelle dans les restaurants, les boîtes de nuits et les autres lieux de ce genre, en toute liberté, jusqu'au moment où la femme se retourne sur sa propre personne et la trouve seule, entourée d'illusions, sans personne qui lui rende visite si ce n'est pour évoquer les souvenirs.

Il en va de même pour l'homme. Il a profité de toutes ses expériences sexuelles, il a cueilli dans chaque jardin une rose et dans chaque rose un parfum. Plus rien n'a de goût ou d'intérêt pour lui. La pulsion sexuelle s'est atténuée et a été remplacée par l'amour de l'argent, de la gloire, de la célébrité et de la position sociale. Il commence à tendre, au plus profond de lui-même, à la constitution d'une famille et d'un foyer.

Ainsi, la famille se met en place, mais ses fondations sont la peur de la femme du désarroi et de la solitude, la peur de l'homme de l'ennui et de la fatigue! À partir de là, il ne peut y avoir dans cette famille que l'accablement et la lassitude au lieu de l'amour et de l'exemplarité, au lieu que leur vie conjugale soit agréable et délicieuse, qu'elle donne lieu à une nouvelle vie enthousiaste, elle ne débouche sur rien de nouveau. Ils savent bien ce qui les attend : rien !

Rien ne peut calmer leur cœur et ils savent comment et pour quelle raison ils se sont trouvés. Ils savaient de quoi ils avaient besoin et ils se sont dirigés, l'un vers l'autre, avec des intentions très précises et très réfléchies. Chacun savait ce qu'il y avait derrière les mots d'amour, car chacun a su trouver chez l'autre le

moyen de satisfaire ses besoins personnels. Ils étaient tous les deux enclins à l'amour mais dans un sens différent de celui que nous comprenons nous-mêmes.

C'est la raison pour laquelle nous voyons que de nombreux mariages comme ceux-ci se déroulent à la mairie – ils sont d'ailleurs interdits d'église. C'est un représentant du maire, reconnaissable au signe qu'il porte et qui révèle qu'il n'est rien de plus qu'un fonctionnaire, et non un homme religieux qui incarne la spiritualité, la foi, le respect et la sacralité, qui les marie. C'est comme s'il s'agissait d'un modèle déclinable. Il lit les noms sur un papier et attend la réponse de la mariée, qui est généralement suivie par plusieurs enfants. Les époux signent ensuite un papier et les cérémonies s'achèvent ainsi. Tous retournent ensuite dans leurs moules – leurs maisons. Le plus amusant, c'est que la plupart n'osent pas se vêtir d'une robe de mariage, car elles sont gênées de la porter à leur âge.

La femme trouve ensuite quelque chose pour s'occuper. L'homme trouve autre chose. Peut-être qu'ils invitent des amis à un déjeuner dans un restaurant quelconque, sans quoi ils pourraient tout oublier après les cérémonies, comme si rien ne s'était passé. Souvent les deux se regardent dans la salle de la mairie en se demandant ce qui se passe. Où est-ce qu'ils vont ? Dans quelle promenade ? Ils en ont assez. La chambre à coucher et les étreintes ? Ils y ont goûté des centaines de fois et n'y trouvent aucun plaisir. À la maison ? Ils ne la supportent plus. Il n'y aurait donc plus rien d'exaltant pour eux ? Plus rien qui ne puisse animer leur imaginaire et vivifier leurs sentiments ? Plus rien. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils aillent chacun vers son travail, comme d'habitude, comme chaque jour ? L'homme et la femme se sont trouvés après un calcul minutieux et ils ont constitué une société anonyme. Ou bien, alors, c'est la situation ou la loi qui les ont contraints. C'est peut-être la venue d'un enfant qui a fait d'eux un époux et une épouse. Ils se sont donc

soumis à cette société sans conviction et sans enthousiasme. Ils n'ont pas vraiment besoin l'un de l'autre. Ils ne s'en remettent pas non plus l'un à l'autre. C'est la raison pour laquelle les fondations de la famille sont fragiles. Les enfants n'y puisent aucun enthousiasme et n'y trouvent aucun réconfort, ni aucune chaleur. Et comme le père et la mère ne sont pas en mesure de sacrifier leur liberté pour leur enfant, ils le délèguent à une institution, paient de l'argent et poursuivent leur chemin.

Et lorsqu'ils se séparent, c'est toujours selon cette logique de calcul et d'intérêt qui les avait poussés à partager quelque chose et à vivre ensemble. C'est parce que c'est la même vision et la même conception des choses qui est toujours à l'œuvre. Comment une femme, qui est lasse et fatiguée – dont le comportement sexuel provoque l'ennui de son mari – peut-elle satisfaire un homme qui est déjà sorti avec de nombreuses jeunes filles et qui a goûté à de nombreuses caresses chaleureuses ? Il en va ainsi aussi pour la femme: Elle vit toujours dans une situation de comparaison entre son mari fatigué et les bras qui l'ont enlacée. Il est évident que son mari ne sera pas très bien classé dans cette affaire, à un moment où les bras extraconjugaux seront toujours bien ouverts, que les cafés seront toujours aussi chaleureux et que les soirées seront toujours en cours... Le facteur qui les avait réunis malgré tout cela redevient un facteur illogique.

La Femme dans la société de consommation : la sexualité à la place de l'amour

Dans la société dont la priorité est dirigée vers la production et la consommation économiques, et au sein de laquelle la pensée ne comprend que la logique de l'économie, la femme ne peut plus être considérée comme un être qui suscite le rêve, qui

s'adresse aux sentiments les plus purs et qui peut-être appréciée et aimée. Elle ne peut plus être considérée comme un lien sacré, comme une mère, comme une femme fidèle au même homme. Elle n'est plus qu'une marchandise économique qui se vend et qui s'achète, selon son pouvoir d'attraction sexuel.

Le capitalisme a modelé la femme d'une façon à la rendre utile pour deux choses :

1 - Détourner tout d'abord la société de la réflexion sur son destin, de l'exploitation qui y a cours, sur l'avenir sombre que lui prépare la bourgeoisie, de manière à ce qu'elle ne se pose plus ces questions :

« Pourquoi est-ce qu'on travaille ? » « Pourquoi est-ce qu'on vit ? » « Quelle est la raison de toutes nos souffrances, et pourquoi est-ce que nous souffrons ? »

2 - Le capitalisme a aussi utilisé la femme comme un instrument de divertissement et d'amusement, étant donné qu'elle est le seul être qui possède une attractivité sexuelle. Cela, afin d'empêcher le travailleur, le fonctionnaire et l'intellectuel, de réfléchir, pendant leurs périodes libres, à se révolter contre le système de classe et le capitalisme. Elle a donc été utilisée pour colmater les brèches qui se trouvent dans la vie sociale. L'art a ainsi beaucoup œuvré à changer ses propres fondements et à remplacer ses centres de préoccupations qui touchaient généralement à l'amour, à la beauté, à l'esprit et à l'affectivité par des considérations sur la sexualité, et ce, sur ordre de la bourgeoisie et du capitalisme. Il fait ainsi de l'individualisme et de la sexualité la plus débridée une philosophie pratique, un fondement de l'humanité cultivée et éveillée et un pragmatisme contemporain. Tous les rêves et tous les sentiments sont ainsi vidés de leur sens. Il n'y a plus que la sexualité qui puisse servir de fondement et de ressource pour la nouvelle activité artistique.

C'est la raison pour laquelle nous pouvons voir comment la peinture, la poésie, le cinéma et le théâtre tournent la plupart du temps autour de la question de la sexualité.

Le capitalisme, afin de pousser les gens à la consommation, de faire sentir aux peuples qu'il est indispensable, et en vue d'augmenter les niveaux de la production et de la consommation, a présenté la femme comme s'il ne s'agissait que d'un être de séduction sexuelle – sans rien d'autre – c'est-à-dire comme un être unidimensionnel. Il lui a ainsi accordé une place très grande dans la publicité afin qu'elle génère de nouvelles valeurs et de nouveaux principes et qu'elle attire ainsi l'attention sur les nouvelles marchandises. C'est ainsi que la femme a été instrumentalisée en vue de tuer le sentiment, qui est une menace pour les intérêts du capitalisme et pour son existence même.

La sexualité s'est ainsi substituée à l'amour et la femme, cette captive « amoureuse » du Moyen-Âge, est devenue la « captive libre » de la nouvelle époque. La femme est donc devenue, dans l'histoire, la culture et les religions contemporaines, un instrument économique et social qui sert à transformer la société et à détruire les valeurs les plus hautes et la moralité, et à remplacer la société traditionnelle – c'est-à-dire morale et religieuse – par une société de consommation, et afin de transformer l'art – qui est l'expression divine de l'âme humaine – en un moyen de transformation du genre humain par le biais de la sexualité.

En Orient

Maintenant, le capitalisme s'est implanté en Orient, c'est-à-dire chez nous. Son action ici est très simple. Plus simple que dans les sociétés médiévales, étant donné que l'éveil sexuel s'est opéré chez les jeunes filles, en Suède, en Norvège, et même en France et en Allemagne, de manière très tardive. Là-bas, le

garçon ne ressent, en effet, aucune attraction sexuelle avant l'âge de dix-sept ans, alors que la fille, à cet âge, est déjà dans l'ébullition de son affectivité sexuelle. Cela induit chez l'homme une tendance à la fuite et, chez la femme, une tendance à l'attaque, ce qui tend à provoquer un dégoût de l'affaire sexuelle qui poursuivra l'homme toute sa vie et qui aura même une influence dans ses relations familiales.

C'est la raison pour laquelle les sociologues et les psychologues en Europe du Nord, ont suggéré de nombreuses solutions en vue d'élever les capacités sexuelles du jeune homme européen, notamment par l'excitation de la pulsion sexuelle naturelle et l'instrumentalisation de la femme.

En Orient, ce genre de problèmes ne se pose pas. Ici, le jeune homme arrive à maturité sexuelle avant même d'avoir atteint sa majorité. Cette maturité précoce a soulevé de nombreuses questions délicates chez les sociologues et les psychologues orientaux. Mais comment se situe par rapport à ces questions l'engagé qui se soucie des problèmes de cette nouvelle génération et qui veut y réfléchir ? La guerre entre les deux groupes repose sur d'autres affaires aussi. La recherche tourne notamment autour des manières de s'habiller, de se maquiller, ou encore autour du comportement particulier, des habitudes et des goûts...

La guerre entre eux ne tourne en fait à l'avantage d'aucune des deux parties. Aucun n'a pas la possibilité de vaincre l'autre. L'un se désigne mensongèrement comme « moderne », l'autre comme « religieux ». Aucun n'a, en fait, de lien avec la modernité ou avec la religion. Le premier considère que la femme exemplaire est la « femme européenne » et le second considère que c'est « Fatima » ou encore « Zeïnab », sauf que les deux sont ou bien mensongers dans leurs allégations, ou bien étrangers aux modèles dont ils se réclament.

L'Européen veut transformer la société orientale, afin de l'envahir économiquement, culturellement et affectivement. Il cherche à la voler, à détruire ses sentiments, sa connaissance, son authenticité, sa volonté et ses principes humains, car il est impossible de l'envahir économiquement sans la destruction préalable de toutes ces réalités⁴⁴.

Il faut donc qu'on accepte avant tout autre chose que nous soyons dépossédés de nous-mêmes, que nous oublions toutes les valeurs humaines, que nous perdions la tradition qui nous maintient et nous protège, que nous nous effondrions de l'intérieur. Il faut que nous devenions des coquilles vides, que nous nous vidions de notre substance, que notre esprit sombre dans l'impuissance, qu'il soit frappé de paralysie, évidé de l'intérieur, exactement comme un panier à poubelle qu'ils replissent et qu'ils vident de déchets comme ils veulent.

C'est de cette façon qu'ils traitent avec l'esprit et l'âme des Orientaux. Ainsi, si l'âme orientale se trouve vidée de l'intérieur, elle se trouve dans l'incapacité de s'en remettre à quiconque, car elle n'aura plus ni la foi, ni la connaissance, ni la fierté, ni la gloire, car elle trouvera que son passé est une honte, qu'il est dépourvu de valeur et de trace, que sa religion est un conte légendaire, que sa signification est rétrograde et archaïque, que sa vie est horrible et détestable, car elle ne sait rien d'elle-même, de ses origines ou de sa nature, qu'elle n'en connaît que les aspects négatifs ? Cette âme, que pourra-t-elle devenir ? Elle ne pourra évidemment devenir qu'un tonneau vide, assoiffé, ayant besoin des ordres de l'impérialisme qui pourra y dévider ce qu'il souhaite, et l'envahir comme il l'entend.

C'est ainsi qu'on les voit tout vider afin d'envahir l'Orient. Ils promettent ainsi au musulman, au bouddhiste, à l'Indien, à l'Iranien, au Turc, à l'Arabe, au Noir et au Blanc, un même slogan, afin qu'ils deviennent tous similaires. Plus encore, il faut

qu'ils deviennent tous des consommateurs des produits économiques et culturels, sans qu'ils ne puissent avoir leurs propres pensées spécifiques.

Ce qui protégeait l'Orient et barrait jusqu'ici la route à l'Occident, c'était l'engagement religieux, les valeurs humaines, les traditions et la religion. L'engagement était une citadelle qui se dressait pour protéger l'Islam et l'indépendance face à l'Occident, qui n'avait alors aucune porte d'entrée. Le musulman avait alors le moral, il était plein d'une fierté et d'une assurance qui lui venaient de son histoire, de ses dirigeants, de sa civilisation, de sa foi, de sa personnalité religieuse qui lui donnaient toute l'indépendance, toute la grandeur et toute la dignité. L'occidental ne voit en lui, pour sa part, qu'une nouvelle personne qui entre dans la sphère de la civilisation, de la culture et de la richesse. Il insiste alors sur la critique et le mépris, et parade devant lui. L'Occident a ainsi réussi, par la ruse et la tromperie, à entrer dans les plis de cette citadelle et dans ses recoins, à la ronger de l'intérieur, comme un ver de terre, à finir avec tout ce qui constituait l'Orient. Il l'a ainsi vidé de sa substance et a détruit toutes ses forces de résistance. Il a ainsi fait de tous les inventeurs d'épopées, de tous ceux qui étaient engagés dans leur religion, des personnes qui ont perdu tout enthousiasme et toute assurance, des personnes qui accueillent l'ennemi, qui reçoivent de lui ce qu'il donne et qui exécutent tout ce qu'il leur ordonne. Ils sont devenus comme il voulait qu'ils deviennent.

Le rôle de la femme dans cet assaut

La femme a été, dans les pays islamiques, un facteur très fort de changement susceptible de transformer les traditions, l'ancien système de relations sociales, les valeurs morales et, le plus important, les modes de consommation (de même qu'elle a été un facteur important dans le maintien de ces choses). Tout cela parce que de part sa nature affective, plus spécialement en Orient, elle accepte plus facilement et plus rapidement que les

autres les apparences de la nouveauté de cette « pseudo-civilisation » moderne, autrement dit de la consommation. D'autant plus qu'elle voit autour d'elle le miroitement perpétuel et ensorceleur des belles apparences séductrices et qu'elle ne voit, en face, que la laideur et l'horreur.

On rapporte qu'au début de la colonisation européenne de l'Afrique, il y avait un européen rusé qui se déplaçait dans les tribus africaines. Il présentait à leurs chefs toutes sortes de décorations en verre, qui brillaient naturellement plus que le verre naturel. Sur la base de cette loi psychologique qui stipule que l'amour de la décoration est plus important chez les bédouins (nous constatons que cela est tout à fait vrai pour ce qui concerne les tribus arabes et africaines), il réussissait à leur vendre un peu de marchandises sans valeur contre des donations importantes dans la plantation du café ou son exportation, dans l'achat de moutons et même dans l'extraction des diamants.

Il est clair que le rôle de la femme, qui pâtit de complexes et qui recherche le développement, dans une opération de cette nature, est déterminant, comme dans les civilisations orientales (parmi lesquelles il faut compter la pseudo-civilisation islamique actuelle) où elle souffre de la privation d'une grande partie de ses droits, au nom de la tradition et de la religion. Il s'agit par exemple de l'accès à l'éducation, à l'action sociale, à la liberté de se cultiver et à la consolidation de l'esprit et de la pensée. Elle est même privée d'un grand nombre de droits et de moyens que l'Islam lui avait accordés au nom de l'Islam. Son rôle social s'est effondré, au point qu'on ne la considère plus que comme une « machine à laver ». Sa valeur humaine s'est réduite à son statut de « mère » sans pouvoir dépasser cette position. Même son nom fait ressentir à certains la honte au point qu'ils ne l'appellent que par le prénom de son enfant (même s'il s'agit d'un garçon et non d'une fille⁴⁵).

L'opresseur et l'opprimé

L'Imam 'Ali dit qu'il y a deux responsables dans la provocation de l'oppression : celui qui opprime et celui qui accepte l'oppression. C'est de l'association des deux que naît l'oppression. En d'autres termes, l'oppression ne peut pas émaner de la présence d'un seul de ces éléments. L'opresseur ne peut pas opprimer le vent. L'oppression est un morceau de fer qui ne prend forme que sous les frappes du marteau de l'opresseur et l'enclume de l'opprimé.

Ce n'est pas seulement l'oppression qui a besoin, pour exister, de deux pôles. Il en va de même pour la corruption, pour la déviation, pour la misère et pour les drames. Au moment de la défaite d'une société donnée, ce n'est pas seulement le conquérant qui gagne la victoire, mais il faut aussi que la société s'effondre pour que la défaite s'accomplisse. Au septième siècle, par exemple, ce n'est pas Gengis Khan qui nous a défaits, mais c'est nous qui nous sommes effondrés de l'intérieur et qui étions préparés à l'acceptation de la défaite depuis deux siècles. Gengis Khan n'a rien eu d'autre à faire qu'à pénétrer ce corps en déliquescence. Nous nous sommes alors effondrés et nous avons été défaits.

Les vers qui sont présents dans les racines de l'arbre et dans ses branches sont ce qui le ronge de l'intérieur, qui lui ôte son âme et son contenu, qui le vide de sa substance et en font un squelette qui tient à peine debout. C'est ce qui le détruit et le brise et non pas cette tempête qui passe sur lui comme sur tous les autres arbres. Les tempêtes soufflent souvent dans les bois. Pourquoi ce sont seulement certains arbres qui s'effondrent quand d'autres résistent ?

Si la femme d'aujourd'hui change de couleur et d'apparence, qu'elle se présente sous la forme d'une poupée occidentale (non

une femme occidentale), nous devons alors nous attendre à ce que la colonisation économique soit tapie derrière les frontières. Nous trouvons qu'ici, à l'intérieur des frontières, c'est nous qui l'avons aidée et appuyée, en la poussant à nous fuir et à se jeter dans les bras du colonisateur économique. Nous l'avons traitée de faible, de misérable, de mère ou pire, de traînée, de femme de peu de vertu etc. Nous l'avons séparée de l'humanité, et nous avons cherché à savoir s'il était possible pour la femme d'obtenir son indépendance par un moyen qui soit propre ou non. Pour réfuter cela, nous avons vu la manière dont elle pouvait envoyer des lettres à un étranger. (Il aurait mieux fallu, à partir de cette même observation, que nous lui ôtions la vue, afin que son regard ne puisse pas tomber sur un étranger et que l'esprit de l'homme jaloux, qui manifeste la faiblesse de sa personnalité par la peur qu'il a de la possibilité que sa femme le trompe, puisse être tranquille).

C'est de cette manière que nous avons cherché à préserver la foi de la femme et sa chasteté : avec des murs et des chaînes. Nous ne l'avons pas considérée comme un être pensant, doué de sensations, de sentiments et de conscience. Nous l'avons considérée comme un animal sauvage qu'il était impossible de dompter et d'éduquer et qu'il n'y avait pas d'autres manières de le garder que de l'enfermer dans une cage afin qu'il ne s'enfuit pas à la première occasion qui pourrait se présenter.

La femme était comme un prisonnier qui ne pourrait jamais suivre son chemin, ni à l'école, ni à la bibliothèque, ni dans la société. Sa place dans la société était semblable aux gens de basse extraction ou alors semblable à celle des intouchables en Inde, c'est-à-dire hors de l'humanité.

Tel était le slogan : « La recherche du savoir est un impératif pour chaque musulman et chaque musulmane ». Nombreux étaient ceux qui en parlaient du haut de leurs chaires durant le mois de Ramadan. Mais dans les faits, c'est toujours l'homme

qui avait droit à l'école et la femme – à l'exception de quelques privilégiées qui avaient les moyens de faire venir les enseignants à la maison – était privée de ce droit, sans avoir les moyens d'accomplir cet « impératif religieux ».

La femme n'avait de place dans aucune assemblée religieuse, ni dans aucune activité islamique, ni dans aucun cours d'enseignement coranique, d'exégèse, de *Hadith*, de philosophie, de gnose ou d'histoire. Il ne lui était rien permis d'autre que de s'asseoir dans les assemblées de condoléances dans lesquelles le lecteur ne s'adressait à elle que par des expressions du genre « tais-toi espèce de faible » ou « fais taire ton enfant ». Son discours était exclusivement dirigé vers les hommes et ses blâmes et mises en garde contre la femme. Pour finir, ce n'est que quand il commençait à réciter les élégies qu'il se dirigeait vers les femmes, en les appelant « mesdames », afin qu'elles se mettent à pleurer et à se frapper le torse pour donner une ambiance émouvante à son assemblée.

La femme, dont le seul rôle à la maison est la procréation des enfants et, dans la société, la production des larmes, peut-elle avoir Fatima pour guide ? Fatima qui avait mis au monde une fille comme Zeïnab, qui assista à l'assassinat de son frère et de deux de ses fils innocents et, quelques jours plus tard, s'est révoltée pour faire face au despote grossier, au dictateur brutal de la famille des Omeyyades, dans la capitale même de la peur et du crime, pour dire ce qu'elle avait à dire avec fermeté et courage : « Merci à Dieu, qui nous a accordé toute cette fierté et cette miséricorde ». Est-ce que toute cette noblesse et cette grandeur sont des attitudes de ces femmes qui ont peur même des souris ?

Ils ont tout interdit à la femme, même l'Islam et la religion, même la connaissance de sa propre doctrine. Et comme elle était analphabète, il fallait qu'elle s'absente, et elle s'est absentée. Il fallait qu'elle se contente de faire la cuisine, et elle

s'en est contentée, car elle n'avait aucun moyen de se divertir par le savoir et par la science.

Et comme elle n'avait pas accès à l'école, à la bibliothèque, aux assemblées ou aux chaires, elle n'avait aucun moyen de concurrencer l'homme au niveau du savoir, cet homme qui assistait chaque jour à plusieurs assemblées et séminaires d'études. C'est comme si nous avions coupé la main d'une personne, avant de dire qu'elle est mutilée de la main, et qu'elle doit, par conséquent, être privée de tout. Il est regrettable qu'un certain nombre de facteurs, comme la fabrication des mythes et des légendes, les complexes, l'ignorance, l'arriération, les traditions nationales, les soubassements des anciens systèmes bédouins, de la piété, de la domination du père, des complexes sexuels et psychologiques etc., aient tous conspiré pour former une toile d'araignée complexe dans laquelle la femme s'est trouvée prise et sous l'emprise de laquelle elle est tombée. On a justifié cette assignation à s'asseoir derrière les projecteurs au nom de l'Islam, de la tradition et de la ressemblance avec Fatima ! La femme a été emprisonnée au nom de la chasteté et sur la base selon laquelle sa seule fonction était d'élever les enfants.

Je ne vois pas comment une personne diminuée, privée des bienfaits du savoir, du livre, de l'étude, de l'éducation, de la pensée, de la culture, de la civilisation et de l'éducation sociale, pourra être l'éducateur de la génération de demain ? Il semblerait que ce qu'ils entendent par éducation se résume à la nourriture. En effet, qu'est-ce qu'un être faible, -enfermé chez lui, sans pensée et sans culture, qui a besoin plus qu'aucun autre d'avoir accès à l'éducation-, peut faire pour éduquer et accompagner l'esprit d'un enfant jusqu'à sa maturité ? Peut-elle faire autre chose que de lui donner du lait, de le vêtir et de le soigner ? Quelle autre éducation pourra-t-elle apporter à son enfant que les brimades, les pleurs, la tromperie, les

hurlements, les insultes et, quand cela est possible, les coups ? Et si toutes ces choses s'avèrent sans effet, elle recourt à la menace du père ou du grand frère. Et si cela ne marche pas, elle fera appel aux *djinnns* et aux grands démons. Et si ce recours ne marche pas non plus, elle se mettra alors à inventer des créatures imaginaires à qui elle donnera une dimension effrayante, comme les loups-garous, le diable, l'obscurité etc. Oui, tels sont les moyens d'enseignement et d'éducation actuellement en vigueur dans le système d'éducation et d'enseignement d'une femme qui se trouve dans l'incapacité d'éduquer son enfant, la seule grande mission qui lui restait !

C'est ainsi que nous voyons la femme, dans notre société traditionnelle et décadente – qu'ils ont couverte d'un habit religieux et mensonger – pourrir dans la maison de son père comme un fruit. Lorsqu'elle atteint l'âge de la maturité sexuelle, elle est vendue, pour une certaine somme, à un acheteur, conformément à une transaction qui s'opère entre un vendeur (son ancien propriétaire) et un acheteur (son nouveau propriétaire et son nouveau chef). Elle est alors transportée dans la nouvelle maison – où son rôle et sa fonction ont déjà été fixés dans l'acte de propriété qui la concerne – où elle devient une « servante respectable ». C'est ainsi qu'elle se met à travailler à la maison, à faire la cuisine, à nourrir les enfants et à s'occuper d'eux, à diriger la maison, à la nettoyer et à la ranger. C'est une servante et une infirmière, mais c'est une servante sans salaire qui sert au nom de la religion et de la légalité religieuse (et qu'elle ne peut de toute façon pas être autre chose), on l'appelle « *Sayyida* » (Madame). Comme son maître est en même temps son mari, on la nomme « femme ». Et comme les enfants, desquels elle s'occupe, sont les enfants de son mari, on l'appelle « mère ». De toute façon, il s'agissait, là, d'un travail d'utilité, et la femme était la travailleuse, même si son travail était celui d'une servante et d'une infirmière. Mais, c'est comme ça qu'elle

a été éduquée, c'est ce qu'elle a appris, et elle n'a rien eu d'autre. Il faut que je souligne ici que je ne vise que les pères riches qui privent leurs filles d'école et de savoir sous prétexte qu'il ne s'agit que de filles, et parfois au nom même de la religion, bien qu'il existe de nombreuses femmes dans l'histoire de l'Islam qui soient arrivées au stade de l'*ijtihad* et qui ont formé de nombreux cercles d'études, écrit de nombreux ouvrages scientifiques et moraux très utiles. Quant aux filles qui ont été privées d'école à cause de la pauvreté et qui ont été occupées par le travail dans les maisons de leur père et de leur mari, elles méritent la gloire et le respect.

Ce qui prête encore plus à sourire, c'est cet autre type de femmes. Nous devons l'appeler « la femme qui n'est rien ». Il s'agit de « la maîtresse de maison ». C'est un phénomène incroyable. Il ne s'agit pas de la bédouine ou de la campagnarde de nos pays, qui travaille comme bergère et s'occupe de la ferme pour épauler son mari et qui joue donc un rôle dans la production familiale en plus de tout le travail qu'elle effectue à la maison : fabriquer le pain, moissonner, cueillir les fruits, le raisin, le coton, traire les vaches, fabriquer le beurre, le yaourt, le fromage, et d'autres produits encore... pour en profiter à la maison ou les vendre sur le marché ; elle nettoie le coton et la laine, elle tricote des habits, et peut-être même qu'elle s'adonne à quelques activités artistiques comme la récitation de contes ou la création artisanale.

C'est donc une femme et une nourricière, une mère et une servante, une artiste, une maîtresse de maison et une infirmière qui vit des fruits de son jardin et qui aime les volailles de sa basse-cour. Elle met donc ses enfants au monde avec beaucoup de dévouement, comme une gazelle du désert. Elle accomplit son devoir de mère et reste fidèle à son partenaire comme la femelle du pigeon. C'est elle qui fait le don de la liberté à son ami et au compagnon de sa vie, en contrepartie de l'amour (oui,

on le lui accorde parce qu'elle le possède et qu'ils ne le lui volent pas, la poussant à fuir à la première occasion). Nous la voyons enfin semer le grain de ses mains dans la ferme, cajoler, des mêmes mains, son fils à la maison et préparer le lit de son mari pour la nuit. Au marché, elle a créé les plus belles combinaisons de couleurs.

« La femme qui n'est rien » n'est pas non plus la femme européenne qui participe à la vie du couple au même titre que son mari. Ici, la femme et le mari sont égaux. Ils travaillent tous les deux aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de la maison. Si c'est une fille, son affaire est celle des filles : elle est libre, elle apprend à connaître toute chose, à distinguer le bien du mal, la trahison et le service, et toutes les formes du bonheur dans la vie et dans la société. Elle étudie comme toutes les autres filles, se promène, fait de l'exercice, fréquente les livres, l'art, la pensée et les études sur la vie, se consacre à un travail donné et parvient, de la sorte, à l'indépendance sociale et économique. Elle est ainsi en mesure de choisir un homme qui sera son ami et son compagnon dans la vie. « La femme qui n'est rien », n'est pas une maîtresse de maison. Ce n'est pas la femme qui a grandi dans la maison de son père et qui s'occupe maintenant de la direction des choses dans la maison de son mari, qui le prend en charge lui et ses enfants, qui fait la cuisine et qui gère toutes les autres affaires. « La femme qui n'est rien » est celle qui reste assise chez elle, qui ne sert qu'à la gestion des affaires de la maison et à l'éducation des enfants mais qui, en raison de sa richesse, s'abstient de ces deux missions et emploie une servante, un *boy* et une nourrice qui font tous ces travaux à sa place. Comme elle n'est pas paysanne, elle ne travaille pas à la ferme. Comme elle n'est pas bédouine, elle n'épaule pas son mari. Et comme elle n'est pas européenne, elle ne travaille pas à l'extérieur de la maison. Comme elle est analphabète, elle ne sait pas réfléchir, ne lit pas et n'écrit pas. Comme elle n'apprend

pas, elle ne connaît aucun art ni aucun artisanat et, à cause de la présence de la nourrice, elle n'allait pas ses enfants, pas plus qu'elle ne s'occupe de faire les courses en raison de la présence du *boy*. Ce n'est pas elle qui effectue les travaux ménagers dont elle laisse le soin à la servante et elle abandonne à l'infirmière le soin de s'occuper et de soigner son enfant. Elle ne cuisine pas parce qu'il y a un cuisinier et elle n'ouvre pas la porte parce que le système « F.F. » le fait automatiquement pour elle. Quelle sorte de créature est-ce donc là ? Que fait-elle ? Quels sont son rôle et sa fonction dans ce monde ? Rien !

Est-il possible qu'une catégorie de femmes n'ait aucun lien ni avec les femmes d'Orient, ni avec celles de l'Occident, ni avec les anciennes, ni avec les modernes ? Ce n'est ni une paysanne, ni une femme du désert, ni une travailleuse, ni une femme d'école, ni une infirmière, ni une artiste, ni une savante, ni une femme de lettres, ni une maîtresse de maison ou une éducatrice d'enfants. Elle ne ressemble pas non plus à la plupart des femmes d'aujourd'hui. Elle est vraiment la femme du vendredi soir.

Quel peut, donc, être le travail de ces femmes ? Ce sont des « femmes au foyer ». Mais quel peut-être leur travail ? La consommation, et seulement la consommation.

Comment occupent-elles leur temps ? Leur temps ? Ce sont les femmes les plus occupées du monde. Elles sont plus occupées que cette paysanne qui créa art et fournit effort ! Mais pouvons-nous avoir un exemple du genre de travail qu'elles pratiquent ? La dissimulation, le mensonge, le maquillage, la concurrence, les accusations, la prétention, les supputations sans fondement, la cajolerie et le clin d'œil.

Cette femme a toujours été très occupée, elle a toujours profité de l'ancien mode de vie et réussit à remplir son temps. Comment a-t-elle fait ?

« Les hammams pour femmes » faisaient une salle de conférence dans laquelle se réunissaient toutes les femmes respectables, qui avaient fait de la vanité et de l'incurie un style de vie. Elles se réunissaient entre des gens d'un même niveau, d'une même catégorie sociale et d'un même besoin. Elles s'asseyaient pendant des heures, ensemble, une journée entière par semaine, pour parler, l'une après l'autre, de leurs aventures au cours de la semaine écoulée, aventures qui, du reste, n'étaient qu'un produit de leur imagination. Ainsi se déployaient la vantardise, l'orgueil et la frime afin de fuir tous les complexes psychologiques et le sentiment de manque et de vide dont elles souffraient ! Le plus étonnant est qu'elles savaient toutes le caractère mensonger de leurs récits, mais qu'elles s'exaltaient tout de même avec admiration et étonnement afin de pousser les autres à s'adresser à elles avec le même enthousiasme et la même passion.

Maintenant, les hammams dédiés à ces femmes de la classe aisée ont été fermés. La nouvelle civilisation est venue avec ses nouvelles salles de bain personnelles et les a ainsi privées de leurs salles de conférence. Elles les ont cependant remplacées par des associations de femmes. Les femmes respectables ont ainsi commencé à convier dans ces nouveaux hammams sans eau et sans vapeur.

De même que les cérémonies religieuses ou semi-religieuses du passé commencent à décroître – les assemblées, les fiançailles, les naissances, la recherche d'un époux, qui permettaient à cette femme de tromper sa solitude et son incurie sous une couverture religieuse et traditionnelle, de lui donner un sentiment de positivité existentielle, de responsabilité et d'importance, et de lui fournir un espace très large pour mettre en avant la beauté, la mode, les diamants et les bijoux de sa famille – et leurs couleurs à ternir. Les jeunes filles n'y participent plus que par contrainte, pour faire plaisir, et elles y

adoptent un visage froid et étranger. Elles semblent beaucoup plus préoccupées de fuir à la première occasion.

La fille de cette femme – qui appartient à une autre génération – vit dans un monde intermédiaire. Le monde de la grande dame n'est pour elle qu'un ensemble d'imbécillité officielle et codifiée, de charlatanisme médiocre et étouffant !

Les réunions, les assemblées et les repas la poussent à se maintenir dans une époque d'arriération alors qu'elle se dirige de toutes ses forces vers les livres, les traductions, les récits, les monuments littéraires contemporains et les nouveaux arts. Elle ressent quelque chose face à la culture du monde. Elle se nourrit de l'atmosphère de l'étude, du savoir et du développement qui règne à l'école. Quant au discours pédant et aux assemblées féminines de condoléances – qui sont le plus souvent dirigées par des récitants bornés – elle ne les supporte plus.

Elle veut fuir. Mais pour aller où ? La voix qui lui parvient de la direction opposée ne vient que des dancings et des soirées confuses, des bars, des clubs et des cafés pollués, dans lesquels l'attendent des gens qui ne la perçoivent que « comme une proie sexuelle gratuite potentielle ».

Elle voudrait rester fidèle à sa personnalité humaine, à sa foi et à sa morale. Elle constate cependant que ce que sa mère lui propose constitue une série de négations : « ne pars pas », « ne fais pas », « ne regarde pas », « ne dis pas », « ne rencontre pas », « ne pleure pas », « ne désire pas », « n'essaie pas de comprendre ».

Nous remarquons que la mère vit dans le vide et la vacuité, qu'elle n'a pas de but, qu'elle n'a pas de responsabilité, qu'elle n'a pas de philosophie de vie et que son existence n'a pas de sens... Elle a l'argent, mais elle n'a aucune préoccupation. Rien ne remplit, en elle, le vide de sa vie, les journées et les nuits à la maison qui se répètent. Elle se trouve ainsi poussée à sortir de

chez elle pour acheter. Elle comble ainsi son sentiment de manque par des dépenses en décoration et sa complaisance, dans les apparences, par les achats onéreux qui la fascinent et suscitent la fascination des autres.

Mais toutes ces merveilles ne disent rien à sa fille, car elle respire dans une autre atmosphère. Elle a cependant l'impression d'être comme une poupée tirillée entre deux enfants stupides qui la poussent chacun dans une direction et qui la traînent, chacun d'eux, vers lui, avec force, au point qu'elle se brise et qu'elle se répand en petits morceaux dispersés... en rien ... !

Nous la voyons se disloquer !

Son cœur est maintenant suspendu au ciel coloré du romantisme imaginaire et juvénile, aux apparences de la jeunesse, de la liberté, de l'amour, des chuchotements de la sexualité, des crises de la jeunesse et des apparences d'un nouveau monde – elle marche derrière les murs, elle jette des coups d'œil à l'intérieur par les fenêtres et les failles. Seulement, son corps est prisonnier du mensonge, pris dans les réseaux complexes d'une toile d'araignée constituée par les ordres et les interdits de sa mère qui lui répète toujours « non ! non ! et non ! ». Elle a le sentiment de n'être qu'une marchandise illégale que l'on doit cacher dans un coin de la maison dans l'attente que son dépositaire légal vienne la récupérer pour la mettre dans son harem. Elle ne trouvera plus, alors, aucun autre espace de mouvement que la distance qui sépare la cuisine de la chambre à coucher parce que rien d'autre que le ventre et le bas-ventre de l'homme ne constitueront désormais pour elle un sens et une philosophie de l'existence ! L'homme ne lui permettra même pas de participer, avec lui, aux assemblées religieuses. L'institution religieuse est devenue, en effet, un système à deux têtes, divisés entre les hommes et les femmes. L'évocation des questions juridiques, les pleurs, la plainte et la table sont les affaires des femmes. Les discussions théologiques, les chaires

religieuses, les écoles, les bibliothèques, les études et les recherches sont les affaires des hommes !

L'appel de la colonisation

Comme il est large le champ de la colonisation qu'on lui prépare pour qu'elle s'y tienne et qui lui crie :

Libère-toi !

De qui ? et pourquoi ?

Ne demande pas pourquoi. Tu t'étouffes. Tu n'as rien. Tu es frustrée. Libère-toi ! Libère-toi de tout !

Celui qui plie sous les poids les plus lourds, qui a peur de s'étouffer, ne pense qu'à se libérer et à se débarrasser de ce poids, et non pas aux modalités de l'éveil.

La femme se libère, mais ni par le livre, ni par la science, ni par la culture, ni par l'éveil, ni par l'élévation de son niveau de conscience et de vision, mais par les ciseaux ! Elle déchire son voile et elle l'enlève !

La femme devient ainsi tout d'un coup quelqu'un de cultivé !

Le complexe de la femme musulmane – et orientale – est devenu le plus grand argument pour les psychologues, les sociologues, l'impérialisme et l'économie mondiale en vue de la présenter ainsi :

« La femme est un être qui consomme ! »

La définition aristotélicienne de l'homme – l'homme est un animal parlant – se transforme pour la femme en « un animal qui s'achète ». A part ça, on ne trouve rien d'autre, ni sentiments, ni sens, ni fonction, ni objectif... rien d'autre, pas même une quelconque valeur.

Un magazine féminin oriental a écrit que la consommation en maquillage s'est multipliée, en 1956, par 500. Il en va de même du nombre d'instituts de beauté.

Il s'agit, là, d'un chiffre très important, d'un chiffre énorme, qui n'a pas eu d'équivalent dans toute l'histoire de l'humanité ! Il est presque normal que la consommation des produits cosmétiques augmente de 8%, 9%, 10% et même de 20%, mais non pas de 500% !!! C'est incroyable ! Cela voudra dire que si la consommation de ces produits était de 100.000 tomans par jour, il y a dix ans, aujourd'hui, elle est de 50.000.000 tomans à Téhéran !!!

Si cette croissance s'est poursuivie de cette façon jusqu'à aujourd'hui, je n'arrive pas à imaginer les niveaux qu'elle pourra atteindre plus tard.

Dans chaque société, lorsque la vitesse de la consommation change, d'autres changements rapides l'accompagnent. Si, par exemple, ce sont les vêtements qui changent, et qu'on les remplace par des costumes, il faut changer le type de semelle qu'on utilise dans la fabrication des chaussures, que le chapeau local devienne un chapeau européen et, qu'à la maison, le tapis soit remplacé par le fauteuil et la chaise. C'est ainsi que les structures de l'ancien ordre s'effondrent et qu'une nouvelle bâtisse s'édifie sur ses ruines.

Donc, quand l'Européen arrive avec de nouvelles marchandises, il ouvre grand la porte devant de nouveaux produits qui le suivront. Et lorsque la nature de la consommation se transforme, cela indique que l'homme – c'est-à-dire le consommateur – change aussi, parce qu'il y a une relation étroite et fondamentale entre la consommation et le consommateur.

Pour changer la nature de la consommation, il faut, au départ, détruire les goûts et les traditions historiques et sociales.

Que n'aura pas brûlé le capitalisme conquérant pour un morceau de tissu !

La femme, dans les sociétés islamiques, ne doit pas seulement devenir une consommatrice de marchandises importées seulement d'Europe et d'Amérique. Il faut surtout qu'elle exerce une influence profonde et déterminante sur les relations sociales, sur la nouvelle génération, sur la forme de la société, sur la moralité, sur les valeurs, sur l'art, sur la doctrine et sur toute chose.

Le terme de l'époque, de la culture, des moyens sociaux, de la nouvelle économie, de la nouvelle pensée et de tout ce qui se passe dans les sociétés islamiques a des répercussions indéniables sur la transformation des formes, des organisations et des traditions. La femme est donc contrainte au changement de son âme, de son corps et de ses coutumes apparentes et intérieures. Les conditions du passé sont insuffisantes et impossibles pour la femme d'aujourd'hui.

Maintenant que l'impératif de transformation de la femme s'est imposé, et à l'heure où les penseurs et les intellectuels de la société vivent dans l'irresponsabilité, n'est-il pas préférable que j'encourage – moi le capitaliste – et que je prépare mes moules pour y faire entrer la femme au moment même où elle s'est débarrassée de ses anciennes formes et que je la module à ma guise ? Je pourrais alors la pousser à démanteler sa société, au lieu de le faire moi-même, et d'en faire, selon l'expression de Franco, « une cinquième colonne », c'est-à-dire des forces étrangères à l'intérieur du pays.

Que devons-nous faire ?

Comment devons-nous nous comporter face à ce changement de la pensée qui nous est imposé ? Et qui est celui qui sera capable de prendre sur lui cette grande responsabilité ?

Ce n'est sûrement pas la femme traditionnelle qui est tranquillement et volontairement enfermée dans les anciens moules. Ce n'est pas non plus la femme poupée de la modernité, qui s'est nourrie des formes ennemies. C'est celle qui a brisé les traditions et les coutumes anciennes et fossilisées – qui possède, par la voie de la religion, une emprise sur l'âme de la société, sur sa pensée et sur sa marche, mais qui n'est en fait que tradition locale et arriération – et qui est capable de mettre en avant de nouvelles valeurs humaines. C'est cette femme qui n'est pas mise en avant par les anciens récits, comme les conseils ancestraux, et qui n'est pas dupe des slogans importés et trompeurs. Elle voit avec lucidité qu'il y a derrière le masque de la liberté des visages détestables, inhumains et immoraux, qui travaillent contre l'indépendance de l'homme, sa moralité et la dignité de la femme.

Une telle femme sait-elle d'où viennent nos misères et nos souffrances ? Quelle est la main qui tire toutes ces ficelles ? Quel type de marchandise ils ont envoyé dans nos marchés ? Des poupées propres, élégantes et « bien mises » ? Cette élégance qui est manifeste pour tout ce qui n'a pas de sentiment, de conscience, d'intérêt, de compréhension, de responsabilité, et d'affection humaine, une poupée bien calibrée qu'ils exposent à nos femmes. Tout cela est clair. Mais pour quelle raison ?

La question de savoir « comment nous devons être » concerne les femmes qui ne souhaitent pas rester comme « cela », qui ne veulent pas devenir « comme ça », et qui ne peuvent pas se soumettre à tout ce qui existe, sans volonté et sans choix.

Elles réclament un guide. Qui est-ce ?

Fatima.

DEUXIÈME PARTIE

Les coutumes sociales du Hijaz

Fatima est la quatrième fille du Prophète de l'Islam, la plus jeune⁴⁶. C'est la dernière d'une famille dans laquelle il ne restait plus aucun garçon, dans une société qui ne voyait la valeur d'un père et d'une famille que dans la descendance masculine.

La société arabe de la *Jahiliyya*, au moment du Message prophétique, avait dépassé l'organisation matriarcale et vivait dans un système patriarcal au sein duquel les divinités étaient des figures masculines et les idoles et les anges étaient des femmes⁴⁷ (c'est-à-dire les filles du Dieu suprême). La direction de la tribu était assurée par un cheikh. Celui qui gouvernait au destin des familles était le grand-père. La plupart du temps, la religion était une coutume ancestrale transmise de père en fils. Ce sont donc les pères qui étaient la source de la doctrine et de la légitimité.

Tous les prophètes cités dans le Coran se sont élevés contre cette « religion des ancêtres », contre cette « adoration des anciens » et « ces récits des origines » qui n'étaient qu'une « arriération traditionaliste et héritée » qui reposait sur la base de « l'adoration des pères ». La révolte des prophètes était un « message de révolution, de conscience et de pensée » qui se fondait sur « l'adoration de Dieu⁴⁸ ».

De plus, la vie tribale, surtout dans le désert aride et au sein d'une existence difficile, de l'inimitié de relations sociales fondées sur « l'attaque et la défense », sur les pactes et les traités, accordait à la mémoire une place centrale. C'était un fondement social et guerrier qui s'articulait autour de «

l'avantage et du besoin » mais selon une règle sociale qui transformait « l'intérêt » en « valeur ». Ainsi, les qualités masculines se sont transformées en « valeurs » morales et en honneur social et humain. C'est la raison pour laquelle la « féminité » a été méprisée et que sa « faiblesse » s'est transformée en « honte », et la « honte » en une « minorité » qui est devenue une dépréciation de sa valeur humaine. La femme est ainsi devenue une créature que l'homme pouvait posséder, une honte pour le père, un jouet des tendances sexuelles de l'homme, un « bétail », ou « un esclave dans la maison de l'homme ! », et enfin, un être dont l'homme jaloux avait toujours peur qu'il lui apportât la honte. Il l'enfermait donc, depuis sa plus tendre enfance, afin qu'il ne contaminât pas l'honneur familial de son père, de son grand-père et de son frère ! Comme le dit le poète Arabe :

« Tout père qui pense à l'avenir de sa fille,
doit penser à trois gendres différents :
une maison qui l'hébergera, un mari qui la protégera
et une tombe qui l'ensevelira. Des trois, la tombe est la
meilleure ! ».

Et il semble que cette expression, selon laquelle le gendre est une tombe, semble assez répandue chez les jaloux. Ainsi, chaque père ou chaque frère qui est jaloux de l'honneur familial et qui comprend le langage de la honte et de l'honneur, attend la « mort » pour venir parler à sa sœur et sa fille et mettre la main de la promise dans celle du promis pour faire le plus beau mariage du monde. Comme l'a dit un autre poète :

« Le gendre que je préfère est la tombe ».
C'est parce que la législation en vigueur à l'époque était :
« L'enterrement d'une fille est un bienfait ».

C'est la raison pour laquelle le Saint Coran évoque les hommes de ce genre sur un ton de reproche et de

condamnation : « Dès qu'on annonce à l'un d'eux la naissance d'une fille, son visage s'assombrit tandis qu'il refoule son chagrin ⁴⁹ ».

Docteur Aïsha Abdel Rahman, une écrivaine islamique contemporaine,⁵⁰ a découvert un point important dans le Saint Coran : cette tradition a des fondements et des racines économiques. La peur de la pauvreté est ce qui a précipité la femme à la périphérie de la société arabe de la *Jahiliyya*. Elle est donc d'accord avec la plupart des sociologues contemporains selon qui les doctrines et les sentiments, la moralité et les valeurs relatives à la question des relations entre l'homme et la femme considérées du point de vue de la honte, de la jalousie, de la préférence du mâle sur la femelle, de la faiblesse et de la honte de la femme, de la méfiance envers les filles et de la crainte qu'elles apportent le déshonneur et qu'elles deviennent captives à la guerre ou dans des razzias, sont des questions secondaires à côté du facteur essentiel, c'est-à-dire le facteur économique⁵¹. Comme je l'ai indiqué précédemment, le système tribal, en raison des limitations de la vie et de la productivité (tout spécialement dans le désert de la Péninsule arabe) et de l'inimitié permanente entre les tribus, a foncièrement besoin de la force et de la volonté des biceps, et fait que le garçon se transforme de manière inéluctable en un facteur économique, défensif et social fondamental pour la famille et pour la tribu. C'est lui qui apporte le pain alors que la fille se contente de se nourrir. Il est donc naturel que la différence sexuelle devienne une distinction de classe qui fait de l'homme la caste dirigeante et possédante et de la femme la caste gouvernée et possédée. La relation entre l'homme et la femme devient celle du berger et de son troupeau. Cette base économique génère ainsi pour chacun des deux sexes deux types de valeurs humaines et deux types de moralités bien distinctes, exactement comme les richesses d'une famille qui finissent par acquérir l'honneur et le prestige

héréditaire et racial, les valeurs et la morale de leur propriétaire, par opposition à la pauvreté qui dissout tout cela dans le vent.

C'est la raison pour laquelle donner naissance à une fille devient une honte, ou du moins la cause d'un sentiment de gêne ou d'une inquiétude à l'idée de la voir se marier à un homme incompetent. Cette peur – qui n'est qu'un phénomène social – est née, à mon avis, d'un facteur économique évident. Il s'agit de la protection de la propriété, du maintien et de la concentration de la richesse au sein de la famille à la prochaine génération. C'est la raison pour laquelle le fils aîné était l'unique héritier du père à l'époque patriarcale. C'est lui qui héritait de tout, même des femmes de son père, parmi lesquelles se trouvait sa mère. C'est pour la même raison que la fille était interdite d'héritage, pour ne pas diviser la fortune du père après sa mort, qu'elle ne soit pas dispersée par l'intermédiaire de ses filles dans d'autres familles. C'est ainsi que nous voyons certaines des anciennes grandes familles conservatrices s'obstiner à se marier entre elles, parfois entre des cousins et des cousines germains.

C'est la raison pour laquelle les historiens anciens et les historiens contemporains des religions ont multiplié les explications concernant le rejet de la fille dans la *Jahiliyya* à cause de la peur de la honte et du mariage sans contrepartie ou, comme le disent les spécialistes, de leur mise à mort au profit des divinités.

Mais le Saint Coran a dit son mot, de manière claire et incisive :

La raison est la peur de la pauvreté, c'est-à-dire le facteur économique, Alors que toutes les autres discussions ne sont que verbiage vide de sens. À mon avis, cette proposition qui apparaît dans le Saint Coran est venue pour dévoiler et mettre dans l'embarras ceux qui rejettent leurs filles et qui justifient leur

comportement par l'honneur et la jalousie, donnant ainsi à leur comportement, qui engage un amour des richesses et du monde, un univers fantasmagorique habité par les *djinn*s et régis par l'honneur, un visage moral : « ... *De ne pas tuer vos enfants pour raison d'indigence car c'est Nous qui pourvoyons à votre substance en même temps qu'à la leur* ». ⁵².

« Ne tuez pas vos enfants par crainte de la misère, Nous subvenons à leurs besoins en même temps qu'aux vôtres. Leur assassinat est une faute énorme ». ⁵³

Cependant, et comme je l'ai déjà indiqué, le Saint Coran manifeste, par la répétition du « Nous pourvoyons à leurs besoins en même temps qu'aux vôtres » et « ne les tuez pas par crainte de la misère » deux intentions. La première est de faire apparaître le défaut profond de ce malheur et de le révéler aux gens. La seconde est de la condamner et de réfuter les arguments fallacieux qui servent à la justifier par la jalousie, la protection et l'honneur en disant que cette pratique n'a aucun lien avec l'honneur et la morale mais qu'elle est d'ordre économique à 100% et qu'elle est née de la convoitise et de la peur. Si ce n'était cela, l'opinion n'aurait jamais été tenue au courant de cette vérité puisque la conscience tribale des Arabes accordait aux « hommes » toutes les qualités et toutes les valeurs humaines et qu'elle considérait que les « femmes » étaient dépourvues de toute qualité et de toute valeur humaine. Le garçon était considéré comme une richesse, une aide pour le père et un protecteur de la tribu au cours des razzias. Il était aussi l'héritier de la dignité du père et des ancêtres, le porteur de toutes les valeurs de la race, le garant de la pérennité sociale et morale de la famille, de son nom et de son titre après la mort du père. Quant à la fille, elle était considérée comme une tare, un parasite vivant au sein du foyer familial dont la personnalité se fondera dans une famille étrangère par le mariage. La femme était considérée comme fondamentalement étrangère, incapable de

préservé son nom et dont les enfants appartiendront à une autre famille. Le fils était un moyen matériel, un capital économique, un levier social, un combattant auprès de son père, sa source de fierté, de respect, de célébrité, de considération sociale, de sa stature morale, le garant de la noblesse de la famille, de sa pérennité et de sa continuité. La fille n'était rien. Un fardeau très faible pour la défense duquel il fallait s'occuper, un handicap pour les combattants qui partaient en guerre ou qui défendaient la tribu. Il y avait toujours la crainte de la voir tomber dans les bras des jeunes de la tribu et, malgré tous ces efforts, toutes ces dépenses, ces peurs et ces craintes, qu'elle devînt la proie facile d'une autre personne, une terre dans laquelle l'étranger sèmerait et récolterait !

C'est pourquoi, on préférait – dans ces conditions – la tuer à sa naissance et de la marier à ce gendre silencieux qui est la tombe !

L'homme qui n'avait donc pas de garçon était un impuissant, un handicapé, sans profondeur et sans continuité. La progéniture signifiait la croissance. La descendance, le don et le bienfait que Dieu a accordés à son Prophète chéri et par laquelle il l'a élevé a été une réponse aux calomnies de ses adversaires qui l'ont traité d'impuissant.

Dans une atmosphère comme celle-là, à une époque comme celle-là, la volonté divine travaillait dans l'ombre pour mélanger toutes les cartes, pour briser tout ce qui était en place. Elle préparait une révolution qui allait s'attaquer aux racines des choses, une tempête qui allait tout emporter dans ce marécage stagnant et pourri. Tout d'un coup, elle mit à jour son plan sublime mais difficile. Elle choisit pour l'exécuter deux figures, un père et sa fille.

Ce fut à Muhammad de prendre sur lui la responsabilité la plus lourde (le père). Ce fut à Fatima de mettre au jour, à

travers sa personnalité, de nouvelles valeurs révolutionnaires (la fille).

La naissance de Fatima

Quraych, la plus grande tribu arabe, regorgeait de titres religieux et mondains. Elle était l'image de la fierté raciale et de sa dignité. Toute sa gloire reposait entre les mains de deux familles, les Omeyyades et les Hachémites. Les Omeyyades étaient plus riches, mais les Hachémites avaient une stature plus élevée et plus respectée, étant donné que les clés de la Ka'ba étaient entre leurs mains et que le cheikh de Quraych, Abdel Muttalib, était des leurs. Cependant, lorsque Abdel Muttalib mourut, Abi Taleb n'avait plus la même influence et la même puissance que son père. Il perdit aussi beaucoup dans le commerce. Il répartit donc ses enfants entre ses proches à cause de son extrême pauvreté.

Il y avait une concurrence farouche entre ces deux familles. Les Omeyyades faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour mettre la main sur tout. Ils voulaient détenir toute la gloire et toutes les positions de Quraych. Ils cherchaient aussi à défaire moralement et psychologiquement les hachémites. La seule branche de la famille Hachémite qui commençait à être entourée de considération et qui avait réussi à accéder à une certaine position était la famille de Muhammad, le petit-fils de Abdel Muttalib, qui avait renforcé sa position sociale en épousant Khadîja, la riche et célèbre maîtresse de La Mecque.

La personnalité de Muhammad, sa force, sa fiabilité et la position qu'il avait acquise parmi les gens, et plus spécialement chez les Hachémites et les Quraychites, avaient fini par attirer l'attention sur lui. Les gens voyaient en lui la source de fierté de Abd Manaf, le protecteur de la dignité des Hachémites. C'était

celui qui serait en mesure de revivifier la considération d'Abdel Muttalib. Hamza était en effet un jeune homme fougueux. Abu Lahab était sans valeur. Al-Abbas était riche, mais il n'avait pas de personnalité. Abi Taleb avait de la personnalité, mais il était pauvre. Muhammad était le seul à avoir une personnalité influente, qui était jeune et qui disposait d'une richesse non négligeable. Il fallait donc qu'une nouvelle fleur naisse de cette branche sur l'arbre des Hachémites et qu'elle enveloppe toute la Mecque de son ombre. Tout le monde attendait que naissent, dans cette famille, des fils qui donneraient à la famille de Abdel Muttalib et de Muhammad la puissance, la considération et la force.

Le premier né fut une fille ! Zeïnab

La famille attendait cependant un garçon.

Le second fut également une fille : Rouqayya.

L'impatience augmenta et la nécessité avec elle.

Le troisième : Oum Kulthoum.

Et tout d'un coup deux garçons : Qassem et Abdallah. C'était le signe d'un bienfait. Ils disparurent cependant avant que leur étoile ne brille dans le ciel de la famille, et il ne resta plus dans cette famille que trois enfants qui étaient tous des filles.

La mère vieillit et franchit le seuil de la soixantaine. Le père, même s'il était fier de ses filles, partageait cependant les sentiments, les besoins et les attentes des siens.

Khadîja, qui n'avait plus beaucoup de temps à vivre, allait-elle avoir un enfant ? L'espoir était vraiment maigre ! L'enthousiasme et l'espoir enflammèrent cette maison : c'était la dernière chance pour la famille de Abdel Muttalib . Mais...

C'était encore une fille.

On l'appela Fatima.

L'espoir et l'enthousiasme se tournèrent alors vers les Omeyyades. Les rumeurs, la joie malveillante et la moquerie se répandirent dans le camp ennemi. Muhammad fut appelé « l'impuissant », le dernier homme d'une lignée qui n'avait plus que quatre filles seulement.

Le destin est étonnant quand il joue des tours splendides et magnifiques. La vie passe et Muhammad se donne entièrement à sa mission et il devient Prophète et libérateur de la Mecque. Quraych aussi devient sa captive, mais il lui accorde sa liberté. Toutes les tribus se soumettent peu à peu à sa volonté. Son ombre se répand sur toute la Péninsule arabe et son épée fait trembler tous les empires du monde. Son nom se répand rapidement aux quatre coins du ciel et de la terre et atteint une gloire jamais rêvée par aucun Omeyyade ni aucun Hachémite. Tel est maintenant Muhammad, un prophète à Médine, au sommet d'une gloire, d'une grandeur et d'une force qu'aucun homme ne peut s'imaginer. Un arbre s'est pointé, non de Abd Manaf, ni de Hachem, ni de Abdel Muttalib, mais de la lumière, dans les profondeurs de la montagne, à *Hira* et dans tout le désert... Que dis-je ? Aux quatre coins de l'univers ! Il tient le temps entre ses mains, tout l'avenir jusqu'à la fin des temps... et cet homme a quatre filles.

Mais non ! Trois d'entre elles vont mourir avant lui.

Il n'a plus maintenant qu'une seule fille, la plus jeune.

Le terme coranique, *Kaouthar*

Héritière de toute la grandeur de sa famille et d'une noblesse nouvelle qui ne peut sortir ni de la terre, ni du sang, ni de l'argent. Elle sort d'une inspiration, d'une foi, d'un *jihad*, d'une révolution, d'une pensée et d'une humanité... C'est un très bel alliage de toutes les valeurs spirituelles les plus élevées.

Muhammad ne s'est pas seulement rattaché à Abdel Muttalib, à Abd Manaf, à Quraych et aux Arabes. Il s'est lié à toute l'histoire de l'humanité. Il est l'héritier d'Abraham, de Noé, de Moïse et de Jésus, et Fatima est sa seule héritière. « *Nous t'avons donné la rivière Kaouthar. Prie donc à la gloire de ton Seigneur et immole. C'est celui qui te déteste qui ne laissera personne (pour perpétuer son nom)*⁵⁴ ».

Ton ennemi est impuissant, même s'il est entouré de ses dix fils. Nous t'avons donné la descendance. C'est Fatima. C'est ainsi qu'apparaît la révolution dans la conscience du temps.

C'est maintenant une fille qui devient dépositaire des principes de son père, l'héritière des titres de sa famille et d'une longue lignée qui commence avec Adam, qui passe par tous les guides de la liberté et de l'éveil de l'histoire humaine, qui transite par le grand Abraham, par Moïse et par Jésus, pour se diriger vers Muhammad et s'achever dans le dernier pôle de cette « lignée de la justice divine », de cette vérité adéquate : Fatima.

C'est la dernière fille d'une famille qui a longtemps attendu un garçon.

Muhammad sait très bien la manière avec laquelle le destin agit.

Fatima sait très bien qui elle est !

Oui, c'est comme ça qu'ils ont fait la révolution, dans cette religion.

Dans cette religion, c'est comme ça qu'ils ont libéré la femme.

Ne s'agit-il pas de la religion d'Abraham dont ils sont les héritiers ?

L'honneur accordé à une esclave

Il n'est du droit de personne d'enterrer un corps dans une mosquée, et la Mecque est la plus grande mosquée du monde. La Ka'ba, qui est le lieu de Dieu, la direction de tous ceux qui se prosternent, la maison qui a été construite par Abraham, qui a été la fierté du Prophète de l'Islam et dont le message a été une purification de cette « maison libre ». Tous les prophètes ont été les serviteurs de cette Maison, mais aucun n'a eu le droit d'y être enterré.

Abraham l'a édifiée, mais il n'y a pas été enterré.

Muhammad l'a libérée, mais il n'y a pas été enterré.

Cet honneur n'a été accordé qu'à une seule personne, dans toute l'histoire de l'humanité. Qui est cette personne que Dieu a choisie pour être enterrée dans sa maison ? C'est une femme, audacieuse et abandonnée.

Le Dieu d'Abraham a décidé que son soldat inconnu au sein de cette grande *Oumma* serait une femme, une mère et une persécutée, c'est-à-dire l'être qui a été le plus frustré dans les systèmes humains.

L'honneur accordé à la fille du Prophète

Oui, c'est comme cela qu'on fait la révolution par cette religion. Dans cette religion, c'est comme cela qu'on libère la femme. C'est une reconnaissance de la place de la femme.

Maintenant, encore une fois, le Dieu d'Abraham a choisi Fatima.

Fatima, la femme, devient ainsi l'héritière de tous les honneurs de sa famille, la dépositaire de tous les principes de ses aïeux, le prolongement de l'arbre de sa lignée et de la considération de son père, en lieu et place d'un homme.

Ceci, dans une société qui considérait que la femme était une honte et que le meilleur des gendres pour un père était la

tombe. Muhammad savait ce qu'en feraient les mains du destin. Fatima savait qui elle était.

C'est la raison pour laquelle, l'histoire s'est figée d'étonnement devant la manière dont Muhammad traitait sa petite fille et qu'elle s'est prosternée devant l'éloge inhabituel qu'il en a fait.

La maison de Muhammad et la maison de Fatima sont mitoyennes. Fatima, et 'Ali, son mari, étaient les seules personnes à partager l'habitation du Prophète dans son temple. Il n'y avait que deux petits mètres qui séparaient les deux maisons et deux fenêtres opposées l'une à l'autre. Tous les matins, le père ouvrait la fenêtre et saluait sa petite fille.

Chaque fois qu'il devait voyager, il frappait à la porte de Fatima et lui faisait ses adieux. C'était toujours elle qu'il saluait en dernier. Chaque fois qu'il revenait d'un voyage, c'est à la maison de Fatima qu'il rendait sa première visite.

Il est dit, dans certains récits historiques, que le Prophète baisait le visage et les mains de Fatima. Un tel traitement signifie quelque chose de la tendresse et de l'amour paternels dont peut déborder le cœur d'un père pour sa fille. « Un père qui baise les mains de sa fille », « de sa petite fille ». Ce comportement peut-être considéré comme un coup révolutionnaire qui est tombé sur le système familial et relationnel inhumain de l'environnement dans lequel ils vivaient. « Le Prophète de l'Islam baise la main de Fatima ».

Ce comportement manifeste avec clarté aux yeux des grands compagnons et des politiciens musulmans la grandeur de Fatima. Ce comportement apprend aux gens comment se libérer des habitudes et des illusions historiques et traditionnelles. Il dit à l'homme de descendre du trône de sa toute puissance et de cesser de se comporter de manière grossière avec la femme. Il indique aussi à la femme comment faire pour s'élever

au-dessus de sa situation humiliante de jouet entre les mains de la vie et de s'élever à la dignité et à la grandeur humaines.

C'est ainsi que le Prophète se souciait de Fatima, non seulement comme une marque d'affection paternelle, mais aussi comme un devoir en vue d'une mission dangereuse, quand il disait :

Je préfère quatre femmes au monde : Marie, Asia, Khadija et Fatima.

Dieu est satisfait quand tu es satisfaite et il se met en colère quand tu es en colère.

Ce qui satisfait Fatima me satisfait. Ce qui la met en colère me met en colère. Celui qui aime ma fille Fatima m'aime aussi, et celui qui la satisfait me satisfait aussi. Mais celui qui la contrarie me contrarie aussi.

Fatima est une partie de moi, celui qui lui fait du mal me fait du mal, et celui qui me fait du mal a porté atteinte à Dieu...

Pourquoi toutes ces répétitions. Pourquoi le Prophète insiste-t-il autant à faire l'éloge de sa fille ? Pourquoi insiste-t-il tant à montrer aux gens qu'il l'aime et qu'il s'en préoccupe ? Enfin, pourquoi insiste-t-il toujours sur sa « colère » et sa « satisfaction » et qu'il répète souvent dans ces phrases « lui faire du mal » ? La réponse à cette question, même si elle est très grave et très percutante, est claire. L'histoire a répondu à tout et l'avenir, ainsi que la très courte vie de Fatima, après le décès de son père, ont révélé le secret de la crainte de son père.

La mère de son père

L'histoire ne parle pas seulement des grands hommes, mais elle se concentre généralement sur les vieux. Elle oublie, le plus souvent, les « enfants ».

Fatima était l'enfant le plus petit de la maison et elle passa son enfance au cœur des tempêtes et des difficultés. Les historiens ne sont pas d'accord sur sa date de naissance. Tabari, Ibn Isaac et Ibn Hachem sont d'accord pour dire qu'elle avait cinq ans au moment du début du Message, alors que Massoudi pense qu'elle est née cinq ans après. Baaquoubi, quant à lui, n'évoque aucune date précise et se contente de dire qu'elle serait née après le « début de l'inspiration ». C'est en raison de ce désaccord autour des dates que les Sunnites ont fixé à la cinquième année avant le commencement du Message » la naissance de Fatima.

Il est clair que Fatima est restée seule à la Mecque. Son frère est mort alors qu'il était encore enfant et Zeïnab, sa grande sœur, était comme une mère pour elle. Quand elle est partie pour la maison d'Abi 'Ass, Fatima ressentit l'amertume de son absence. Vinrent ensuite Rouqayya et Oum Kulthum, qui épousèrent les deux fils d'Abû Lahab. Ainsi Fatima est-elle restée toute seule. Cela, dans le cas où nous accepterions qu'elle fût née cinq ans avant le début du message. Dans le cas où elle serait née cinq ans après, il faut considérer qu'elle a été seule dès sa naissance. De toutes les manières, sa naissance a coïncidé avec les débuts dangereux du Message, au milieu des batailles, des souffrances et des difficultés qui se sont abattues sur la famille du Prophète. Son père portait, en effet, sur ses épaules la responsabilité d'éveiller les gens et subissait, en contrepartie, leur hostilité. Sa mère était malade mais elle suivait quand même le père chéri. Ainsi, depuis son plus jeune âge, Fatima a connu le goût de la tristesse, de la douleur et de la dureté de la vie. Et comme elle était toute petite, elle pouvait sortir librement de la maison, profitant de cela pour accompagner son père, sachant qu'il n'aurait ni le temps ni la possibilité de la prendre tendrement par la main et de jouer avec elle dans les ruelles et dans les souks de Médine. Il était toujours seul, au

milieu d'un océan d'hostilité et d'adversité, inlassablement pourchassé par le danger. Mais la petite fille qui connaissait son passé et son destin ne le quittait pas d'une semelle.

Combien de fois l'a-t-elle vu se tenir parmi les gens et leur parler comme un père affectueux et bienveillant alors qu'ils le rejetaient avec force et qu'ils ne lui répondaient que par des insultes. C'est ainsi qu'il se retrouvait seul, tout en restant patient et serein, avant de se diriger vers un autre groupe. A la fin de la journée, comme n'importe quel père au monde, il revenait à la maison avant de repartir à nouveau à son travail.

L'histoire signale que Fatima était debout aux côtés de son père quand des gens ont, un jour, fondu sur lui en insultes et en coups dans le temple sacré. Après cela, ils rentrèrent ensemble à la maison.

Un jour, alors que le Prophète était à genoux, un de ses ennemis s'approcha de lui et lança sur sa tête des viscères de dromadaire. Fatima, voyant son père couvert de saletés, avait elle-même ôté les viscères avant de lui essuyer le visage et les cheveux de ses petites mains délicates avant qu'il ne retournât avec elle à la maison.

Quand les gens ont vu comment cette petite fille toute frêle se tenait aux côtés de son père, et comment un enfant pouvait s'occuper de son père et le soutenir dans les difficultés par sa présence, par ses paroles et par des actes innocents, quand ils ont vu ces gestes affectueux, ils lui ont donné le nom : « la mère de son père ».

Le confinement

Et les années noires commencèrent, des années de soif et de faim au sein du peuple d'Abi Taleb. Tous les membres de la famille de Hachem et de Abdel Muttalib, hommes ou femmes,

grands ou petits, furent emprisonnés. L'édit avait été signé et placardé sur les murs même de la Ka'ba par Abû Jahl, au nom de l'ensemble des Quraychites.

Ils rompirent toute relation : « Ne leur achetez rien, ne leur vendez rien, ne vous mariez pas avec eux ! »

Il fallait que les Hachémites restent dans cette prison de roc jusqu'à ce que la faim, la pauvreté et la dureté de la vie les soumissent, ou bien aux idoles ou bien à la mort. Il fallait qu'ils supportassent toute cette torture, qu'ils eussent été des « adeptes » ou qu'ils n'eussent eu aucune inclination pour la nouvelle religion mais qu'ils se fussent comportés en hommes libres qui, sans avoir adhéré aux thèses de Muhammad, eussent quand même pris sa défense face au front unifié de ses ennemis. Cela malgré le fait qu'ils ne le connaissaient pas et qu'ils ne croyaient pas en sa pureté, en sa grandeur, en sa doctrine, en son amour de la vérité, en son dévouement et en ses espoirs de salut pour les gens. N'étaient-ils pas en cela plus dignes que les gens qui en avait conscience mais qui s'étaient comportés de manière servile et lâche comme 'Ali Ben Omayya ? Ceux-là se sont opposés à l'arriération et à l'ignorance, ils se sont élevés à la nouvelle idéologie révolutionnaire, ils ont mis à nu la vanité de Quraych et l'inanité du système social de castes des Arabes, avec une conscience et un éveil islamique poussés, mais ils sont restés, en même temps, du côté d'Abi Jahl et d'Abi Lahab. Ils ont assisté aux souffrances de leurs camarades en pensée, comme Bilal, 'Omar, Yasser ou Soumayya... sans s'opposer à quoi que ce soit. Ils ont laissé leur frère en doctrine et en pensée affronter tout seul le bagne, et ont vaqué à leurs activités personnelles vitales dans les souks de Médine et dans leurs maisons. Ils ont été jusqu'à coordonner leurs actions avec les agents de la mécréance et du crime, et parfois même jusqu'à coopérer avec eux ! Tout cela pour ne pas perdre leurs richesses, leur honneur familial, leur position sociale, leur intégrité physique

et la sécurité de leur vie. Par cette attitude, ils ont ouvert une brèche et une voie qui aura, par la suite, plus d'adeptes que celle du Prophète, de 'Ali, d'Abû Dhur, de 'Omar, de Fatima, de Hussein, de Zeï nab et de tous les *Moujahidines*⁵⁵, les *Mouhajirines*⁵⁶ et les *Ansars*⁵⁷ de l'Islam !

Ils furent les premiers musulmans à mettre en œuvre la *taqiyya*⁵⁸ considérée comme une législation profitable jusqu'au dernier jour de leur existence, même après que le Prophète eut annoncé la fin de cette loi.

Quel être étrange que cet homme !

Quand les flammes d'une nouvelle foi s'embrasent dans les âmes et qu'un mouvement dangereux s'ébranle dans la société, il y a toujours un moment d'épreuve et de choix qui pousse l'homme à se positionner de manière définitive. C'est à ce moment que l'image de cet homme particulier se précise : sa grandeur ou sa décadence, sa volonté ou sa nature mesquine qui se cache au fond de lui.

Au cours de ce terrible baigne, qui imposa son silence et son emprise au cours de trois longues années de faim, de solitude, de difficultés et de besoins, il se trouva des gens qui n'étaient pas musulmans mais qui avaient adhéré à cette grande révolution divine et humaine, et qui avaient rejoint les rangs de Muhammad, de 'Ali et de leurs compagnons à plus d'un moment décisif de l'histoire de l'Islam. Alors que, dans la cité des boissons, de la détente et du plaisir, là où sévissaient l'ignorance, la décadence et l'irresponsabilité, on voyait des musulmans qui gouvernaient « la queue entre les jambes » et avec « des mains sales ». ⁵⁹

Du fond de leur confort et de leur quiétude, ils observent la catastrophe ou ils y participent, même s'ils prétendent que, dans le fond d'eux-mêmes, ils sont des croyants, et qu'ils aiment les croyants. Au cours des ces années difficiles, les

Hachémrites et les fils d'Abû Taleb ont été rejetés de la ville, de la vie libre des gens et ont été privés de nourriture. Il arrivait que l'un d'entre eux descendît clandestinement, au milieu de la nuit, loin des yeux de Quraych et de ses espions, pour ramener un peu de nourriture à ceux qui avaient faim ou qu'un ami leur en transmitt clandestinement. La faim arrivait parfois au stade où elle prenait le visage noir de la mort, mais cela n'importait pas pour ceux qui étaient prêts pour la mort rouge.

Saad Ben Abî Waqas, qui était lui aussi pris dans le bagne, raconta qu'il avait tellement faim qu'un soir, il s'était mis à marcher dans la nuit et s'était mis à ramasser toutes les choses qui lui paraissaient tendres sous ses pieds et à les manger. Deux ans plus tard, il ne savait toujours pas ce qu'il avait bien pu manger.

Dans des conditions pareilles, il est facile d'imaginer ce qu'il pouvait se passer dans la famille du Prophète, même si l'histoire ne nous en a rien dit.

Toutes ces familles ont supporté la souffrance, la faim, la solitude et la pauvreté pour cette seule famille. Le Prophète était responsable de tous et tout ce qui se passait broyait son cœur tendre et sensible. Chaque enfant qui pleurait de faim, chaque malade qui souffrait d'un manque de soin ou de nourriture, chaque vieillard qui croupissait sous le poids des difficultés et de la pression, chaque visage qui avait supporté trois années de disettes, de tortures psychologiques et de vie dans ce champ de désolation rocailleux, au point de voir son teint pâlir et son corps maigrir et qui, malgré cela, avait tout fait pour ne pas le montrer à Muhammad, afin de révéler la seule image de la fermeté et du dévouement dans la fidélité et l'amour, tout cela le torturait et le bouleversait.

Il va de soi que ce qui pouvait arriver de nourriture dans la nuit n'était pas destiné prioritairement à sa femme et à sa fille,

qui devaient se contenter de la plus petite part. Il est clair qu'il ne leur aurait rien donné s'il n'avait pas craint pour leur vie.

La famille de Muhammad, au moment de ce bagne, était composée de sa femme, de sa petite fille Fatima et de ses sœurs Oum Kulthoum et Rouqayya, que les deux fils d'Abû Lahab avaient été forcés par leur père de répudier après le début du Message prophétique. Rouqayya avait suivi son jeune et riche mari au cours de l'émigration vers l'Éthiopie. Quant à Oum Kulthoum, elle avait sacrifié son bonheur pour ses principes, et préféré se soumettre au bagne, à la faim et à la fidélité à son père pour la religion et la liberté, au lieu de l'insouciance, du bien-être et du bonheur dans la maison d'Abû Lahab, auprès d'un mari arriéré.

Les jours passent difficilement dans une prison pareille. Les nuits répandent leur obscurité opaque sur les têtes des habitants de ces montagnes isolées. Les semaines, les mois et les années passent lentement sur les corps et les esprits des amis fatigués et héroïques du Prophète ; mais ils passent.

Pour ce qui concerne la famille du Prophète, sa situation était différente. Son chef portait sur ses épaules la responsabilité du destin amer du groupe. Sa fille, Oum Kulthoum avait vu sa vie de couple se briser et avait regagné la maison de son père. Sa seconde fille, Fatima, n'avait que deux ou trois ans (certains disent douze ou treize ans) et était très sensible et très affective. Sa femme, Khadîja, qui avait presque soixante-dix ans, était épuisée, même si elle n'avait pas perdu patience, par les dix années de souffrances qui avaient touché son mari, par la mort de ses deux fils, de ce qui s'était passé avec ses filles, et de la mort qui pouvait surgir à n'importe quel instant.

Dans de pareilles conditions, la faim pouvait obliger Khadîja, la vieille femme malade – qui avait passé sa vie dans le luxe et le confort – à humidifier un morceau de cuir et à le placer entre

ses dents. Fatima, la petite fille sensible, avait peur pour sa mère et la mère avait peur pour son dernier enfant qui était exemplaire dans son amour pour ses parents.

Au cours de l'un des derniers jours de baigne, Khadîja – qui sentait sa fin approcher – était étendue sur son lit. Oum Kulthoum et Fatima étaient assises à côté d'elle. Le père était dehors en train de répartir la nourriture entre les gens.

Khadîja sentit une fatigue et une faiblesse dans son corps malade. Elle dit : « Je souhaite que la mort m'accorde encore un instant, pour que ces journées de tyrannie cessent et que je meure heureuse ». La réponse d'Oum Kulthoum lui raviva l'espoir :

Mère, tout cela est sans importance, ne vous inquiétiez pas.

Oui, par Dieu, cela m'importe peu et je n'ai pas peur pour moi. Aucune femme de Quraych, ni aucune femme au monde, n'a jamais goûté à la félicité qui m'a été accordée, ni atteint mon honneur. Ma joie dans cette vie est que mon mari chéri est le Prophète et l'Elu de Dieu et mon compte au jour du jugement sera que j'ai été la première croyante et la mère des croyants.

Elle poursuivit à voix basse :

Mon Dieu ! Je ne peux pas calculer tes bienfaits et tes bontés. Mon Dieu, ce n'est pas que je n'ai pas envie de venir à votre rencontre, mais je voudrais mériter encore plus l'honneur dont vous me faites la grâce.

Alors que la mort, le silence et la tristesse eurent envahi l'esprit de Khadîja, d'Oum Kulthoum et de Fatima, le Prophète surgit tout d'un coup, la visage resplendissant d'espoir, de foi, de volonté et de réussite, comme si les trois années de solitude, de faim et de souffrances avaient renforcé sa solidité, son courage et sa foi.

Khadîja décède

Les années de baignade étaient terminées. Khadîja avait pu voir de ses yeux le dévouement des musulmans et la liberté de son époux chéri et de ses filles dévouées. Le Prophète pouvait aussi savourer sa première victoire sur Quraych. Mais le mauvais sort s'acharna sur le Prophète : il fut fortement ébranlé à deux reprises.

Abû Taleb et Khadîja décédèrent en un laps de temps très court, après le jour de la libération et du salut.

Abû Taleb était celui qui avait élevé Muhammad orphelin et qui s'était occupé de lui. Son amour et sa tendresse pour lui avaient été l'amour et la tendresse d'un père et d'une mère. Abû Taleb avait soutenu le jeune Muhammad et l'avait protégé. Il lui avait trouvé un travail chez Khadîja et avait contribué, comme un père, au mariage de son fils Muhammad avec elle. Il fut le soutien de Muhammad, Prophète, et il le protégea de toute son influence, de toute sa personnalité et de toute sa position sociale. Il subit même trois années de baignade auprès de lui. C'est grâce à lui que Muhammad n'eut pas à subir les tortures qui touchèrent ses partisans parmi les gens. Maintenant il était sur le point de le perdre. Il allait perdre Abû Taleb, son plus grand protecteur. Que dis-je ? Il allait perdre son seul protecteur aimant face aux dangers que représentaient la Mecque et l'inimitié de ses habitants.

Khadîja, la femme que le destin avait accordée à Muhammad en substitution de toutes les privations qu'il avait eues au cours de sa vie personnelle avait connu Muhammad quand il avait vingt-cinq ans. Il s'était retrouvé à ses côtés après des années de pauvreté et de difficultés en tant que berger, et elle l'avait initié à l'amour de l'épouse, à sa tendresse et lui avait montré le visage de la foi sincère et dévouée. Il avait trouvé auprès d'elle un refuge par rapport à la pauvreté et à la vie et avait joui d'un amour authentique qui avait remplacé la tendresse maternelle.

Au début du message, au cours des années de difficultés, de peur, de danger, de solitude, de jalousie, d'hostilité et de trahison, Khadija l'avait accompagné, pas à pas, depuis ses premières inspirations jusqu'à la mort. Elle lui avait offert toute sa vie, tout son amour, toute sa foi, ses sacrifices et sa fortune, à un moment où, plus qu'à aucun autre, il en avait le plus besoin.

Maintenant, Muhammad avait perdu sa protectrice, sa compagne, la première des croyants, son plus grand soutien et enfin la mère de sa Fatima. Aussi, Fatima avait perdu sa mère.

Les difficultés augmentèrent. Abû Taleb était mort et avait laissé Muhammad seul, sans protecteur, face à l'hostilité de ses ennemis. Cette hostilité grandissante s'enracinait alors que la foi de Muhammad et de ses compagnons augmentait et se consolidait. Le Prophète s'était retrouvé seul, au plus haut degré de la solitude, quand la ville fut vidée d'Abû Taleb et la maison fut vidée de Khadija. Quant à Fatima, il semblerait qu'elle eut ressenti ce jour-là – plus qu'un autre – le sens de sa responsabilité en tant que « mère du Prophète ». Quand elle s'était retrouvée seule, après le départ de ses sœurs vers les maisons de leurs maris, elle s'était accrochée à sa mère en lui disant :

Mère, je n'aimerais pas choisir une autre maison que celle-ci ! Je ne vous quitterai jamais.

Khadija avait répondu avec un sourire plein d'émerveillement :

Tout le monde dit ça, et nous l'avons dit avant toi, ma chère fille. Laisse le rendez-vous arriver par lui-même.

Fatima, déterminée, dit alors :

Non ! Je ne quitterai jamais mon père. Personne ne pourra me séparer de lui.

Alors la mère se tut.

Maintenant, après la mort de sa mère, Fatima sentit que c'était cela la mission et l'engagement auxquels elle aspirait

depuis son enfance. Sa foi dans sa mission avait augmenté quand elle avait entendu son père dire à Quraych :

Oh gens de Quraych, revenez à vous-mêmes. Je ne serai pas votre alibi auprès de Dieu !

Oh Fils d'Abd Manaf, je ne serai en rien votre alibi auprès de Dieu !

Oh Abbas Ibn Abdel Muttalib, je ne serai...

Oh Safiyya Bint Abdel Muttalib...

Fatima, tu auras de ma fortune ce que tu désires, mais je ne serai pas ton alibi auprès de Dieu. Fatima lui répondit alors avec vigueur :

Si, si, oh père le plus cher, toi le meilleur des messagers.

Quel étonnement ! Il lui parlait directement devant les grands de Quraych et les personnalités de Bani Hachem et de Abd Manaf. Elle, une petite fille. Et il l'avait choisie, elle, parmi tous les membres de sa famille. L'amour filial pour cette fille – qui avait souvent répété qu'elle ne se marierait pas et qu'elle resterait auprès de son père – se transformait peu à peu en un engagement conscient qui prenait une dimension responsable et messagère.

Fatima a accepté, au cours de ses premières années, qui correspondaient aux premières années du Message, la souffrance et les difficultés, plus qu'aucun fils de Muhammad et plus qu'aucun autre fils. Elle a accepté de prendre sur elle les plus grandes catastrophes et les aspects les plus contraignants du Message de son père. Elle travaillait ainsi de concert avec son père et sa mère. Au cours des derniers jours de sa vie, sa mère se tourna inquiète vers elle et lui dit :

Combien de choses vont t'affecter, ma chère fille, après ma mort. Mes jours sur cette terre sont maintenant comptés. Rouqayya et Oum Kulthoum vivent paisiblement chez leurs maris. L'âge d'Oum Kulthoum et son expérience me rassurent

sur son destin. Mais toi, ma Fatima, des drames et des vagues de souffrances successives vont s'abattre sur toi jour après jour.

Fatima répondit comme quelqu'un qui avait pris sur soi une part du lourd fardeau que portait son père :

Rassurez-vous et ne vous attristez pas sur mon sort. Le paganisme de Quraych va augmenter leur tyrannie au plus haut point. Il va les endurcir dans leurs persécutions contre les musulmans au point que ces derniers vont trouver qu'il s'agit d'une « torture salvatrice ». Fatima a plus droit qu'aucun autre à ces souffrances dans la mesure où il s'agit pour elle d'une grâce de Dieu, car elle est la fille du Prophète.

L'hostilité et l'inimitié étaient arrivées à leur plus haut degré après la mort d'Abi Taleb. Un groupe de partisans du Prophète et de ses proches émigrèrent en Ethiopie pendant qu'un autre groupe restait livré aux souffrances et à la torture. La pauvreté, les difficultés, la solitude, et les attaques de Quraych augmentèrent. Muhammad, qui avait maintenant cinquante ans et dont l'existence devenait la cible de tous les coups bas de Quraych, vivait seul avec sa fille Fatima.

Mais non... Le destin apporta un nouvel enfant à cette famille. Personne ne peut savoir ce qui se passe derrière le voile des choses cachées !

'Ali.

'Ali n'était pas destiné à vivre et à grandir dans la maison de son père. Il devait être auprès de Fatima depuis l'enfance la plus tendre. Il devait être placé dans la maison du père de Fatima pour que le destin de ce garçon fût lié d'une manière miraculeuse à celui de ce père et de cette fille.

L'histoire joue sa propre partition. Dans un silence qu'enveloppe le mystère, il prépare son plan pour mettre à bas les idoles

de pierres, les garants de la race et de l'oppression, pour éteindre l'incendie des discours mensongers qui émanent des temples de Perse, pour détruire les palais dans les villes et pour jeter les empires de l'arrogance et du sang à l'eau. Plus encore, il veut abolir la rouille des traditions, les horreurs de l'imagination, des légendes, des affections et des doctrines pourries qu'il veut éliminer. Il veut provoquer un élan de liberté, d'égalité, de justice, d'effort et de conscience au sein de l'océan pollué par les légendes raciales, la fierté des ancêtres, la sublimation de la force, les épopées tragiques, les razzias et l'adoration de la terre, du sang, des idoles et de toutes les choses. Il veut aussi pousser les masses ignorées à se lever contre toutes les divinités de la terre pour ouvrir une page faite de sang, de mouvement et de vie à la place de la page faite d'ossements pourris, de tombes en ruines et de princes d'or et de glaive. C'est ainsi qu'il a initié une série d'héritiers qui porteront chacun une part du témoignage et une couronne de pauvreté, qui passeront leur vie dans les champs de bataille ou dans les prisons et qui transmettront l'enseignement aux gens. Fatima est le commencement de cette lignée, et l'histoire a besoin de 'Ali pour accomplir cette mission.

C'est la raison pour laquelle les mains miséricordieuses de la pauvreté ont guidé le petit enfant d'Abi Taleb dans la maison de son oncle, bien que son père ait encore été là, afin que son âme ne pût être salie par la souillure de la *jahiliyya* et qu'il pût être touché par l'inspiration. Il était donc prêt depuis le premier jour à se trouver au cœur des événements, depuis les premiers instants du message, afin qu'il fût prêt pour le siècle de la souffrance, des rivalités et des polémiques intellectuelles, pour qu'il prît conscience de son rôle dangereux au moment de l'hégire, pour qu'il fût le garant de la réussite de la révolution islamique sur les champs de Badr, d'Ohod, de Khaibar, de Fatah et de Honein... et... pour qu'il fût auprès de Fatima et, enfin, pour

qu'il fondât avec elle « la famille exemplaire » et qu'il ouvrît une nouvelle page dans l'histoire de la voie initiée par Abraham.

L'immigration

Treize années de difficultés, de luttes et d'ostracisme à la Mecque venaient de s'écouler. Fatima les vécut depuis l'enfance, que ce soit dans la ville, dans sa maison ou au cours du baignement. Elle endura, avec son esprit sensible, les coups de la haine et les difficultés de la lutte et du combat dans le climat sauvage de la *Jahiliya*. Elle prit aussi soin, avec ses petites mains et telle une mère, de son père héroïque et solitaire. L'hégire débuta. Les musulmans se rendirent à Médine et, à la fin, le Prophète quitta lui-même secrètement la Mecque en compagnie d'Abû Bakr. Fatima et Oum Kulthoum étaient déjà sorties de la Mecque quand un cavalier de Quraych les surprit et les poussa brutalement du haut de leur monture. Fatima, qui était toute frêle et dont la santé avait été affectée par les trois années de baignement, eut à souffrir d'une douleur violente à cause de cet incident tout au long du chemin qui devait les mener à Médine. Cette bassesse de la part d'al-Houwayrith Ibn Naqîz eut un impact profond sur les musulmans, et plus spécialement sur le Prophète et sur l'Imam 'Ali, au point qu'ils ne l'oublièrent jamais. Huit ans plus tard, le Prophète évoqua son nom au moment de la conquête de la Mecque parmi les gens dont il fallait verser le sang et dont la mise à mort était un devoir, même s'ils couraient se réfugier derrière les voiles de la Ka'ba et même si le Prophète avait toujours évité de verser le sang. Il n'est donc pas étonnant, à cet égard, que ce soit 'Ali qui ait exécuté le verdict.

Maintenant, ils sont à Médine et le Prophète a fini de construire sa mosquée. À côté de l'édifice, se trouvait une maison de briques et de branches de palmier.

Il proclama ensuite le début des « cérémonies de fraternité ». Les musulmans fraternisèrent ainsi devant Dieu deux par deux. Ja'afar Ibn Abi Taleb fraternisa avec Mou'az Ibn Jabal, Abû Bakr avec Kharija Ibn Zouhair, Omar Ibn al-Khatâb avec 'Otban Ibn Malek, 'Othman avec 'Aws Ibn Thabet etc.

« Me voici, et voici mon frère ».

Muhammad fraternisa avec 'Ali.

Une autre fois, et parmi tous les visages, 'Ali se tenait debout aux côtés de Muhammad. Fatima, mère de 'Ali, s'approcha aussi, elle qui s'était occupée de Muhammad alors qu'Abû Taleb, le père de 'Ali, s'était fait son protecteur. Muhammad avait donc grandi dans la maison de 'Ali et 'Ali avait grandi dans la maison de Muhammad, auprès de Fatima, la fille de Muhammad, et sous la coupe de Khadîja. Et voici qu'il était maintenant le frère de Muhammad.

Il ne restait plus qu'une étape pour que 'Ali atteignît le degré ultime qui lui avait été fixé dans l'histoire de Muhammad et dans l'Islam.

Fatima était toujours fidèle à son serment. Elle n'avait pas quitté le milieu d'abstinence et de la solitude de la maison de son père, et tous le savaient, surtout au moment où Muhammad avait refusé de donner sa main à 'Omar et à Abû Bakr qui la réclamaient avec force. Tous les compagnons comprirent qu'une destinée spéciale avait été réservée à Fatima et que le Prophète ne lui donnerait un fiancé qu'après l'avoir consultée.

Fatima avait grandi avec 'Ali. Elle le considérait comme un frère qui lui était cher, comme un havre d'amour et de paix qui entourait son père. Le destin avait voulu lier ces deux êtres d'une manière très spéciale depuis l'enfance. Aucun d'eux n'avait eu de lien avec la *Jahiliyya*. Ils avaient tous les deux grandi depuis leur plus tendre enfance, dans la tempête du

Message et ils avaient été élevés à l'ombre de la lumière de l'inspiration.

Quels pouvaient être les sentiments de Fatima pour 'Ali ? Et 'Ali, quelle image de Fatima avait-il bien pu avoir dans son grand cœur courageux et plein d'affection ?

Notre imagination peut très bien concevoir et se figurer la chose, mais les mots seront incapables de la décrire. Comment décrire en effet une affection dont les ramifications se confondaient avec la foi, l'amour, le respect, l'admiration, la fraternité, la participation à un même destin, la proximité spirituelle, la souffrance et les difficultés partagées et, enfin, la participation commune aux voyages, à chaque pas, à chaque instant, tout au long du chemin de la vie, tout en étant liés à la même source d'amour, d'inspiration et de foi ?

Pourquoi donc 'Ali avait-il gardé le silence pendant vingt-cinq ans ? Fatima, dont le moment était venu, devait avoir ou bien neuf ans ou bien dix-neuf ans.

A mon avis, ce qui empêchait 'Ali est très clair. Fatima, qui s'était consacrée au service de son père, se considérait comme sa mère. Comment 'Ali aurait-il pu prendre cette fille qui était attachée à son père au point qu'il semblait impossible de les séparer ? Devait-il demander sa main à Muhammad ? Mais il partageait les sentiments voués à sa bien-aimée.

La situation changea tout d'un coup. Aïsha était venue dans la maison du Prophète et, pour la première et la dernière fois dans sa vie, il avait une femme jeune et enthousiaste qui débordait d'amour.

Fatima sentit petit à petit que cette jeune épouse allait pouvoir remplacer Khadija, non pas dans le cœur de son père mais, sans aucun doute, dans sa maison.

'Ali sentit aussi que le moment que le destin avait choisi était venu. Il ne possédait cependant rien.

Le garçon qui avait grandi dans la maison de Muhammad et qui avait passé sa jeunesse dans la voie du *jihad* et de la doctrine, n'a jamais eu l'opportunité d'accumuler les richesses ou de posséder quelque chose. Ce jeune homme ne possédait rien d'autre que les sacrifices qu'il avait offerts à Muhammad et à la foi de Muhammad. Un capital ? Point ! Il ne possédait même pas de fondation pour une petite maison. Sa vie était pauvre, il n'avait rien.

Nous le voyons pourtant, malgré cela, s'approcher du Prophète, s'asseoir auprès de lui et lui parler avec une certaine timidité et une jolie gêne.

Qu'est-ce que tu caches, fils d'Abi Taleb ?

Il évoqua le prénom de Fatima, sur un ton doux et agréable.

Le Prophète lui répondit cordialement et chaleureusement :

- Possèdes-tu quelque chose ?
- Rien, oh Messenger de Dieu.
- Où est le bouclier que je t'ai donné à Badr ?
- Il est chez moi, oh Messenger de Dieu.
- Il suffira. Donne-le-moi !

'Ali s'exécuta en vitesse et ramena le bouclier au Prophète qui lui ordonna de le vendre au marché et de jeter les bases d'une nouvelle vie avec l'argent récupéré.

'Othman acheta le bouclier pour quarante-sept dirhams. Le Prophète appela ensuite ses amis et lut les modalités du contrat : « Fatima, fille du Prophète, avec quatre cents pesées d'argent... ».

Il leur souhaita ensuite une bonne descendance. C'est alors qu'ils apportèrent des plats de datte. Ainsi fut célébrée la fête de mariage. La dot de Fatima consista en une petite meule, un récipient en bois et un matelas.

En plein mois de Muharram, en l'an deux de l'hégire, 'Ali trouva une maison en dehors de Médine, près de la mosquée de Quba où il emmena la pure.

Hamza, l'oncle du Prophète et d'Ali, le seigneur des martyrs et le grand héros des *Moujahidines*, égorgea deux chamelles et convia toutes les gens de Médine.

Le Prophète demanda à Oum Salma d'accompagner la mariée jusqu'à la maison de son époux. Bilal appela ensuite à la prière du soir. Le Prophète se dirigea, après la prière, vers la maison de 'Ali et demanda un récipient d'eau. Pendant qu'il lisait des versets coraniques, il ordonna aux époux d'en boire avant de s'en servir lui aussi et d'en asperger leurs têtes. Il voulut revenir chez lui, mais Fatima se mit à pleurer, car elle se séparait de son père pour la première fois. Son père la rassura en disant :

« Je te laisse avec le plus fort des gens, celui dont la science est la plus grande, celui dont la moralité est la meilleure et dont l'esprit est le plus élevé. »

Les luttes continuent pour renouveler l'esprit

La fille de Muhammad entame ainsi la seconde partie de sa vie, et le destin lui apporte de nouvelles souffrances et de nouvelles difficultés.

Zeïnab est dans la maison de Abî 'Ass, commerçant à la Mecque. Rouqayya et Oum Kulthoum ont vécu auparavant dans un bien-être et un confort relatifs dans la maison d'Abû Lahab avant de se retrouver, l'une après l'autre, dans la maison de 'Othman, le riche compagnon. Quant à Fatima, qui est née au moment où la pauvreté et les difficultés s'abattaient sur la maison de son père, elle se trouvait maintenant dans la maison de 'Ali, une maison qui n'avait comme meubles et comme décoration que l'amour et la pauvreté.

Les difficultés de la vie dans la maison de 'Ali étaient plus grandes qu'à n'importe quel autre moment. Fatima assumait donc toujours le même type de responsabilités, mais envers 'Ali cette fois-ci.

Elle était maintenant chez ce jeune homme qui la regardait hier comme une sœur et maintenant comme une épouse. Fatima savait que la vie de 'Ali ne changerait pas et que son mari ne penserait qu'au *jihad*, aux gens et à Dieu et qu'il ne reviendrait jamais que les mains vides à la maison. Fatima considérait que ses responsabilités, qui étaient plus importantes encore que dans la maison de son père, envers son mari qui était un homme pauvre, étaient plus importantes que le bonheur et la vie elle-même.

Fatima fait tourner la meule, elle pétrit le pain, elle travaille à la maison et on l'a vue plus d'une fois ramener de l'eau... 'Ali, qui connaît la dignité de Fatima et sa grandeur, en plus du fait qu'il l'aime pour plus d'une raison, qui sait combien les difficultés de la vie et les souffrances l'ont accompagnée depuis son enfance, combien elles l'ont marquée, souffre de toutes ces contraintes et de tous ces efforts qu'elle fournit.

Il lui dit un jour :

« Je vais chercher ton père et tu lui demanderas un serviteur qui te libèrera de tout ce travail ». Quand il ramena le Prophète, elle eut honte et se retira... Elle dit à 'Ali qu'elle avait eu honte de demander quelque chose au Prophète. Ali réagit vivement à cela et amena Fatima chez le Prophète. C'est lui qui demanda à sa place, mais le Prophète répondit de manière définitive :

Non, par Dieu, je ne vous accorderai pas un prisonnier de guerre alors que le ventre des gens de Safa est vide et que je ne trouve rien à leur donner. Je peux cependant vous le vendre et donner l'argent aux gens de Safa.

‘Ali et Fatima le remercièrent et retournèrent bredouilles. La nuit se déploya, les deux époux s’isolèrent dans leur maison vide et silencieuse et se mirent à réfléchir à la proposition du Prophète.

Le Prophète lui aussi réfléchissait à la réponse qu’il avait donnée à ses proches les plus chers.

La porte de Fatima s’ouvrit d’un coup et le Prophète entra.

Il était seul dans la nuit froide qui faisait trembler ‘Ali et Fatima dans leur lit. Il remarqua qu’ils s’étaient couverts d’un drap fin qui, lorsqu’ils le tiraient sur leur visage découvrait leurs pieds et qui, lorsqu’ils couvraient leurs pieds avec il découvrait leurs visages. Il leur ordonna gentiment : « Ne bougez pas ! »

Il dit ensuite : « Ne savez-vous pas ce qui est mieux qu’un serviteur ? Si vous remplacez le sommeil par trente trois salutations à Dieu, trente trois salutations à Muhammad, et trente-quatre acclamations de la grandeur de Dieu ? » Fatima sortit sa tête et dit par trois fois : « Que Dieu soit satisfait de son Prophète ».

Ainsi, encore une fois, Fatima comprit la leçon, par une démonstration précise qui avait touché le fond de son être et qui lui avait expliqué qui était Fatima.

C’était là une leçon qu’elle connaissait depuis son enfance. Mais des leçons de ce genre doivent sans cesse être réactualisées par de nouveaux enseignements et de nouveaux rappels. Il ne s’agit pas de la transmission d’un savoir mais de l’apprentissage d’un cheminement et d’une transformation. Telles sont les responsabilités de Fatima et sa position. Mais la valeur de Fatima elle-même – parce qu’elle est Fatima – a poussé le Prophète à une certaine sévérité dans l’enseignement qu’il accordait à « cette élève spéciale et unique ». Il ne fallait pas qu’un instant de quiétude dans sa vie la détournât de son

mouvement et de sa transformation. La souffrance et la douleur sont en effet la nourriture de cette plante qui devait se déployer dans la lumière de la conscience et porter les fruits de la justice et de la liberté. Les racines de cette plante devaient être solides pour porter le feu divin, le faire passer du ciel à la terre et le faire parvenir aux hommes. Elle devait donc, véritablement, porter tout le fardeau du monde et « résister » !

C'est la raison pour laquelle Fatima doit, sans cesse, apprendre ; cet apprentissage qui ne s'arrêta jamais, comme la lumière, le vent et la nourriture sans cesse renouvelée de la plante.

Le mot a remplacé le serviteur. Ce sont les deux seuls époux qui sont capables de comprendre qu'il est possible de vivre « par le mot » et d'acquérir ainsi le bonheur, de le boire, de le manger et de s'en trouver rassasié ! Ce mot est comme la pluie qui doit tomber sans s'arrêter sur ces deux bourgeons assoiffés qui viennent de la meilleure graine humaine qui soit. L'appel soudain de Muhammad, au cœur de la nuit et de l'obscurité, était plein de signification. C'était la voix de cette eau.

Qui sur terre pouvait avoir plus faim et plus soif que ces deux-là ?

Il n'est pas anodin que 'Ali, l'homme du labour, du *jihad* et de l'application, parle de cet événement, vingt-cinq ans plus tard, en ces termes :

Par Dieu, je n'ai pas oublié cette leçon.

Ils lui demandent alors pleins d'étonnement :

Même à Siffin ?

Il répond avec assurance :

Même à Siffin.

Fatima aussi a vécu avec cette leçon, jusqu'à sa mort. C'est ainsi que ces prières portent son nom.

Les paroles équivalentes qu'elle prononçait au cours de sa vie, les paroles qui lui ont été accordées comme un « cadeau de mariage », il est venu par lui-même les lui livrer.

Le Prophète était dur avec sa fille bien-aimée. Il avait appris ce genre de traitement de la part de son Maître puisque le Saint Coran a fait beaucoup plus de reproches à Muhammad qu'il n'en a fait aux autres prophètes, puisque aucun prophète n'était aimé par Lui comme Muhammad ou qu'aucune autre personne n'avait jamais eu une si grande responsabilité.

Comme le dit Chandall : « L'amour et la foi, dans leur expression la plus haute, dépassent le niveau de l'éloge et de la flatterie. L'aimé croule alors de tout son être dans le regard de son amant sous les reproches. Cela arrive quand l'aimé perd chez l'amant le prétexte de l'excuse ».

Une fois parmi tant d'autres, le Prophète entre dans la maison de Fatima. Son regard tombe tout d'un coup sur un rideau décoré et travaillé. Il fronce immédiatement les sourcils et il revient sur ses pas sans avoir adressé aucune parole à sa fille.

Fatima le ressent et comprend sa faute. Sait-elle comment se faire pardonner ? En vitesse, elle relève le rideau et l'envoie à son père afin qu'il le vende et qu'il distribue l'argent aux pauvres de Médine. Pourquoi cette rigidité et cette dureté ? Zeïnab nage dans le bonheur et la fortune dans la maison d'Abi 'Ass. Ses sœurs se sont toujours trouvées dans les maisons de la richesse et du bien-être, que ce soit chez 'Othman, l'héritier des plus dignes, ou avant chez Abû Lahab. Mais personne n'a jamais entendu Fatima dire quelque chose contre ses sœurs qui la dépassaient de beaucoup pour ce qui concernait la fortune et la richesse.

Il est clair, à la lumière du comportement du Prophète à l'égard de Fatima et du ton qu'il avait avec elle, que Fatima était quelque chose et que les autres étaient autre chose.

« Fatima travaille, je ne serai pas ton alibi auprès de Dieu ».

Remarquez la différence entre cet Islam et l'Islam qui dit : « Une larme pour Hussein éteint les feux de l'enfer et enterre les péchés, même s'ils sont aussi nombreux que les vagues des océans, le sable du désert et les étoiles du ciel. L'amour de 'Ali transforme les péchés en bienfaits au jour du jugement ». Le pire, dans tout cela, c'est le propos attribué à Dieu selon lequel : « Celui qui aime 'Ali ira au paradis, même s'il s'en est pris à moi, et son ennemi ira en enfer même s'il m'a été dévoué ».

L'intercession

Il n'y aura pas – au jour du jugement – un système de punition et de rétribution lié l'un à Dieu et l'autre à 'Ali. 'Ali et Dieu ne s'opposeront pas sur le jugement et il s'agit, là, d'une question sérieuse et très dangereuse puisque même le Prophète a voulu que Fatima passe par le jugement de la justice qui gouverne le monde et devant le gouverneur du monde. Il faut que Fatima devienne elle-même. Là-bas, il ne lui servira à rien d'avoir été la fille de Muhammad. Ce n'est qu'ici-bas qu'elle peut profiter de cela, mais seulement pour « devenir Fatima », pour rien d'autre. Si elle ne le réussit pas, c'est elle qui perdra. C'est cela la signification de l'intercession. Il ne s'agit pas de la fraude dans une épreuve caractérisée par la vanité, la parenté, la prise en compte des amis et des parents dans le calcul de la justice divine, ou de l'intervention « dans le livre des actions » de proches qui s'immisceront par les portes et les fenêtres secrètes du paradis.

Fatima savait tout cela. C'est le Prophète qui le lui a appris, à elle comme aux autres. L'intercession qui épargne aux gens les comptes, le livre et la responsabilité que toutes les religions sont venues établir est un paganisme et une ignorance.

N'adoraient-ils pas les idoles, car elles devaient intercéder auprès de Dieu ?

Ils commettent leurs crimes, ils commettent des milliers d'actes affreux et de mauvaises actions et puis ils égorgent un chameau ou un lion en présence des divinités et des petites et grandes idoles pour demander l'intercession.

Je crois en l'intercession du Prophète, à celle des Imams, des infallibles, et à celle des bons et des grands *Moujahidines*... Que dis-je ? Je crois que la visite de la terre de Hussein pardonne au fautif son péché. Mais c'est parce que ces pratiques et ces personnes ont une influence transformatrice et révolutionnaire dans l'esprit et la pensée de l'homme qui croit à ces grandes personnalités humaines. Elles le transforment et brisent en lui la faiblesse, la peur, le mal, l'amour des idoles, des personnes, de l'or et de l'épée, et provoquent en lui l'esprit du *jihad* ferme, du dévouement, de la haute moralité, qu'elles lui insufflent de nouveaux principes, renforcent en lui les valeurs humaines et tuent, dans les tréfonds de sa conscience, les maladies de la volonté paralysée pour faire de lui une grande personne. Il est donc naturel et logique, dans ces conditions, que les fautes du passé restent au passé et que le « moi » du passé s'achève. Il n'a plus aucune présence maintenant et il ne reviendra plus jamais.

Cet homme libre, ce héros de Karbala, s'est affranchi de l'enfer des assassins du régime oppressif, de la terreur et du mal, par l'intercession de Hussein. Il est parvenu, après plusieurs pas, au niveau des héros de la liberté et de la vérité humaines. Et Fatima n'est devenue Fatima que par l'intercession de Muhammad parce que l'intercession de l'Islam est un facteur qui permet de parvenir « au mérite et à la potentialité du salut » et qu'il n'est pas le « moyen d'un salut non mérité ». C'est à la personne de prendre sur elle-même sa propre intercession. L'intercesseur se trouve ainsi en mesure de se changer lui-

même, c'est-à-dire de transformer son comportement et, par là même, de changer son destin. Oui, c'est la personne qui intercède pour elle-même. Autrement dit, une personne qui aurait encore au fond d'elle-même un élément fautif ou contaminé, qui n'a ni valeur ni principe, ne peut en aucun cas se trouver sur la bonne voie, par aucun moyen ni aucune combine, sauf si elle avait appris la manière de le « dépasser » dans ce monde d'ici-bas, ce monde de vie, de peines, d'efforts, de travail et de « trahison ». L'intercesseur serait l'un de ces Maîtres.

Hussein intercède pour celui qui est animé par l'amour de Hussein, par sa foi en lui et par la mémoire qu'il garde de lui. C'est en faisant cet effort qu'il peut le sauver de l'égarément et le guider sur la bonne voie.

Sinon, les larmes ne peuvent avoir aucun impact chimique sur les fautes de l'homme si elles restent sans influence sur sa conscience, sa connaissance et son intimité.

- Continue ton chemin, Fatima. Je ne pourrai jamais me passer de toi !

Fatima était un « exemple » pour Muhammad. Muhammad n'était pas non plus épargné par le jugement de la justice divine et de la loi islamique. Il était également responsable et devait répondre de chaque pas qu'il avait exécuté et de chaque parole qu'il avait prononcée. Une fois, une femme quraychite – qui n'était pas encore devenue musulmane – commit un vol dont le Prophète eut vent. Il fallait lui couper la main. De nombreuses personnes eurent pitié d'elle, mais les grandes familles de Quraych considéraient qu'il s'agissait là d'un affront qu'on ne pouvait pas laisser passer. Ils vinrent auprès du Prophète pour qu'il intercédât auprès de Dieu en faveur de cette femme, mais il n'accepta pas. Ils se rendirent alors chez Oussama Ibn Zayd. Oussama et son père, Zayd, qui était le fils adoptif du Prophète, étaient très aimés de Muhammad. Oussama lui demanda alors,

au nom de la proximité et de l'amour particulier qu'il y avait entre eux, du passé de dévouement et de sacrifice, de pardonner à cette femme quraychite. Le Prophète répondit :

Ne m'en parle pas Oussama. Tant que la loi est entre mes mains, tu ne lui trouveras pas d'échappatoire. Si Fatima, fille de Muhammad, avait volé, je lui aurais coupé la main.

Pourquoi a-t-il parlé, parmi tous ces proches, de « la fille de Muhammad » ? La réponse est claire : N'avait-il pas choisi, parmi tous ses proches et parmi tous les membres de sa famille, la petite Fatima, au moment où il avait commencé à diffuser son message, pour être la grande porte-parole de l'Islam ?

Fatima, selon une de ses déclarations, est l'une des quatre figures féminines les plus excellentes de l'histoire humaine : Marie, Asia, Khadîja et, enfin, Fatima.

Pourquoi enfin ?

Le point ultime et accompli d'une série de créatures, tout au long de l'histoire, est toujours la dernière. Il en va de même pour les prophètes. Ainsi, Fatima est bien la dernière de toutes les femmes exemplaires du monde.

La dignité de Marie vient de son fils Jésus qu'elle a enfanté et qu'elle a élevé. La dignité d'Asia (l'épouse de Pharaon) vient de son fils Moïse, qu'elle a enfanté et qu'elle a élevé. La dignité de Khadîja vient de Muhammad qu'elle a appuyé et de Fatima qu'elle a enfantée et qu'elle a élevée.

Quant à la dignité de Fatima ?

Que dis-je ? Et comment le dire ?

Par Muhammad ! Par Khadîja ! Par 'Ali ! Par Hussein ! Par Zeïnab ! Par elle-même !

Pourquoi Fatima

Maintenant, 'Ali et Fatima vivent dans une maison à l'extérieur de Médine, loin de la vie de la ville et des gens. Ils sont dans le village de Qubâ⁶⁰ à huit kilomètres au sud de Médine, à côté de la mosquée de Qubâ. C'est le lieu même où le Prophète s'était installé, au début de son exil à Médine, pendant une semaine et par où 'Ali, qui était resté trois jours de plus à la Mecque, l'avait rejoint. C'est par là que le Prophète est entré à Médine. C'est donc dans cette ville qu'il avait jeté les bases de l'Islam libre, qu'il avait édifié une mosquée qui serait une maison pour Dieu et pour les gens et c'est là que l'histoire avait commencé.

Quelle coïncidence miraculeuse on avait là ! Que 'Ali et Fatima s'installent à Qubâ, encore une fois, et qu'ils construisent leur première maison à côté de la mosquée de Qubâ, la première à avoir été édifiée en Islam, jetant ainsi à cet endroit les bases de ce qui deviendra « la lignée pure ». L'histoire qui est issue de 'Ali et de Fatima est donc née à l'endroit même où est née l'histoire de l'Islam. C'est ainsi qu'ils entrèrent eux aussi par la vie de Médine, en construisant, à côté de la maison et de la mosquée du Prophète leur propre maison.

La similitude entre ces deux débuts et entre ces deux événements remue les sentiments de tous ceux qui savent quelque chose de l'Islam et du Shiisme véritables et qui connaissent l'histoire de « la mosquée du Prophète ». Tout cela, même s'il ne touche pas l'esprit, ne peut que bouleverser l'affectivité.

Pourtant, il était difficile pour le Prophète de ne pas avoir 'Ali et Fatima auprès de lui. L'éloignement de 'Ali était aussi difficile pour lui que l'éloignement de Fatima. 'Ali avait, en effet, vécu dans la maison du Prophète depuis sa plus tendre enfance.

Maintenant, ces deux-là vivaient – et ils étaient l'âme de la maison du Prophète – loin de lui, à l'extérieur de Médine, dans une maison où la pauvreté et les difficultés avaient établi un

accord étonnant et grandiose avec l'amour et la foi. 'Ali avait grandi dans la pauvreté, la solitude, les difficultés, puis les tiraileries, les rancunes, le *jihad*, l'effort sur soi-même, la fermeté et le fardeau de la vie déprimante à la Mecque. Il avait passé son enfance et sa jeunesse dans les combats de la religion et du *jihad*. Il avait donc un esprit aiguisé, épanoui, qui ne pensait jamais à la maison, à la vie, au bonheur. Son palais n'était habitué qu'à l'amertume. Il était habitué à penser, à travailler et à combattre. Fatima regorgeait elle aussi de douleur, de pauvreté et de pureté. Les souffrances et les difficultés de son père, de sa mère, de ses sœurs et de 'Ali, au cours des années passées à la Mecque, tout cela avait eu un impact sur son âme délicate.

Un corps frêle, une affectivité délicate, un cœur sensible, pressurisé par la souffrance, les difficultés et la pauvreté dans la maison de 'Ali. Ni 'Ali ne prêtait aucune importance aux choses de la vie quotidienne, à ses divertissements et à ses complications familiales, ni Fatima n'était une femme qui accordait suffisamment d'importance aux bruits et à l'insouciance des premiers jours de mariage, pour contraindre 'Ali à descendre du ciel sur la terre.

Le Prophète était la seule personne qui suscitait des vagues dans cette maison, à cause de son attention et de sa tendresse, de son amour et de ses paroles qui étaient comme autant de douceurs et de présents.

L'esprit de Muhammad

Le Prophète rapprocha 'Ali et Fatima de lui, car il était conscient du besoin de cette noble famille qui vivait et s'épanouissait par l'amour.

Leur maison devait être exactement comme la sienne, une maison de terre avec un toit en branches de palmier, une porte qui donne sur la mosquée avec un mur commun avec la sienne et des fenêtres en vis-à-vis entre les deux maisons.

Ces deux fenêtres étaient la traduction vivante de la proximité de leurs cœurs, du cœur d'un père et de celui d'une fille qui s'ouvrent tous les matins l'un à l'autre.

De cette fenêtre, le Prophète saluait Fatima tous les matins, sauf lorsqu'il était en voyage, comme le disent les historiens.

Pourquoi c'était seulement la maison de Fatima, parmi tous les compagnons et toutes les autres filles, qui était ainsi proche de la sienne et de la mosquée, au point qu'on avait l'impression qu'il ne s'agissait que d'une seule et même maison ? Il en allait en fait ainsi dans les faits. La maison de Muhammad était la maison de Fatima. La famille de Muhammad était la famille qui a 'Ali pour père, Fatima pour mère, Hussein pour fils et Zeïna pour fille !

La « lignée » et « les gens de la maison » sur la pureté desquels le Coran et la *Sunna* ont beaucoup insisté forment les deux critères qui ont été laissés aux gens à travers les époques et les générations. Tous ceux qui connaissent cette famille n'auront pas besoin de preuves rationnelles et de recherches théologiques, car, sans aucun récit ni aucune preuve, l'esprit peut les reconnaître.

Alors, on construisit, à Médine, à côté des murs de la maison d'Aïsha, cette nouvelle maison. Les fleurs de ce lien étroit et rare ont pu ainsi éclore les unes après les autres : Hassan, Hussein, Zeïna et Oum Kulthum.

C'est une autre histoire qui commence et de nouveaux horizons qui apparaissent avec l'apparition de ces étoiles.

Pour Muhammad, c'est le sens de la vie. Pour l'Islam ce sont les preuves de l'appel pour l'humanité : le tout.

En l'an trois de l'Hégire, c'est-à-dire un an après leur mariage, Médine célébra la naissance de Hassan. Muhammad put ainsi goûter au goût délicieux de la vie pour la première fois depuis seize années, au cours desquelles il n'avait connu que les insultes, la haine, l'adversité, le mal, les trahisons et les nouvelles des tortures et des assassinats de ses proches.

Il entra heureux et satisfait dans la maison de Fatima. Il prit dans ses bras, puis embrassa le premier des fruits du lien entre 'Ali et Fatima et il récita la prière dans son oreille. Pour finir, il distribua l'équivalent de son poids en argent aux pauvres de Médine. Un an plus tard, c'était au tour de Hussein de voir le jour.

Le Prophète avait maintenant deux garçons.

C'est ainsi que le destin en avait décidé. Ses fils Qassem et Taher étaient morts pour qu'il eût des fils de Fatima. Il fallait que la continuité de la lignée du Prophète passât par sa fille Fatima ! Fatima.

Quant à 'Ali, il ne devait pas rester loin de la lignée qui commençait avec Muhammad. N'était-il pas le prolongement de Muhammad dans le sens ? Son héritier spirituel ?

Il fallait donc qu'il fût son prolongement dans la lignée également afin que ces deux esprits pussent se lier l'un à l'autre à travers la succession des générations. Il fallait que 'Ali fût présent dans la descendance de Muhammad et que Muhammad pût voir dans leurs visages le triptyque : 'Ali, Fatima et lui-même. Il pouvait ainsi remercier le destin de lui avoir accordé, en échange de ses deux fils, ces deux enfants qui étaient le fruit du lien entre 'Ali et Fatima.

Fatima, mère de son père – et tous les compagnons le savaient et le répétaient – « la plus jeune de ses filles et la plus chère », la plus aimée de tous.

Et 'Ali ?

C'était son fils, son gendre, son frère, l'être le plus cher à son cœur.

Les fils de l'amour qui liaient Muhammad à 'Ali étaient incalculables. Les deux étaient liés à Abdel Muttalib. Oum 'Ali et Abu Taleb avaient élevé Muhammad depuis qu'il avait huit ans. Muhammad vécut ainsi de huit à vingt-cinq ans dans la maison de 'Ali. 'Ali aussi vécut dans la maison de Muhammad, de l'enfance jusqu'à ses vingt-cinq ans. C'est Khadija qui s'était occupée de son éducation comme mère et le Prophète comme père.

Quels liens de parentés peuvent être plus forts et plus solides que ces liens ?

'Ali est le premier de ceux qui ont cru dans l'Islam, le premier à avoir prêté allégeance au Prophète et à l'avoir assisté dans sa solitude et son exil. Il s'est toujours tenu debout face aux dangers. Il a toujours vécu au cœur des événements et des difficultés... jusqu'à la mort.

Avant le message, quand il était encore petit, à six ou sept ans, le Prophète l'emmenait avec lui dans sa grotte à *Hira* où il restait avec lui dans sa retraite et dans sa contemplation profonde au cours de longues nuits et de longues journées d'isolement.

La lune de la Péninsule arabique voyait toujours, sur la montagne de la lumière et dans la grotte de *Hira*, dans le silence des nuits de Ramadan, un homme seul qui se tenait debout sur le flanc de la montagne, qui s'asseyait ou qui faisait des petits pas tranquilles, qui se laissait tantôt emporter par les flots de l'inspiration et par des sensations cachées et profondes. A d'autres moments, il haussait la tête vers le ciel, comme quelqu'un qui regardait quelque chose de précis dans des zones inconnues ou qui attendait quelque chose. Il y avait toujours auprès de lui un petit garçon qui l'accompagnait comme son

ombre, qui montait parfois sur ses épaules ou qui se tenait simplement à ses côtés.

‘Ali devait avoir huit ou dix ans quand il entra une fois dans la chambre de son père et de sa mère, Khadîja et Muhammad.

Il les vit à genoux, puis ils s’asseyaient puis se levaient, puis murmuraient des choses particulières, sans se préoccuper de lui. Il resta stupéfait et gêné. Il demanda finalement : « Que faisiez-vous ? ».

Le Prophète répondit :

Nous faisons la prière. J’ai été ordonné d’informer les gens et de les appeler à l’unicité de Dieu et de son Message. Oh ‘Ali, je t’appelle aussi.

‘Ali, même s’il n’était encore qu’un petit enfant qui vivait dans la maison de Muhammad, même s’il était encore sous l’emprise de son amour, de son affection et de ses soins, était quand même ‘Ali.

Il ne dit pas oui sans réfléchir. Il aime passer sa foi au crible de sa raison pour trouver un chemin, après cela, vers son cœur. Malgré tout, sa langue parle la langue de son âge :

Laisse-moi consulter mon père, Abû Taleb. Je voudrais lui en parler avant de me décider.

Il sortit rapidement de la chambre, puis s’en alla dormir.

Cet appel n’est pourtant pas quelque chose d’anodin qui puisse laisser ‘Ali s’endormir tranquillement. Il resta réveillé jusqu’à une heure avancée de la nuit sans pouvoir trouver le sommeil.

Personne ne pouvait savoir ce qui se passait dans la tête de ce grand enfant en cette nuit. Le matin semblait annoncer quelque chose d’heureux. Le bruit de ses petits pas reflétait la fermeté de la pensée et de la décision. Il arriva devant son père -son

cousin- et dit, avec sa voix enfantine et magique et sa logique magnifique et maîtrisée :

J'ai réfléchi au cours de la nuit précédente et j'ai constaté que Dieu n'avait pas consulté Abû Taleb pour me créer. Maintenant, pourquoi est-ce que je devrais le consulter pour ce qui concerne ma foi ?

C'est ainsi que 'Ali embrassa l'Islam.

Le Prophète l'accueillit et l'embrassa. Depuis cet instant, 'Ali consacra tous les instants de sa vie pour cette foi et pour ce pacte. Il devint un exemple grandiose d'adoration de Dieu, de fidélité à Muhammad, d'amour et de grandeur spirituelle. Il était ainsi lié par des centaines de liens invisibles et apparents à l'esprit et à la pensée de Muhammad.

Tout le monde savait cela, le Prophète plus qu'un autre, puisqu'il ressentait les milliers de rayons invisibles de l'amour qui brillaient dans l'âme de 'Ali. C'est la raison pour laquelle 'Ali, après avoir ressenti l'amour du Prophète dans son âme, a voulu l'en entendre parler. Il lui demanda :

Qui est plus cher au Prophète que ses amis : sa fille, la pure, ou 'Ali son époux ?

Le Prophète sentit qu'il était là devant une question délicate. Il sourit cependant et il trouva une réponse poétique qui pourrait exprimer ce qu'il ressentait dans son cœur. Il dit sur un ton plein de confiance :

J'aime Fatima plus que toi mais tu m'es plus cher qu'elle.

Maintenant, l'amour est pour Hassan et pour Hussein, ses petits-enfants, les bijoux de son existence, les êtres les plus chers qu'il ait eus sur toute la terre.

La compassion de Muhammad

Le Prophète, dont l'histoire a parlé de la grandeur, de la volonté, de la détermination et de la force, que les chefs, les césars et les forts de ce monde ont craint de toutes leurs forces, était en même temps un homme sensible, dont le cœur débordait d'amour et dont l'esprit était animé par la chaleur et la sincérité.

Après la terrible bataille de Honein, qui avait vu ses ennemis s'unir en un seul corps pour l'éliminer et le tuer, et au cours de laquelle le Prophète et les musulmans avaient fait des milliers de prisonniers et avaient amassé quarante mille têtes de bétail, un homme du camp ennemi qui avait été défait, vint à sa rencontre et lui dit :

« Messenger de Dieu, parmi les captifs il y a tes oncles, tes tantes et les bras qui t'avaient embrassé ! »

Ils amenèrent ensuite une femme qui criait :

« Vous savez que je suis la sœur de lait de votre maître ». Le Prophète lui demanda alors : « Quel est le signe de cela ? ». Elle dit : « Tu m'as mordue deux fois dans le dos ».

Le Prophète fut bouleversé. Il se souvint de la tendresse et de l'amour de sa nourrice et de ses filles. Il se souvint de sa vie dans le désert au sein de cette tribu. Ses yeux furent inondés de larmes. Il la regarda attentivement et lui dit : « Si tu le veux, tu peux rester et si tu préfères, tu peux retourner chez les tiens ». Elle lui demanda à être renvoyée chez les siens. Le Prophète accepta sa requête et la renvoya auprès des siens.

Il était aussi comme ça dans sa maison et dans sa famille. A l'extérieur, c'était l'homme de guerre, de la politique, du gouvernement, de la volonté et, à la maison, c'était un père tendre, un époux doux et aimant au point que les femmes, qui n'avaient entendu à cette époque que le langage des coups que le Prophète ne connaissait pas, se permettaient des audaces et des provocations à son égard. Malgré cela, il ne leva jamais la

main sur aucune d'elles. Le seul moment où il les blâmait fut quand elles rajoutaient et qu'elles se plaignaient de toute cette pauvreté. Il ne faisait rien de plus. Il s'éloignait d'elles et ne leur rendait plus visite au point qu'il dormit, une fois, plus d'un mois dans l'entrepôt de la maison, jusqu'à ce qu'elles se calmasent – il ne faut pas non plus oublier qu'au même moment elles l'aimaient et croyaient en lui – et qu'elles eurent honte de leur comportement. Il leur demanda alors de choisir entre le divorce et le monde d'une part et lui-même et la pauvreté d'autre part. Elles choisirent toutes, sauf une⁶¹, le Prophète et la pauvreté.

Le Prophète ne voulait jamais apparaître comme un homme ambigu et hors du commun, comme une personnalité entourée de symboles. Au contraire, il voulait apparaître comme quelqu'un de simple et il répétait souvent qu'il ne savait rien des choses cachées sauf ce qui lui était révélé en plus de ce que le Coran avait dit : « *Je suis un homme comme vous. Ma seule différence avec vous est que j'ai reçu la Révélation* »⁶². Il se comportait donc comme n'importe quel autre être humain normal et faisait tout pour écarter la peur du cœur des gens.

Une vieille femme vint à lui pour l'interroger sur une affaire. Mais à peine était-elle parvenue jusqu'à lui qu'elle s'était mise à trembler à cause de tout ce qu'elle avait entendu à propos de sa grandeur. Quand le Prophète sentit cela et qu'il comprit que sa personnalité et sa noblesse avaient ainsi agi sur elle, il s'approcha d'elle avec humilité et simplicité, posa sa main sur son épaule et lui dit :

Qu'est ce qui se passe, mère ? Je suis le fils de cette Quraychite qui trayait les chèvres.

Quelle grande affection ! Quelle délicatesse merveilleuse et quel cœur sensible de cet homme ! Telle est la grandeur d'un homme !

A la maison, il était l'humilité même. Il était capable de comprendre tous les sentiments de 'Aïsha qui n'avait que neuf ans. Il baisait les mains de Fatima et il avait une manière très particulière d'exprimer son amour pour elle : « 'Ali est de moi et je suis de 'Ali, Fatima est une partie de moi... »

Il y avait maintenant Hassan et Hussein.

Ce qu'il faisait avec eux était merveilleux.

Il était de ceux qui aimaient les fils, précisément parce qu'il avait souhaité en avoir un. Il respectait aussi beaucoup ses filles et les aimait à un point qu'aucun de ses contemporains ne pouvait comprendre. Mais le destin ne lui avait laissé qu'une seule fille. Cette fille unique lui avait donné deux garçons. Il était donc naturel qu'il les aimât avec une force qui suscitait l'admiration de tous :

Le Prophète entra un jour, comme il le faisait tous les jours depuis la naissance des enfants, dans la maison de Fatima. Il entra et il vit que 'Ali et Fatima dormaient. Hassan pleurait, car il avait faim mais il ne parvenait pas à les réveiller. Il se précipita donc pour traire la chèvre qui était à la maison afin de nourrir et de calmer l'enfant.

Un jour qu'il passait rapidement à côté de la maison de Fatima, il entendit les pleurs de Hussein. Il retourna sur ses pas et entra à la maison en disant à Fatima :

Ne vois-tu pas que ses pleurs me font du mal ?

Les enfants de 'Ali et de Fatima voyaient sur le visage du Prophète toute la noblesse d'un grand-père, d'un père, d'un proche de la famille, d'un guide et d'un compagnon de jeu. Ils étaient plus libres avec lui qu'avec leurs parents. Un jour, le Prophète tarda dans la prière. Cela suscita l'étonnement de tous, qui avaient entendu l'appel du Prophète à s'occuper des plus faibles et qui faisait sa prière en vitesse. Ils crurent que quelque chose s'était passée ou que l'inspiration était

descendue. Après la prière, ils le questionnèrent sur ce qui s'était passé. Il leur dit : « Hussein a sauté sur mon dos, car il est habitué à le faire à la maison, même quand je prie. Je ne voulais donc pas le déposer moi-même et j'ai attendu qu'il me laisse partir. C'est la raison pour laquelle j'ai tardé ainsi ».

Le Prophète n'était-il pas un pilier d'amour pour ces deux enfants et pour leur mère et leur père devant les autres, et principalement devant ses compagnons ?

Si ce n'était pas le cas, pourquoi aurait-il ainsi honoré Fatima devant tout le monde ? Pourquoi lui aurait-il baisé les mains de cette manière dans la mosquée ? Pourquoi aurait-il parlé du haut de sa chaire de son amour et de son attachement à cette famille ? Il finissait tout éloge de Hassan et de Hussein, de Fatima et de 'Ali de cette façon :

« Mon Dieu, aime-les toi aussi. Ceux qui les satisfont me satisfont et ceux qui me satisfont te satisfont aussi. Mon Dieu, ceux qui leur font du mal me font du mal et ceux qui me font du mal te font aussi du mal ».

Telles seraient les conditions ? Tout cet amour et toute cette expression de tendresse spéciale pour les membres de cette famille... Pourquoi ?

L'avenir répondra à toutes ces questions. La destinée de chacun des membres de cette famille sera sa réponse.

Dès que le Prophète a disparu...

La première victime sera Fatima. Puis 'Ali. Puis Hassan. Puis Hussein. Et enfin... Zeïnab.

Cinq ans plus tard, un an après la naissance de Hussein, une fille, Zeïnab, est née dans cette famille. Elle devait naître immédiatement après Hussein. Deux ans plus tard, une autre fille vit le jour : Oum Kulthum.

Zeïnab et Oum Kulthum... Les prénoms de deux des filles du Prophète.

Fatima devenait tout pour Muhammad, « son unique chose ». Ses filles Zeïnab, Rouqayya et Oum Kulthoum étaient mortes. Huit ans plus tard, Dieu lui accordait un fils, Ibrahim, avant de le reprendre.

Maintenant, Muhammad était seul avec cette fille qui lui était restée. Fatima et ses fils sont « les gens de la maison du Prophète ».

L'amour du Prophète pour Hassan et pour Hussein augmentait jour après jour. Ils étaient devenus toute sa vie. Chaque fois qu'il sortait de la maison et où qu'il allât, dans les ruelles de Médine ou dans les souks, il y avait toujours, monté sur ses épaules, quelqu'un pour l'accompagner.

Lorsqu'il parlait du haut de sa chaire et que les masses l'écoutaient en silence, ses garçons entrèrent soudain dans l'enceinte de la mosquée, qui était aussi la place centrale de sa maison. Ils portaient deux chemises rouges dans lesquelles ils trébuchaient tout le temps. Le Prophète les remarqua et ne put s'empêcher d'y prêter attention. Il les poursuivit d'un regard inquiet mais il ne put supporter trop longtemps ce spectacle. Il descendit de la chaire et se dirigea vers eux. Il les porta et retourna à sa place et les plaça à côté de lui avant de reprendre la parole devant un public bouleversé par ce qu'il venait de voir.

Que Dieu me soit témoin, vos fils et vos filles sont charmants. Mes yeux sont tombés sur ces deux enfants et je les ai vus trébucher. Je n'ai pas pu supporter ce spectacle. C'est pourquoi j'ai arrêté de parler et je les ai portés.

Il apparaît cependant que son attention pour Hussein était d'un autre ordre encore. Avec lui, la force de l'amour dépassait ses limites. Il le tenait par l'épaule, il jouait avec lui, il s'allongeait par terre et le laissait monter sur sa poitrine. Il lui disait : « Ouvre la bouche ». L'enfant ouvrait alors la bouche.

C'est alors qu'il posait ses lèvres sur les siennes avec amour et tendresse et qu'il disait :

« Mon Dieu, aime-le comme je l'aime ».

Un jour qu'il marchait avec certains compagnons, il vit Hussein jouer avec des garçons de son âge dans une ruelle. Il ne put prendre son mal en patience et s'approcha de lui. Il l'appela mais Hussein lui fila entre les mains. Il se mit alors à le suivre et à le poursuivre, jusqu'à ce qu'il parvînt à le rattraper. Il mit alors une main derrière la tête de Hussein et une autre sous sa gorge et l'embrassa tendrement en disant :

Hussein est de moi et je suis de Hussein. Dieu aime celui qui aime Hussein.

Les compagnons du Prophète étaient stupéfiés par ce comportement. L'un d'eux se tourna et dit :

Regardez comment le Prophète agit avec son petit-fils. J'ai un fils mais je ne l'ai jamais embrassé de ma vie.

Le Prophète lui dit alors :

Celui qui n'a pas de compassion dans son cœur, ne pourra pas en bénéficier.

Les jours et les nuits passaient et Fatima goûtait aux meilleurs instants de sa vie et oubliait progressivement l'amertume des temps difficiles du passé.

La guerre de Khaybar éclata et les juifs donnèrent la terre de Fadak au Prophète qui la donna à son tour à Fatima qui avait maintenant quatre enfants et qui, grâce à ce don, avait pu se lester d'une partie de sa pauvreté.

La conquête de la Mecque

Ce fut ensuite la conquête de la Mecque. Fatima revint avec son père victorieux et son époux héroïque qui portait l'étendard

à la Sainte Mecque. Elle put ainsi assister à la plus grande victoire de l'Islam et retrouver les souvenirs qu'elle avait du lieu de sa naissance : la Sainte Mosquée, tous les événements qui s'étaient passés, la maison de son père, sa vie à proximité de ses sœurs qui n'étaient maintenant plus là, la tombe d'Abû Taleb et celle de sa mère Khadija.

La voici qui y retournait, victorieuse et pleine de promesses, emplie de joie et de fierté. Son père se reposait peu à peu de la haine de ses adversaires et son ombre verte se répandait sur toute la Péninsule arabique. Son mari avait porté ses coups contre l'ennemi à Ohod, à Badr, à Khaybar et avait conquis la Mecque, Honein et le Yémen.

Elle est en compagnie de ses fils, les fruits uniques de la vie de fatigue et de douleur d'une famille pleine d'amour et de foi qui incarne la continuité. Son cœur est le centre de cette maison et de la famille pure du Prophète.

Il apparaît que Fatima avait récolté les fruits de toutes ses souffrances, de toutes ses douleurs et de toutes ses qualités.

Ce qui étanchait le mieux sa soif, c'était la joie rayonnante de son père devant ses deux fils, ce père chéri qui avait été privé d'une descendance mâle et même de tous ses enfants. Ses filles étaient toutes mortes jeunes, de même qu'il n'eut aucun garçon des treize femmes qu'il avait épousées après Khadija, à l'exception d'Ibrahim, qui lui aussi était mort. Elle avait réussi à égayer son cœur avec Hassan, Hussein, Zeïnab et Oum Kulthum, et constatait qu'elle avait apporté un peu de douceur dans une vie au cours de laquelle il n'avait goûté qu'à l'amertume. Son père avait maintenant dépassé la soixantaine et il avait besoin de ses fils, peut-être plus qu'à aucun autre moment.

La vie avait donc commencé à être plus douce et plus clémente. Elle avait dessiné sur le visage de Fatima un joli sourire et avait entouré sa maison d'un halo de bonheur, de fierté et de

dignité. Fatima bénéficiait de l'amour infini de son père pour elle, de la grandeur de son mari et de l'enthousiasme qu'apportaient ses enfants à la vie. Elle était envahie par beaucoup de bonheur, de bonté, de rêves et d'espoirs.

Tout cela n'était pourtant qu'un calme avant la tempête. La tempête arriva noire, déchaînée et terrifiante. Elle détruisit cette maison.

Le Prophète s'effondra sur son lit.

Le décès du Prophète

Il ne se releva plus.

Les visages se transformèrent soudain devant ses yeux. La ville bienveillante et propre s'emplit de jalousie et de haine. La politique vint à bout de la foi et du dévouement dans la ville de Muhammad. Les liens de fraternité se disloquèrent et les rivalités tribales se déchaînèrent de nouveau.

Ce n'était plus le Prophète qui dirigeait le navire.

Il envoya chercher 'Ali.

Elle avait entendu la voix de 'Omar prier la veille dans sa maison. Aujourd'hui, c'était celle d'Abû Bakr.

L'armée d'Oussama était arrêtée sur place. Elle ne bougeait pas, bien que son père eût insisté à ce qu'elle se mît en mouvement. Les voix de l'opposition au choix d'Oussama comme chef de l'armée s'étaient élevées, même si c'était le Prophète qui l'avait chargé de cette mission.

Aujourd'hui, on était le jeudi, et quel jeudi ! Les larmes envahirent les yeux de son père. Il ordonna : « Qu'on m'apporte une tablette et un crayon pour que j'écrive quelque chose qui vous empêchera de vous égarer après moi ». Ils suscitèrent un remous et l'empêchèrent de s'exécuter. Ils prétendirent qu'il

divaguait. Ils dirent que le Livre de Dieu était là et qu'il n'y avait donc pas lieu d'écrire une lettre.

« Mon père était donc là, silencieux dans la maison d'Aïcha, près de ma maison, la tête posée sur les genoux de 'Ali. Ses lèvres ne pouvaient pas parler. Il communiquait avec moi par le regard. Je ne pouvais plus supporter ce spectacle. Il était mon père et j'étais sa mère. Comment pouvait-il me laisser seule avec toutes ces gens ? Il ne levait cependant pas son regard de moi. Il me fixa plus qu'aucune autre personne. Il lisait dans mon visage la souffrance qui était la mienne.

Il me fit un signe du regard. Je baissai la tête vers lui. Il me dit que sa maladie était due à un poison et qu'il allait passer.

Je levai la tête mais je fus assaillie par la souffrance et la douleur qui m'immobilisèrent. Le drame de mon existence après mon père faillit me déchirer le cœur.

Pourquoi étais-je la seule à qui il racontait cela ? A moi, qui, plus que toutes les autres, étais incapable de supporter cela ? Il me regardait toujours. Son cœur battait de peine et d'inquiétude pour sa fille qui avait besoin de lui comme un petit enfant. Il fit à nouveau un signe, comme s'il voulait continuer à parler. Il me dit :

Mais toi, ma fille, tu seras la première de ma maison à me rejoindre.

Puis il ajouta :

N'acceptes-tu pas d'être la maîtresse de toutes les femmes de cette Oumma et de toutes celles du monde ?

Quelle force de consolation ! Quelle autre annonce que celle-ci pouvait éteindre le feu de la catastrophe ? Vous êtes admirable, oh mon père ! Vous savez comment vous devez vous adresser à Fatima et la rassurer. Vous savez pourquoi je dois être la seule, parmi toutes ces gens, à entendre la nouvelle. Maintenant, je peux pleurer :

L'homme est en train de mourir

Les nuages rassemblent l'humidité sur le visage blanc

Du protecteur des orphelins et des veuves.

Le Prophète ouvrit tout d'un coup les yeux et lui dit :

Fatima, c'est le poème d'Abu Taleb. Ne dis pas de poème. Lis le Coran. Lis : Muhammad n'est qu'un Messager avant lequel les Messagers sont déjà passés. Est-ce que, s'il meurt ou s'il est tué, vous tomberiez dans l'apostasie ?...⁶³ » Il dit ensuite :

Que Dieu maudisse une nation qui fait de la tombe de son prophète un lieu d'adoration.

Les politiciens l'empêchèrent d'écrire quoi que ce soit. Ils voulaient savoir ce qu'il allait écrire. Il les regarda plein de douleur et leur dit :

Ce dans quoi je suis est meilleur que ce à quoi vous m'appellez.

Il leur dit ensuite : « Puisque vous insistez pour savoir ce que je veux écrire, je vais vous le dire. Il s'agit de trois choses : la première est de renvoyer les païens hors de la Péninsule arabe. La seconde est d'accueillir les délégations des tribus arabes comme je le faisais moi-même. La troisième... ».

Puis le silence !

Les regards se tournèrent tout d'un coup vers 'Ali qui était plongé dans ses pensées et qui avait gardé le silence à cause de sa tristesse. Mon père se tut et le silence dura. Ses yeux se fixèrent sur un point. Son Regard gorgé de larmes resta fixé sur un point dans son esprit.

Tout le monde se retira.

Je poussai un cri de douleur. « Ce grand malheur me touche énormément, oh mon père ! »

Il me dit, d'une voix dans laquelle je pouvais lire toutes les significations de la tranquillité et du salut :

Plus de souci pour ton père, après aujourd'hui.

C'est ainsi que se refermèrent les lèvres de mon père.

Les lèvres de la révélation, les lèvres qui embrassaient sa fille et ses fils se fermèrent et le sang coula de sa bouche.

Sa tête était sur la poitrine de 'Ali.

'Ali était silencieux, d'un silence lourd et grave, comme s'il était lui-même mort avant le Prophète. Aïcha se pencha sur mon père, puis les autres personnes firent de même.

Oui ! Oui !

Les instants de terreur et de confusion passèrent dans le silence de la mort.

Tout d'un coup, les deux mains qu'il avait posées sur Ous-sama tombèrent et ses lèvres bougèrent :

Vers le grand Ami.

Tout se termina.

Père ! Oh Père !

Le Très Grand avait répondu à son appel.

A Gabriel, on annonça sa mort.

La rumeur s'éleva à l'extérieur. Médine pleurait de peur et de doute. On pouvait entendre la voix de 'Omar qui disait : « Le Prophète n'est pas mort. Il ne mourra pas tant que sa religion n'aura pas révélé toute la religion, qu'il ne sera pas revenu pour couper les mains et les pieds de ceux qui ont tremblé devant sa mort. Je découperai avec mon épée toute personne qui dira : « Le Messenger de Dieu est mort ».

Plusieurs heures passèrent. Le silence était revenu. Je vis Abû Bakr et 'Omar entrer. Abû Bakr leva le voile sur le visage de mon père. Il pleura puis s'en alla. Lui aussi se retira et 'Ali s'occupa de laver le corps du Prophète et de l'enrouler dans un linceul.⁶⁴

Mon mari, Abû Hassan, lavait le corps pur de mon père et pleurait. Il versait de l'eau sur son corps et le feu consumait son âme à lui. Si les gens ont perdu leur Prophète, les miséreux leur refuge et les compagnons leur chef, 'Ali et moi avons tout perdu. Je ressentis tout d'un coup que nous étions redevenus des étrangers dans cette ville et dans ce monde.

Tout changea d'un seul coup. Les visages exprimaient l'inquiétude, les portes, les fenêtres et les murs tremblaient de peur. La « politique » succéda à la « sincérité ».

Les mains qui s'étaient rapprochées au moment de la fraternisation s'éloignèrent les unes des autres et se rapprochèrent des proches et des parents. Le système de classes fit son retour dans la vie, à côté du corps de mon père qui avait perdu la vie.

Pour 'Ali et pour moi, le drame était plus grand pour que nous pussions penser à autre chose qu'à la mort du Prophète. Au moment où la ville s'emplissait de projets, de conspirations et de rivalités, le monde apparaissait vide à nos yeux.

Abbas, notre vieil oncle, vint à nous le visage marqué par la peur et dit à 'Ali :

Donne-moi ta main pour que je te prête allégeance. Pour que l'on dise que l'oncle du Messenger de Dieu a prêté allégeance à son cousin, pour que les gens de ta tribu te prêtent aussi allégeance.

Comment donc ? Y en aurait-il d'autres qui convoitent cela ?

'Ali sentit le danger. Mais ce ne fut qu'un éclair qui étreignit son cœur avant de disparaître.

Il était occupé, à l'intérieur, par une autre tristesse. Muhammad était proche de 'Ali. Il était son père, son tuteur, son professeur, son frère, son ami et son Prophète. Autant de choses qui étaient des sources de fierté et un capital pour 'Ali. Il ne pouvait pas réfléchir à autre chose qu'à ce qui se passait à l'intérieur de cette maison. Il sentit que c'était son âme qui était

entre ses mains froides et tremblantes au moment où il était en train de laver le corps du Prophète. Pendant qu'il s'occupait du Prophète, moi, je m'occupais de ses enfants... mes enfants ».

Hassan avait sept ans, Hussein six, Zeïnaïb cinq et Oum Kulthoum trois. Le destin n'allait offrir à ces petits, à partir de ce moment, que la haine et la souffrance.

À l'extérieur de la ville, à « Saqifa », les compagnons médinois du Prophète (les *Ansars*) s'étaient réunis pour lui choisir un successeur parmi eux. Ils avaient senti que les *Mouhajirines* mecquois (les Quraychites) avaient planifié quelque chose. Cependant, Abû Bakr, 'Omar et Abû 'Oubeyda les rejoignirent assez rapidement et réussirent à les convaincre que le Prophète avait dit que « le Calife devait être de Quraych ». Ils en conclurent que le Calife devait être choisi parmi les proches du Prophète et ils élirent Abû Bakr.

Aucun cœur ne peut comprendre ce que la douleur avait fait avec le cœur sensible et alerte de Fatima.

L'amour de Fatima pour son père est plus grand et plus fort que l'amour de n'importe quelle fille pour son père. Cette fille était aussi la mère de son père, la compagne de son exil et de sa solitude. Elle avait écarté de lui les soucis et les tristesses ; elle avait combattu auprès de lui et avait vécu avec lui les années de baigne. Elle était la dernière de ses filles, la petite fille de la seconde partie de sa vie. Elle avait été la plus petite de ses filles. Elle avait été comme le fils unique au cours de ces dernières années, ce qui resterait après sa mort, le phare de sa lignée, le dépositaire de tous ses espoirs et, enfin, la seule mère de ses fils, de sa lignée, la femme de 'Ali, sa Fatima.

Fatima a débuté sa vie dans le foyer de son père et de sa mère quand la fortune de cette dernière avait disparu, que son père avait beaucoup de soucis et que ses sœurs n'étaient plus des jeunes filles. Sa mère avait dépassé les soixante-cinq⁶⁵ ans et

qu'elle était devenue pauvre, vieille, en proie à la haine et à la jalousie de ceux qui l'entouraient. Khadija, avant d'être l'épouse du Prophète et la mère de Fatima, était la compagne la plus proche de celui qui portait sur ses épaules la responsabilité du Message qui devait amener la Lumière dans le cœur de la *Jahiliyya*, apporter le réconfort à toutes les victimes de l'injustice, libérer les captifs du système économique qui reposait sur l'exploitation et enfin, mettre fin au paganisme. Ainsi Oum Fatima s'occupe du Prophète sur qui souffle une tempête incroyable de souffrances, de douleurs, de haine, de servitude et de rivalités matérielles. Oum Fatima s'occupe des souffrances de Muhammad et de ses inquiétudes. Muhammad est préoccupé par ses souffrances et ses inquiétudes, par son Dieu et par ses gens. Fatima sent parfaitement qu'il aura besoin de ses soins, au cours des années à venir, de manière plus pressante et plus urgente encore.

C'est ainsi que Fatima a aimé son père d'un amour qui ne ressemble en rien à l'amour que les autres filles peuvent avoir pour leur père. Le dévouement et l'affection qu'elle ressent pour lui, ce lien qui les unit et qui ne peut se briser, sont le fruit de ces années riches en difficultés, en haine, en peur et en souffrances dont son père a été victime. Il a été un étranger en son propre pays et parmi ses proches. Il a combattu sur tous les fronts contre l'ignorance et le paganisme, portant sur ses épaules le lourd fardeau du Message divin. Il a été seul sur le chemin qui mène de la captivité à la liberté, seul dans son ascension du repère de la perte, de la déviance, de la jalousie, de la trahison et de l'immobilité dans l'impiété à la Mecque vers le sommet de la lumière. Il a été envoyé vers des gens qui étaient des plus hostiles à son égard, qui lui faisaient plus de mal que qui que ce fût, qui s'écartaient de lui et le laissaient seul comme un étranger. Il était une âme solitaire et souffrante, qui prenait sur elle, d'une part, l'animosité des gens, leur niaiserie et,

d'autre part, sa solitude et son étrangeté. Il a pris sur ses épaules ce « dépôt » qui « a été exposé aux cieux et à la terre, et nous avons pris en pitié celui qui l'a porté » et les paroles qui lui ont été délivrées par l'invisible, ces paroles qui, si elles étaient descendues sur une montagne de pierres, l'auraient fait frémir et mettre à genoux par crainte de Dieu. Malgré toutes ces souffrances, il a été guidé vers la lumière par cette flamme intérieure qui le poussait à parler aux siens, à gravir le mont *Safa* pour appeler les gens et les prévenir du danger. Il a délivré son Message dans le cœur du temple sacré, à côté de « la maison de l'appel » devant les yeux de plus de trois cent trente-trois idoles muettes et sans âme – que les gens adoraient. Il les a appelés à la liberté et à l'éveil. À la fin de la journée, il revenait chez lui éreinté et fatigué. Il se prosternait blessé dans sa maison, les mains vides et le cœur plein de douleur, alors que, derrière lui, bruissait la rumeur de l'insulte et de la moquerie. Devant lui, il y avait une maison silencieuse et une vieille dame emplie d'amour qui l'attendait avec une ferveur plus brûlante que la braise chaude.

Fatima était encore une petite enfant faible qui suivait son père dans les ruelles de la ville haineuse, au temple sacré qui débordait d'insultes, de moqueries et de pièges. Elle l'accompagnait comme une colombe qui déployait ses ailes hors de son nid pour affronter les fortes dents des oiseaux de proie et des bêtes sauvages. Toute seule, elle protégeait son père de toutes ses forces hostiles. Elle prenait le héros solitaire dans ses petits bras tendres. Elle essayait le sang de son corps et soignait ses blessures avec ses mots d'enfant innocent. Elle ramenait ainsi ce grand laboureur à la maison et animait l'amour et la tendresse entre sa triste mère et son père qui souffrait. Quand son père revenait de Taëf, ensanglanté et solitaire, elle courait à sa rencontre et lui faisait oublier toutes ses amertumes et son errance avec ses moyens d'enfant. Elle divertissait son cœur de

son amour chaleureux avant de partager avec lui le siège auquel ses ennemis le soumièrent pendant trois ans. Elle s'occupait de sa mère malade et de son père voué à d'autres tâches. Elle supporta la faim, la tristesse, la solitude et des difficultés indescriptibles. Après la mort de sa mère, elle remplit le vide qui surgit dans la vie de son père qui était désormais encore plus seul à la maison. Elle s'occupait de lui comme une mère et nourrissait son sentiment paternel de tout son amour. Elle lui consacra toute sa vie et lui donna la force et la fierté par sa foi et sa confiance dans son Message. La voici qui lui donne à nouveau espoir en partant pour la maison de 'Ali, en acceptant la pauvreté et la dignité et en offrant à son père, -qui a été privé de fils et qui a perdu trois filles-, Hassan, Hussein et Zeïna, les fruits les plus beaux et les plus chers de sa vie pleine de souffrances. Telles sont les choses qui sont nées dans l'esprit et dans la conscience de Fatima pendant dix-huit ou vingt-huit ans. Des liens plus profonds que les relations à un père ou à un Prophète, plus solides que l'amour, plus dévoués que la volonté ou la foi, plus précieux que l'amour.

La voici maintenant qui voit la mort rompre tous ces liens. Il faudra vivre maintenant sans cela !

Que ce coup sur le cœur tendre de Fatima et son faible corps peut être dur ! Cette fille a vécu grâce à l'amour de son père, par sa foi, par celle de son père et pour son père.

Ce n'était pas un hasard si le Prophète lui avait accordé une attention plus particulière, sur son lit de mort, pour lui donner la force de supporter le choc de sa disparition. Cette attention n'était rien d'autre que le signe de l'imminence de sa mort à elle après lui, et c'est cette chance qui lui fut accordée. C'est cette proximité singulière qui lui a donné ce privilège d'être la première à le rejoindre.

La seule mort de son père aurait suffi à achever Fatima par le biais du choc le plus profond que la nature puisse diriger contre elle pour la tuer de la manière la plus dramatique qui soit. Mais le destin en a décidé autrement. Le second choc arriva peu après. Ce n'était pas un choc très fort comme le précédent mais il ne fait aucun doute qu'il était aussi profond, peut-être même plus profond. La main du destin n'eut aucune retenue puisqu'elle apporta la seconde secousse immédiatement après le premier choc.

On choisit pour Calife une autre personne que 'Ali. Peu importe qui était cette personne, Abû Bakr ou un autre. L'important était qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre que 'Ali.

Pourquoi pas 'Ali ?

Pourquoi le Prophète s'était-il arrêté à Ghadir Khom, après le pèlerinage de l'adieu et fait savoir, devant tout le monde, que 'Ali était le Calife et que son règne serait semblable au sien ?

Et pourquoi, au cours de ce voyage, des personnes avaient dressé une embuscade contre le Prophète, sur une route rocailleuse de montagne, avant d'entrer dans la ville ? Sans doute pour les assassiner, lui et 'Ali ? Il est clair que cette conspiration est liée aux événements de Ghadir Khom, puisque aucun événement qui se déroule au moment des élections n'est le fruit du hasard.

Et pourquoi le nom d'aucun des éléments de ce groupe n'a-t-il été révélé par le Prophète qui savait ce qui allait se passer, et qui aurait pu demander à l'éliminer ? Il ne s'agit pas d'un événement anodin, d'autant que l'histoire nous a rapporté des événements de moindre importance, parfois même totalement insignifiants, dans la vie du Prophète, à cause de l'attachement

de ses compagnons et leur intérêt pour les moindres détails de sa vie.⁶⁶

Pourquoi le Prophète, qui était déjà âgé, est-il parti pour une nouvelle guerre (Tabouk), avec la plupart de ses compagnons qui étaient plus des politiciens que des hommes d'épée, contre les Byzantins du nord ? La probabilité de mourir était importante et il dispensa 'Ali qu'il laissa à Médine, malgré le désir qu'il avait de partir au combat. Il lui dit : « Je laisse entre tes mains ce que j'ai laissé derrière moi de ma famille, de la ville qui m'a accueilli et de mes gens. Tu es auprès de moi ce qu'Aaron était pour Moïse, à la différence qu'il n'y aura plus de Prophète après moi ». 'Ali était pourtant un homme d'épée et la personne qui avait porté l'étendard pendant toutes les grandes batailles du Prophète.

Pourquoi envoyer une armée à la rencontre des Byzantins, alors qu'il était sur son lit de mort, pour une guerre de revanche, qui n'était ni nécessaire ni défensive ?

Pourquoi envoyer avec lui Abû Bakr, 'Omar et le reste des politiciens de grande influence ? Pourquoi avoir nommé, à la tête d'une armée comme celle-ci, qui comprenait des personnalités de premier plan, un jeune soldat – qui avait dix-neuf ans – qui s'irritait des critiques et des oppositions à un chef comme celui-ci et qui déclarait devant tout le monde que le critère de la direction et de la guidance n'était pas l'âge mais la capacité ?

Pourquoi est-ce qu'il insista de cette manière, alors qu'il était sur son lit de mort, à ce que l'armée se mît en mouvement rapidement, avec tous ces vieillards à l'exception de 'Ali ?

Pourquoi est-ce qu'ils ont provoqué toute cette agitation quand il a réclamé une tablette et un crayon pour écrire quelque chose qui leur permettrait de ne jamais s'égarer ? Ils l'ont même humilié ainsi que ses femmes qui demandaient, derrière leurs voiles, à ce qu'on lui apportât cette tablette et ce crayon

pour qu'il pût écrire ses recommandations. Il s'énerma alors contre eux et leur dit, avant de leur demander de se retirer, que ces femmes étaient meilleures qu'eux.

Pourquoi leur a-t-il donné, à la fin de sa vie, trois consignes dont il n'évoqua que deux avant de taire la troisième ?

Pourquoi a-t-il envoyé chercher 'Ali quand Bilal appela à la prière et qu'il n'avait pas réussi à se lever de son lit ? Quand il les vit, tous les deux, avec sa femme qu'il avait envoyée pour qu'elle les appelle, pourquoi s'est-il tu et les a-t-il renvoyés sans rien leur dire ?

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ... ?

Pourquoi le Prophète a-t-il parlé, aux tous derniers jours de son existence, de cette peur et de cette inquiétude, malgré sa force et l'étendue de son influence, quand il avait toujours parlé avec confiance, y compris dans les moments les plus difficiles à la guerre comme dans tous les moments de solitude et de faiblesse, à une période où les ennemis étaient encore très puissants ?

Pourquoi s'est-il rendu, le premier soir où la mort lui avait rendu visite, au cimetière, en compagnie de son serviteur et avait-il parlé avec les tombes silencieuses ?

« Paix à vous ô gens des tombes, que Dieu vous honore dans ce que vous êtes devenus. Les divisions approchent. Inéluctables comme la nuit, elles vont se succéder les unes aux autres ».⁶⁷

Oui, l'avenir a répondu à ces interrogations. La nuit obscure s'est répandue et 'Ali a enterré le Prophète pendant que ses grands compagnons étaient en train d'enterrer son droit !

Ils sont sortis de la « Saqifa » à la mosquée où le nouveau Calife devait prononcer son discours d'investiture... 'Ali sortit de la maison vide du Prophète pour aller à la maison de Fatima

et entamer vingt-cinq années de solitude et d'isolement douloureux et obscur.

Fatima avait pris sur elle l'horreur de ces coups dirigés contre son âme fragile.

Son père, son soutien, la personne la plus chère, l'avait quittée. 'Ali, son frère, son mari, son ami, l'être qui lui était le plus proche, a été écarté de la vie publique et s'est retrouvé seul à la maison, solitaire comme elle. C'était comme si tout le monde leur était devenu étranger, en un seul instant, et que la ville ne les connaissait plus.

L'Islam ? À chaque instant depuis son enfance, elle avait combattu auprès de son père pour la consolidation de cette religion. Elle en avait pavé la voie par ses sacrifices et sa patience, notamment pendant le bagne. Elle avait milité de toutes ses forces, de toute son existence et de toute sa foi pour renforcer le Message de son père, pour mettre en œuvre la justice, la vérité, la liberté et la fraternité parmi les gens. Elle avait tout fait pour que cette jeune *Oumma*, faible et peu éveillée – qui cachait en son sein le virus de ses anciennes maladies - se dirigeât sur la voie de la conscience, de la justice, de la pureté et de l'humanité.

Il apparut cependant que tout cela s'effondra devant les yeux de Fatima. Tous les murs et toutes les fondations, les citadelles et les tours qui avaient été édifiés avec toute cette douleur et toute cette souffrance s'effritèrent tout d'un coup.

L'avenir et le destin de l'Islam se sont joués à Saqifa, en l'absence de 'Ali, de Salmane, d'Abû Dharr, de Miqdad, de Ammar et de plusieurs autres de cette trempe. Les voici maintenant réunis dans la maison de Fatima, en colère et tristes. Pourquoi étaient-ils restés fidèles à 'Ali ? Parce qu'ils ne faisaient pas partie des seigneurs des Aws et des Khazraj pour avoir un nom et un titre à Médine. Ils ne faisaient pas non plus partie des

grandes familles quraychites qui jouissaient d'une position élevée dans la société qu'elles avaient acquises en s'appuyant sur le sentiment et l'honneur tribaux et sur le respect de classe qu'ils avaient utilisé contre le Prophète pour rassembler autour d'eux et élire la classe qui s'occupe des honneurs et de la dignité raciale. Ils sont ainsi liés les uns aux autres par des relations de sang et de race qui les entraînaient dans telle ou telle direction politique. Les gens comme Salmane, le Perse, Abû Dharr al-Ghifari qui venait du désert, ou 'Ammar – dont la mère était une esclave noire et son père un bédouin du Yémen – étaient des gens sans position sociale et sans argent. C'étaient des gens simples et pauvres.

Le Prophète les aimait et en était fier. Maintenant qu'il était parti, ils étaient revenus à leur misère. Les valeurs avaient à nouveau changé.

'Ali est le seul refuge

Ils n'avaient d'autre espoir que 'Ali. A Médine, au sein de l'ancien système qui s'était renouvelé aujourd'hui, 'Ali n'était qu'un jeune homme de trente ans (face aux vieux), condamné, pauvre, sans parti politique ou tribal. Ses valeurs étaient la piété, le savoir, le courage et la fermeté. Il s'était mis au service d'une pensée profonde et d'une conscience auxquelles il avait consacré la force de son éloquence, de son épée et de son capital. Il avait ainsi affronté tous les dangers au service du Prophète. Il avait dirigé son épée dans toutes les guerres contre les ennemis haineux d'hier – qui étaient devenus les amis soumis d'aujourd'hui – qu'il avait menées sous ses ordres.

Ces valeurs avaient suscité la jalousie des compagnons. Ces sacrifices et ce courage avaient accentué leur haine et leur animosité. Les deux groupes opposés s'étaient alors réunis autour

de leur haine et de leur attaque contre 'Ali. Ils l'avaient alors critiqué et tout fait pour limiter son influence, le priver de son droit et pour l'isoler.

Quand une âme s'élève au-dessus de l'époque dans laquelle elle vit, qu'elle mûrit d'une manière trop importante pour que les gens puissent la supporter, elle se retrouve automatiquement « seule ». Son existence profonde, belle et riche, va certainement provoquer « les créatures » vides, légères, laides et condamnées : même si elle reste humble dans son comportement apparent – c'est alors que son ami et son ennemi vont s'allier dans la négation de son droit. Ils vont alors trouver un intérêt commun, et l'ami et le compagnon – dont la petitesse finit toujours par être révélée par sa grandeur – vont tout faire pour nier ses qualités et humilier sa personnalité, afin d'éliminer la différence douloureuse qui existe entre eux et cette image qu'ils ne peuvent pas atteindre. Ils vont donc s'allier avec l'ennemi parce qu'ils auront besoin de lui pour le faire échouer. C'est ainsi qu'ils deviennent des jouets entre les mains des ennemis, des esclaves gratuits, des serviteurs de l'oppression.

C'est la raison pour laquelle il fallait humilier 'Ali.

C'est la raison pour laquelle nous constatons que les Omeyyades – les ennemis des *Mouhajirines* et des *Ansars* – les adversaires de 'Ali et de 'Omar, déclarent un peu partout : « 'Ali est Abû Tourab, il ne dit pas la prière. Les dépositaires de la révélation, les rassembleurs du Coran, les oncles et les proches du Prophète, ce sont les Omeyyades. La mère des croyants est la fille d'Abû Soufiane, et la maison d'Abû Soufiane – qui est comme la maison de Dieu à la Mecque, selon l'avis du Prophète – est un lieu pour tous, un temple sacré et sûr pour tous ceux qui viennent y trouver refuge... On dit que 'Ali a été touché dans l'enceinte de la mosquée ? Quelle histoire ? Qu'est-ce qu'il faisait dans la mosquée ? Qu'a-t-il à faire dans le temple ? Est-ce que 'Ali fait la prière ? »

D'autres sont occupés à le détruire

Il est clair que ces rancunes étaient le résultat des coups héroïques de Badr et de la bataille de la Tranchée qui remontaient maintenant à la surface.

L'ami qui était à Badr ou au cours de la bataille de la Tranchée avec 'Ali contre les Omeyyades est devenu aujourd'hui l'écho de tout ce que disent ces derniers... Pourquoi ?

Car ces « célèbres grands compagnons » étaient ceux qui avaient la tête baissée dans la Tranchée, alors que ce jeune homme de vingt-sept ans, 'Ali, avait dirigé des coups contre les ennemis qui lui avaient fait peur et qui l'avaient humilié. Il avait fait crier le nom de Dieu dans le cœur de tous les musulmans, ce qui avait fait dire au Prophète à ce sujet : « Le coup de 'Ali pendant la bataille de la Tranchée est comme la prière qui équivaut l'adoration à double mesure ». Mais ce coup a aussi humilié ceux qui avaient crié le nom de Dieu et qui en avaient été les premiers bénéficiaires, qui avaient été sauvés par lui et qui en avaient tiré une source de fierté. Il avait éveillé dans leur esprit une jalousie qu'ils n'avaient pas vue, et que personne ne pouvait voir, dont les graines avaient poussé, avaient donné des feuilles et des fruits et qui s'étaient enracinées profondément en eux.

Au cours de la bataille de Khaybar, Abû Bakr avait pris l'étendard et s'était lancé à l'assaut. Il revint cependant défait malgré tous les efforts qu'il avait déployés. Ce fut ensuite au tour de 'Omar de se lancer puis de revenir également bredouille. Le Prophète dit alors : « Par Dieu, je donnerai demain l'étendard à un homme qui aime Dieu et son Messager et que Dieu et son Messager aiment ».

Il le donna à 'Ali qui brisa les murailles les unes après les autres, avec un courage hors du commun, rare et exemplaire.

À Badr et à Ohod, les grands compagnons avaient fui - car ils avaient considéré qu'ils étaient plus âgés que 'Ali et qu'ils avaient une position sociale plus élevée - ou s'étaient assis dans un coin à cause de la peur ou du désespoir. 'Ali était comme la foudre et comme la tempête. Il parcourait le champ de bataille avec son cheval et formait de nouveaux fronts au milieu de la confusion et de la défaite imminente.

Au moment de la conquête de la Mecque, c'était lui qui portait l'étendard. À Siffin, quand les hommes d'influence et de considération étaient en train de fuir dans le réduit de Honein, au point qu'Abû Soufiane leur dit en riant : « Leur défaite les poursuivra jusqu'à la mer », 'Ali, comme un cri sublime, referma le trou de l'abîme. C'est ainsi que son épée créa l'hostilité de ses ennemis et la jalousie et le sentiment d'humiliation chez les amis.

C'est la raison pour laquelle l'ennemi et l'ami s'étaient unis en un même front pour faire face à la personnalité et aux qualités de 'Ali. C'est à ce moment-là que l'ennemi a eu besoin de l'ami et l'ami de l'ennemi. C'est la raison pour laquelle ils ont dû se libérer de la petitesse que la grandeur de 'Ali avait mise à jour dans le combat. Mais comment ?

Ils ont fait abstraction des qualités certaines de 'Ali et les ont étouffées. Au pire, ils ont cherché à leur donner des explications puériles ou à les dénaturer. Ils ont même dirigé des accusations contre lui, et quand leur bassesse et leur petitesse n'en sont pas arrivées à ce point, ils ont passé ses valeurs et ses principes sous silence ou ont insisté sur ce que l'on aurait pu considérer comme des points faibles. S'il y avait des qualités partagées entre 'Ali, Abû Bakr et 'Omar, on les reconnaissait, mais on violait le droit de 'Ali et on voilait la vérité sous le prétexte de l'intérêt général, de son jeune âge, ou en prétendant qu'il n'était qu'un homme d'épée, d'ascèse et de savoir, qui ne connaissait rien à la politique, un homme courageux mais qui n'excellait

que dans l'art de la guerre ! On disait aussi qu'il avait trop d'ennemis, car il avait tué un grand nombre de personnes rattachées aux grandes familles influentes au cours des guerres du Prophète et que le ressentiment était encore trop brûlant. Il n'était donc pas dans l'intérêt de l'Islam qu'il fût élu !

'Ali ? Il était trop élogieux envers lui-même ! (Remarquez la haine de la petitesse qui se manifeste ici plus qu'ailleurs).

'Ali ? D'accord, « par Dieu, ce serait toi s'il y avait de l'espièglerie en toi, mais pas si tu voulais les amener vers le droit chemin et la voie pure ».

Le résultat ? On porte atteinte au droit de 'Ali aussi bien par la main des Omeyyades que par celle de 'Omar, l'ennemi des Omeyyades, le compagnon de guerre de 'Ali. C'est ainsi que 'Othman l'emporte avec l'aide des Omeyyades, ses proches, et de 'Omar, l'ennemi des Omeyyades.

Fatima savait tout cela. Elle le savait très bien. Elle n'était pas issue d'une famille ignorante. Fatima avait connu la voie du *ji-had* et elle avait exercé des fonctions dans l'appel et la guidance. Elle avait passé son enfance dans la tempête de la révolution et sa jeunesse dans le feu de la politique de son temps. C'était une femme musulmane, une femme que la compromission morale n'écartait pas de ses responsabilités sociales.

Quelques heures après l'enterrement du Prophète, 'Ali se réunit avec un certain nombre de Hachémites parmi les compagnons fidèles du Prophète pour s'opposer à ce qui s'était passé à Saqifa et pour refuser de prêter l'allégeance à laquelle la plupart avaient été conviés. Dans la mosquée, le Calife avait déjà prêté serment et reçu l'allégeance des gens.

Quant à 'Omar, le politicien éprouvé, il avait déployé tous ses efforts pour écarter toutes les embûches qui s'étaient dressées sur le chemin du pouvoir.

Saad Ben 'Oubâda, l'émir des Khazraj, l'homme d'influence et de pouvoir, le candidat des *Ansars* à Saqifa, n'accepta pas de prêter allégeance à Abû Bakr. Il quitta Médine et pris la route de l'exil vers Damas pour exprimer son opposition. On apprit tout d'un coup qu'il avait été assassiné et que c'était les *djinn*s qui l'avaient frappé de leurs flèches.

La position des tribus n'était pas claire, même si l'on pouvait s'attendre à ce que certaines d'entre elles refusassent le Califat d'Abû Bakr. Mais le véritable danger venait de la maison de Fatima. Oui, depuis ce jour, la maison de Fatima était devenue la source de tous les dangers pour le gouvernement.

A présent, à Médine, l'histoire nous montre trois points importants :

La Mosquée, la maison de Fatima et la demeure du Prophète qui est plongée dans le silence. Le plus étrange était que ces trois lieux étaient proches, que leurs murs se jouxtaient, qu'il n'y avait entre eux qu'une petite distance.

'Omar était très contrarié par ce seul point d'opposition au nouveau gouvernement, lui qui avait déployé tant d'efforts pour concentrer le pouvoir entre les mains d'Abû Bakr. Il ne pouvait souffrir l'existence d'une opposition qui s'était réunie autour de cette maison, qui s'était établie dans la mosquée censée devenir la maison du Parlement et le siège du gouvernement du Calife. Il ne pouvait pas accepter que les figures réunies ici soient les figures les plus chères et les plus aimées qui eussent entouré le Prophète.

Fatima était maintenant encerclée comme une colombe prisonnière entre deux drames douloureux.

La mort de son père et la spoliation du droit de 'Ali. Elle était plongée dans une tristesse noire. Elle pensait au passé, à son père et à la force de son inquiétude pour l'avenir et pour ce qu'allait devenir la religion « de la justice et de la droiture ».

Les beaux souvenirs du passé, doux ou amers, s'étaient abattus sur elle. Son esprit s'était élevé, comme un oiseau qui avait fui de sa cage vers les hauteurs, auprès de l'esprit de son père, dans les confins du passé. Elle oublia ainsi, ne serait-ce qu'un instant, l'étendue du désastre et sa douleur s'était tue un moment. Mais tout d'un coup, des bruits montèrent de la mosquée. Fatima prêta l'oreille. C'était la voix de 'Omar qui s'élevait, terrifiante et claire, parmi les autres voix, menaçant de brûler la maison de 'Ali avec ses habitants.

Fatima entendit cela, de manière très claire. La voix s'était rapprochée. La porte de Fatima donnait sur la mosquée. Elle entendit la voix dire avec mépris : Fatima est à la maison ! Il répondit sur le même ton :

Et alors... voici le fils de 'Omar qui tient la torche dans sa main.

Le feu était donc devant la maison de Fatima.

Il y avait du bruit et de la clameur. On entendit 'Omar crier : 'Ali ! sors à notre rencontre.

La maison de Fatima tremblait avec force. La chaleur du feu était nettement perceptible à travers la porte et la voix de 'Omar devenait de plus en plus menaçante.

La voix de Fatima s'éleva tout d'un coup derrière la porte. C'était une voix qui portait toute la tristesse du monde :

Oh mon père, oh Messenger de Dieu, qu'avons-nous trouvé après toi de la part d'Ibn al-Khatib et d'Ibn Abi Quhafa ?

Les partisans de 'Omar reculèrent de quelques pas. C'était là une voix en pleurs. C'était la voix de la fille du Messenger de Dieu.

Certains ne purent se contrôler et manifestèrent leur compassion. Les autres se mirent à calomnier en regardant en direction de la maison de Fatima et du Prophète.

Ils étaient tous immobilisés. La honte et la crainte les avaient ramenés à eux-mêmes. Mais ‘Omar, qui s’était retrouvé seul, se leva en répétant des mots que personne ne comprit. Il revint vers Abû Bakr qui était entouré de nombreuses personnes. Ils discutaient de ce qui se passait avec Fatima et de ce qu’elle avait dit. Certains en parlaient comme d’une catastrophe.

Ibn Abî Qahafa et Ibn al-Khatâb revinrent à la maison de Fatima, mais cette fois avec plus d’amabilité et de plus de bonté.

Fatima, qui s’était habituée à l’oppression et qui avait évolué au sein du *jihad*, était debout devant la porte comme le gardien et le défenseur de cette maison. C’est comme si elle voulait protéger ‘Ali – qui était seul – qu’elle ne voulait pas s’effondrer et qu’elle voulait patienter au milieu de ce désastre, même si la situation était cette fois plus critique qu’à n’importe quel autre moment et qu’elle constatait qu’elle était impuissante et faible.

Ils laissèrent ‘Ali tout seul, après qu’il fut devenu pauvre et condamné. Le groupe qui l’entourait se dispersa, de gré ou de force, car il n’y avait aucun danger à ne pas lui prêter allégeance. Ils savaient qu’il était impossible d’obtenir l’allégeance de ‘Ali tant que Fatima serait vivante. Fatima n’avait aucune complaisance envers le régime qu’elle considérait illégitime. Elle était donc restée dans son rejet de ceux qu’elle considérait avoir usurpé le droit de ses parents, jusqu’à sa mort.

Le Prophète était mort. ‘Ali s’était retiré de la vie et l’héritage de Fatima, qui était sa seule source pour vivre et faire vivre son mari et ses enfants, avait été confisqué. Le pouvoir était entre les mains d’Abû Bakr et de ‘Omar et le destin de l’Islam et des gens était entre les mains de la politique. Abdel Rahman Ben ‘Aouf, qui ne pensait qu’à l’argent, ‘Othman Ben Affan le prodigue, Khaled Ben Al-Walid, le frivole, qui ne se souciait de rien et Saad Ben Abi Waqass, le brutal, l’impitoyable, étaient

devenus les piliers véritables du Califat du Messager de Dieu. ‘Ali s’était retiré dans sa maison, occupé à réunir et à rédiger le Coran, inquiet pour l’avenir. Bilal quitta Médine et s’était retiré dans une ville de Cham et s’était tu pour toujours. Salmane était retourné, triste et désespéré en Iran, et s’était retiré dans une ville. Abû Dharr, l’ami du Prophète, Ammar Ben Yasser, le chéri du Prophète, demeurèrent sans activité.

Fatima n’abandonne pas

Fatima n’abandonna pas. Elle poursuivit ses attaques contre le nouveau pouvoir et le Calife qu’elle ne considérait pas comme le bienvenu. Elle n’arrêta pas d’œuvrer à la récupération de Fadak et toute sa quête était une attaque et une critique à travers lesquelles elle essayait de persuader les gens que la confiscation de Fadak était une vengeance contre elle et un coup économique contre ‘Ali.

Fadak était un petit potager, trop petit pour qu’on se le disputât. L’importance de Fadak venait de ce qu’il constituait un indicateur de l’usurpation du droit et de l’injustice du nouveau gouvernement. Fatima cherchait à critiquer le gouvernement en soulevant la question de Fadak afin de prouver à tout le monde comment ces gens falsifiaient la vérité pour consolider leurs intérêts particuliers, comment ils ne reculaient pas de l’invention de *Hadiths* prophétiques ni devant le détournement des paroles du Prophète. Elle voulait faire comprendre à l’opinion publique comment ces gens qui avaient fait de la « *Sunna* du Messager » leur slogan, opprimaient la famille du Prophète et qu’ils privaient chaque musulman du droit qu’il avait sur le Prophète et sur sa fille, et comment ils prétendaient que le Prophète avait eu une descendance, mais qu’il n’avait pas laissé d’héritage. Fadak était devenu pour Fatima une affaire politique et un moyen de *jihad*. Son insistance sur cette question venait de là et

non de sa valeur économique comme certains de ses adversaires avertis ou de ses soutiens ignorants pouvaient le penser.

Fatima ne se calmait pas, même si elle avait été affectée par la mort de son père et par les coups répétés qui s'étaient abattus sur elle. Même si les *Mouhajirines* et les *Ansars* l'avaient abandonnée, à part une petite partie de partisans. Fatima ne se tut pas et ne se calma pas.

Elle ne pensait pas pouvoir récupérer le gouvernement des mains de ces gens-là. Elle savait très bien que le droit de 'Ali avait été perdu et que les planificateurs puissants des élections, qui avaient préparé le terrain et qui avaient établi leur plan depuis longtemps, avaient fini par dominer. Mais la force du pouvoir, la domination du gouvernement, le silence des gens et leur soumission au nouveau gouverneur ne pouvaient pas ôter à Fatima la responsabilité de son *jihad* pour le droit et contre l'injustice. Elle devait œuvrer pour la victoire, même si ses espoirs étaient maigres. Elle devait combattre le régime en place. Qu'elle parvînt à le vaincre ou non, elle devait au moins faire parvenir son message critique. Même s'il était impossible de mettre l'injustice à terre, elle pouvait au moins la révéler, la prouver, l'exposer et la faire connaître à ses contemporains. Elle pouvait au moins faire savoir aux gens que ceux qui étaient à la tête de ce gouvernement étaient mauvais et injustes et que ceux qui étaient persécutés, défaits et emprisonnés, étaient l'incarnation du droit, de la justice et de la liberté.

C'est ainsi que Médine fut témoin de l'un des tableaux les plus étranges de l'histoire : dans les environs de la mosquée du Prophète, un homme conduisait sa femme sur un coche à travers les ruelles étroites de la ville.

Cet homme était 'Ali et cette femme était Fatima, la bien-aimée du Messager de Dieu. Ils sortaient chaque nuit de la maison et se dirigeaient vers les assemblées des *Ansars*, qui

étaient les gens les plus dévoués et les moins partisans. La plupart des *Mouhajirines* étaient quraychites. Ils étaient liés les uns aux autres par d'anciennes relations politiques et le Calife actuel était des leurs, c'était même leur cheikh. Ils avaient donc tous une part de son gouvernement. Quant aux *Ansars*, ils n'avaient aucune part dans le nouveau gouvernement. Leur candidat était Saad Ben Ibadat qui avait quitté Médine et qui avait été assassiné sur la route. Ils s'en étaient donc remis à la nomination d'Abû Bakr, qui était un *Mouhajir*, un parent du Prophète et un cheikh de Quraych quand il avait dit : « Le Prophète de Dieu aurait voulu que son successeur fût un proche de la maison de Quraych. C'est la raison pour laquelle vous devez détourner vos regards du pouvoir et le laisser à Abû Bakr, qui est de la tribu du Prophète et qui est le père de sa femme, et lui soumettre votre volonté ».

Voilà que Fatima va vers eux personnellement chaque soir en compagnie de 'Ali. Elle assiste à leurs réunions et discute avec eux. Elle leur parle des qualités de 'Ali et leur rappelle les recommandations du Prophète et parvient à les convaincre par sa moralité, par la force et l'humanité de sa personnalité et par sa connaissance précise de l'Islam et de ses objectifs. Elle leur démontre la vacuité des élections qui ont eu lieu et les met en garde contre les malheurs qui s'abattront sur les traîtres qui y ont participé, du destin effrayant et sombre qui attend l'Islam et les guides de l'*Oumma*.

Quand les historiens parlent de cette histoire, ils ne disent pas, ne serait-ce qu'une seule fois, que les *Ansars* ont approuvé le principe de Fatima. Tous lui donnaient raison et reconnaissaient la grande erreur qu'ils avaient commise à son égard et à l'égard de 'Ali et de son droit.

Quand elle leur demandait « de prendre partie pour Abû Hassan dans l'entreprise de récupération du droit pour laquelle il œuvre », ils s'excusaient en disant :

« Oh fille du Messenger de Dieu, nous avons déjà prêté allégeance à cet homme, et si ton mari et cousin était venu à nous avant, nous l'aurions soutenu plutôt qu'Abû Bakr ».

'Ali leur demande alors avec étonnement et douleur :

« Aurais-je dû laisser le Messenger de Dieu dans sa maison, sans sépulture, et sortir négocier avec les gens pour obtenir leur appui ? »

Fatima, qui voyait que 'Ali était, comme d'habitude, victime de son amour et de sa fidélité au Prophète, disait :

« Abû Hassan a fait ce qu'il devait faire et ils ont fait ce que Dieu avait prévu et demandé qu'ils fissent ».

Le présent promis est envoyé

Maintenant, tout était terminé.

Fatima s'est rendue à la mort. Elle a senti qu'elle était seule à un niveau inimaginable. Elle a ressenti la solitude qui avait toujours accompagné son père, en tous lieux et durant de longues années. Etrangère parmi les siens, elle constatait que ses amis parlaient d'autre chose... Médine n'était plus « la ville du Messenger ». Le gouvernement et la politique s'étaient mis à régner sur « la ville de la foi » au moment même où avait disparu ce grand esprit qui avait insufflé sur l'Arabie la compassion, l'amour du droit et la soumission à la vérité. Il avait révélé les plus grandes qualités humaines, la perfection de la vie et ses merveilles, « le *jihad*, la foi, et la piété ». Il avait détruit les traditions stériles et les coutumes raciales, les liens tribaux, l'orgueil, l'esprit partisan et la bassesse par ses propos qui étaient « la voix de la conscience », le phare de la révolution, de l'engagement, de la responsabilité, du *jihad*, de la logique, de la moralité de l'esprit et du mouvement perpétuel de la vie. Les figures amicales et aimées qui n'avaient pas de base sociale ou

tribale, mais qui avaient été appréciées par le Prophète, ont été écartées par les nouveaux dirigeants politiques, et les « grandes personnalités » ont pris le pas sur eux.

Et quand les oreilles ont été occupées par le bruissement du destin et du gouvernement, elles n'ont plus écouté la voix douce et faible de l'affection, de l'amour et de la sincérité.

La personnalité d'Abû Bakr, la rudesse de 'Omar, l'épée de Khaled et la fourberie de 'Amrou Ben Al-'Ass ont mis en place une citadelle impénétrable autour de Médine. Elle rassemblait en son sein les foules apeurées et les compagnons – conscients ou inconscients – mais elle maintenait la maison de Fatima à l'extérieur et personne ne pouvait plus entendre sa voix.

Les ennemis de Fatima étaient ici beaucoup plus forts que les ennemis qu'elle avait combattus à La Mecque. Son père, qui avait été seul là-bas, parlait à voix haute dans la Mosquée Sacrée, le centre du pouvoir de l'ennemi, lorsqu'il faisait face à l'assemblée de Quraysh et aux trois cent trente-trois idoles de pierre. Il disait avec une grande assurance et sans aucun doute ni aucune faiblesse qu'il allait les détruire avec l'aide de Dieu, qu'il allait en finir avec les ancêtres et mettre à bas leurs objets sacrés et leurs légendes.

Le Prophète lui-même, comme nous l'avons vu dans les derniers jours de sa vie, alors qu'il était au summum de sa puissance, de son influence et de l'amour des gens pour lui, n'avait pas pu mettre l'armée d'Oussama en mouvement, malgré toutes ses déclarations et ses injonctions en direction de ceux qui traînaient. Même, il les avait maudits.

Que dis-je ? Il n'avait même pas pu écrire son message alors qu'il était dans sa maison entouré de ses plus proches compagnons. Il ne put même pas évoquer son testament et préserver ce qu'il avait à dire de l'altération et du détournement.

'Ali, son mari, le célèbre héros de son époque, qui avait changé le cours de la guerre de la Tranchée, au cours de laquelle toutes les tribus ennemies avaient attaqué la petite ville comme un seul homme et qui avait vu tous les partis de l'infidélité à la religion s'unifier pour attaquer les racines de l'Islam et détruire la citadelle de la « révolution de Muhammad » sur les combattants qui la défendaient.

C'est lui qui, pendant la bataille d'Ohod - dans les instants les plus dramatiques et les plus terrifiants, au moment où les ennemis avaient assis leur maîtrise sur la montagne et que les musulmans s'étaient dispersés, que l'armée islamique s'était effondrée et que le Prophète était resté, seul et blessé, à sa position - s'était mis à tourner autour du Prophète comme une furie pour le protéger. Par moments, il le quittait pour aller porter ses coups sur l'ennemi comme une tempête et en tuer quelques-uns, avant de revenir encore une fois tourner autour du Prophète pour le protéger. Il réussit à faire de ceux qui avaient commencé à désespérer une nouvelle armée, à ramener la vitalité et l'espoir à la force effondrée de l'Islam. Il avait, ainsi, forcé l'ennemi, qui était sûr de sa victoire et de sa capacité à tuer le Prophète, à quitter le champ de bataille sans retour. C'est lui qui avait évité la défaite à Honein et apporté la victoire à Khaybar.

C'est lui qui avait porté son épée dans les champs de la mort et du sang et dans les rangs des ennemis. Ce fut cet homme qui était maintenant écarté de la vie, qui était assis dans sa maison à l'ombre de la crainte qui se dessinait sur son visage. Ses pensées s'en allaient vers des horizons obscurs et des terres de peur et de désolation.

Qu'est-il arrivé à cette épée qui ne revenait jamais de la guerre sans s'être désaltérée du sang de ses ennemis et qui s'appuyait sur le mur auprès de celle de son père ? Il lui disait fièrement : « Lave l'épée, Fatima ». Qu'est-il arrivé à un pareil

serviteur pour qu'il restât sans mouvement et sans vie, endormi dans son inertie ?

Que pouvait donc faire Fatima dans une guerre qui avait commencé alors que son père n'était plus présent et que 'Ali – le porteur victorieux de l'étendard qui apportait sur le champ de bataille la grandeur, la dignité et le courage – avait été défait ?

La guerre sur le front intérieur a toujours été plus difficile pour les combattants que la guerre contre l'ennemi extérieur. La guerre qui avait maintenant débuté n'avait aucun Abû Lahab, ni aucun Abû Soufiane, ni aucun Abû Jahal, ni Hind, ni 'Otba, ni Omayya Ben Khalaf – les visages de la corruption et du mal absolu qui n'avaient aucune humanité et qui ne se battaient pour aucune conviction ni aucune valeur humaine mais pour leur intérêt, la préservation de leurs caravanes et de leurs marchés. C'est la guerre de l'arrière-garde contre la révolution, de l'idolâtrie contre la liberté, de la servitude contre la liberté, de l'humiliation et de l'impureté contre la pureté et enfin, la guerre des ennemis de l'humanité et des défenseurs de l'ignorance contre l'humanité et les défenseurs de la conscience et de l'éveil.

De quelle guerre s'agit-il donc maintenant et contre qui ?

D'un côté de ce front, 'Ali et Fatima, comme à la Mecque, à Badr, à Ohod, à Khaybar, à Honein... De l'autre côté, Abû Bakr, le premier à avoir cru dans le Prophète en dehors des gens de la maison, son compagnon durant l'hégire, le père de sa femme, celui qui l'accompagna dans son exil et dans sa solitude, qui dépensa toute sa fortune pour lui et qui fut obligé de travailler à Médine chez les juifs et les étrangers pour subvenir à ses besoins. C'est la personne que les gens ont toujours vue aux côtés du Prophète aux moments les plus difficiles pendant vingt-trois ans.

‘Omar, la quarantième personne à avoir adhéré à l’Islam. Son adhésion, avec Hamza, l’oncle du Prophète, avait renforcé le camp des musulmans. Depuis, il avait dédié tous ses moyens au développement de cette révolution. Il était parmi les plus proches compagnons du Prophète et l’un des *Mouhajirines* les plus en vue. Les gens le considéraient comme l’un des grands chefs et l’un des grands amis du Prophète, d’autant qu’il était le père de Hafsa, la mère des croyants.

Abû Oubeida, le grand *Mouhajir* et l’un des premiers musulmans, Othman Ben Affan, le *Mouhajir* aux « deux exils »⁶⁸, le gendre du Prophète aux « deux lumières »⁶⁹, un homme réservé et effacé qui appartenait à deux grandes familles quraychites et qui contribua de manière significative dans les actions caritatives en direction des pauvres musulmans. Les gens l’ont donc considéré comme l’une des plus anciennes figures des compagnons, comme l’un des *Mouhajirines* les plus importants et comme l’un des amis les plus proches du Prophète.

Khaled Ben Al-Walid qui fit preuve d’une grande force dans les combats contre les ennemis de l’Islam. Il brisa neuf épées sur la tête des soldats byzantins alors qu’il n’était qu’un simple soldat et fut donc appelé « l’épée de Dieu ». ‘Amro Ben Al-‘Ass qui avait adhéré à l’Islam, il y a très longtemps, et montré à l’empire byzantin la force de l’Islam. Saad ben Abi Waqas, le premier à avoir décoché une flèche contre les ennemis de l’Islam et qui avait défendu la vie du Prophète au cours de la bataille d’Ohod grâce à la précision de son tir... ce qui avait amené le Prophète à le louer en personne.

Et d’autres encore... qui bénéficiaient de l’appui des *Mouhajirines* et des *Ansars*, de tous les chefs des armées et de tous les compagnons du Prophète...

Leur slogan est l’Islam !

Les slogans ? Il ne s'agissait ni du paganisme ni de l'associationnisme, des légendes, du commerce de Quraych, de l'honneur de la tribu. Il s'agissait de l'unification et de l'expansion des territoires de l'Islam, de l'établissement du texte coranique, de la pureté, du service des gens, du contentement de Dieu, de l'accomplissement de sa volonté, de la mise en œuvre de sa législation et de la « *Sunna* du Messenger de Dieu » et du maintien de l'unité des musulmans.

Mais pourtant, il y avait, au milieu de tout ce tapage, un droit qui était tranquillement malmené ! Le droit de 'Ali. Comment ? Facilement, avec une logique implacable, par crainte pour le destin de l'*Oumma* et de l'Islam, de l'insubordination interne et de la pression de l'ennemi étranger, par peur de la dispersion des musulmans... De toute façon, « il n'était pas bon qu'il prît le commandement maintenant, alors qu'il était un jeune homme de trente ans, d'un tempérament radical qui avait fait naître la haine chez de nombreuses personnes, parmi les familles et les personnalités les plus influentes qui avaient mis leur main sur le cours des choses ».

« Il est encore trop tôt pour 'Ali ». « Ce n'est pas dans l'intérêt de l'Islam pour le moment ». Oui dans « l'intérêt ». C'est cette voix funeste qui a toujours été suspendue au cou de la vérité.

C'est au nom de cet intérêt qu'on a toujours liquidé la vérité, en la tuant d'une mort légale ! En acceptant ce baiser au nom de Dieu !

Comme cela est facile ! Quel silence ! Tout ça se passe sans que personne n'en sache rien, sans qu'aucun assoupi ne se réveille ! Sans que les gens ne se révoltent, sans que personne ne parvienne à réveiller les gens, à faire connaître la vérité cachée derrière les coups de « l'intérêt » et enfin, sans qu'aucune voix, opposition ou effort, ne parvienne à sauver la vérité ou à faire

quoi que ce soit contre la force qui s'arme « de l'amour de l'intérêt ».

Rien ne réussit, même si c'étaient les efforts de Fatima, ses cris et ses oppositions ! Quand l'imposture porte les habits de la piété, c'est la plus grande catastrophe de l'histoire qui surgit.

La catastrophe dont 'Ali et Fatima ont été les victimes, puis leurs enfants et leurs héritiers !

Fatima a commencé à sentir qu'il n'était plus possible de faire quoi que ce soit contre cette catastrophe qui s'était soudainement déclarée. Elle ressentit une fatigue amère du *jihad*, des souffrances et des douleurs. Les difficultés de la vie étaient devenues trop lourdes pour son corps et pour son esprit.

L'horizon s'obscurcit devant ses yeux. Elle était arrivée à la nuit absolue – dont son père lui avait parlé au cours des derniers jours de sa vie. Qu'allait-il se passer maintenant ? Qu'allait-il advenir de tous les efforts que son père avait déployés sous le coup du vent froid de la politique et de l'intérêt qui s'était mis à souffler ?

Entre quelles mains l'avenir de cette jeune Oumma, qui avait toujours été victime des politiques claniques familiales, allait-il tomber ?

Voici que l'odeur du système de la race et de la classe sociale avait commencé à se répandre dans l'air. L'allégeance avait remplacé la recommandation. Comment l'avis des deux tribus de Aws et des Khazraj, qui s'étaient alignées derrière leurs chefs, et l'avis de Quraych qui avait nommé son cheikh, avaient pu l'emporter sur l'avis du Prophète ? Quelle conscience pouvait être celle de ceux qui se sont réunis à Saqifa autour de Saad et qui ont ensuite changé d'avis pour se réunir autour d'Abû Bakr ? Quelle est cette conscience qui se passe de l'intervention du Prophète dans le choix de son destin politique ? Le plus étonnant est que ces gens sont de la même ville que le Prophète,

qu'ils ont vécu et accompli le *jihad* avec lui. Demain, si l'Islam disparaît et que cette génération passe, quel avenir cette allégeance aura-t-elle préparé pour les gens ? Qui est-ce qu'ils vont élire ? Qui va être leur candidat ?

La crainte pour l'avenir de l'Islam

Si les *Mouhajirines* qui se sont le plus sacrifiées pour l'Islam et les *Ansars* qui l'ont le plus soutenu ont écarté 'Ali de cette manière, que vont faire les générations et les politiciens de demain (qui ne sont pas nés et qui n'ont pas grandi dans l'atmosphère de foi, de piété et de *jihad*) ? Il est facile de prévoir, dès maintenant, le destin qui attend Hassan, Hussein et Zeïnab.

Le retrait de 'Ali dans sa maison et son abandon de la politique a été le début d'une histoire tragique et sanguinaire. L'allégeance de la Saqifa – qui aura été faite dans le calme – annonce d'autres allégeances qui se feront dans le sang. Fadak aura été le premier acte d'une longue série d'usurpations et d'injustices qui allaient s'abattre à l'avenir.

Le Califat de l'avenir sera un grand drame pour l'Islam et une catastrophe pour l'humanité.

Qu'était-il possible de faire maintenant ? Fatima avait tout essayé pour que la première pierre de l'édifice ne fût pas mal posée. Mais elle n'avait pas réussi. Elle avait senti que la ville du Prophète était restée sourde à son appel, que son cœur était resté de pierre face au silence de 'Ali ! C'était un silence qui tombait comme la foudre sur un cœur qui sentait et comprenait 'Ali et qui connaissait son époque.

Comme l'égoïsme est dur ! Surtout quand il s'arme de l'intérêt et de la justification de son acte par la doctrine et la foi. C'est alors que les amis authentiques font leur apparition pour usurper le droit, même le droit de 'Ali.

Fatima était maintenant épuisée et fatiguée. Elle avait passé une vie entière à porter sur ses épaules le poids du Message de son père, les difficultés du *jihad* contre l'ignorance des gens. Elle avait vécu une vie riche en souffrances, en dangers, en pauvreté, en travail et en quête pour une cause qui dépassait son époque. Elle était triste d'avoir perdu son père, dont l'existence avait été étroitement liée à la sienne. Elle était inquiète pour le sort de 'Ali – qui était insoutenable – et qui était maintenant assigné à domicile, après une vie de *jihad* contre l'ennemi, par la main des amis, victime d'une volonté qui est venue par la force de son épée, de son sacrifice et de son dévouement. Elle était maintenant fatiguée, désespérée par les derniers efforts qu'elle avait déployés pour rétablir le droit d'Abû Hassan et qui étaient restés inefficaces.

Ce n'était plus seulement l'effort qui était devenu pénible, mais même l'épreuve lui était devenue impossible. Ce n'était pas seulement ce qui se passait à l'extérieur qu'elle ne supportait plus. C'était ce qui se passait aussi à la maison qui était aussi devenu insupportable. Le silence qui régnait dans la maison de son enfance était lui aussi devenu terrifiant.

Cette fenêtre s'était elle aussi refermée. Il ne restait plus qu'une seule des deux fenêtres qui se faisaient face, qui souriaient l'une à l'autre et qui s'envoyaient des vagues de bonheur, de tendresse et d'espoir. L'autre avait été refermée pour l'éternité par la mort.

La politique ferma la porte de sa maison. Elle était maintenant sa prisonnière, aux côtés de 'Ali, qui était assis comme une montagne silencieuse de tristesse qui couvrait un terrible volcan – et des fils du Prophète sur les visages innocents de qui elle pouvait lire, comme un éclair, les signes du triste sort qu'ils allaient subir demain, l'un à la suite de l'autre.

Elle recherche la terre de la tombe de son père

La vie lui était devenue douloureuse et fatigante. Rester était devenu un lourd fardeau que les épaules impuissantes de Fatima étaient devenues incapables de soutenir, et qui exerçait maintenant, à chaque instant, à chaque minute et à chaque pas, une pression sur son cœur.

Elle ne trouvait de réconfort qu'auprès de la tombe de son tendre père et dans l'annonce qu'il lui avait faite : « Fatima, tu seras la première des gens de ma maison à me rejoindre ».

Mais quand ? Quelle attente difficile !

Son âme souffrante vacillait – comme un oiseau blessé et prisonnier dans une cage de tristesse. Il y avait trois murs de tristesse : le visage silencieux et souffrant de son mari, la tristesse de ses enfants et enfin la tombe froide et silencieuse de son père dans l'un des coins de la maison d'Aïcha.

Chaque fois que la douleur attaquait son cœur, qu'elle suffoquait sous son emprise et qu'elle sentait qu'elle avait un besoin pressant de ressentir la tendresse de son père, elle allait vers lui se jeter sur sa tombe et elle jetait son regard gorgé de larmes sur sa terre silencieuse. Tout d'un coup, elle se mit à sangloter comme si elle venait d'apprendre la nouvelle du décès de son père, elle plongeait ses doigts dans la terre et la prenait dans ses mains comme si elle cherchait à la désaltérer avec ses larmes. Elle portait la terre sur son visage, elle la sentait avec toute l'affection de l'amour qu'elle avait pour son père et se calmait un instant comme si elle venait de trouver un peu de réconfort. Soudain, d'une voix entrecoupée par la douleur, elle se mettait à réciter :

« Toute personne qui hume la terre d'Ahmad
(le Prophète)

N'a rien perdu si elle ne sent plus aucun musc

Ô père, que de souffrances se sont abattues sur moi après ton départ

Si elles étaient tombées sur une journée éclatante, elles l'auraient transformée en nuit ».

Elle se calmait progressivement. La terre de Muhammad filait à travers ses petites mains et elle la suivait du regard – sans déployer aucune résistance. Elle plongeait alors dans un silence terrible, comme un esprit qui a perdu la vie et qui ne peut plus ni rire ni pleurer.

Chaque jour, elle pleurait toute sa douleur sur la mort de son père, comme si c'était le premier jour de son décès. Chaque jour, sa peine augmentait et sa douleur se renforçait. Quand les femmes des *Ansars* se mettaient à pleurer sur ses pleurs, elles se plaignaient auprès d'elle de l'injustice qui les avait touchées et qui les avait privées de leur droit, au milieu des larmes et du bruit des pleurs.

Sa tristesse était trop forte pour que quelqu'un pût la reconforter ou la consoler. Ce fut ainsi que les jours passaient. Les compagnons étaient heureux, 'Ali était silencieux et triste et Fatima attendait la mort et le moment du rendez-vous que son père lui avait donné.

Le décès de Fatima

Son désir de mourir augmentait chaque jour un peu plus et cette attente était la seule issue dont elle disposait pour fuir la vie. Elle espérait pouvoir se réfugier auprès de son père avec un esprit empli de douleur. Elle avait tant besoin d'un refuge stable comme celui-ci !

Mais le temps passait avec lenteur. Quatre-vingt-quinze jours étaient passés depuis que son père lui avait annoncé sa mort, mais la mort n'était toujours pas venue.

Mais non !

Aujourd'hui, c'est le lundi trois de *Jumada Thani* de la onzième année de l'Hégire, l'année de la mort du Prophète.

Elle embrassa ses enfants les uns après les autres : Hassan, qui avait sept ans, Hussein, qui avait huit ans, Zeïnab, qui avait cinq ans et Oum Kulthum, qui avait trois ans.

Le moment des adieux à 'Ali était arrivé.

Comme cela était difficile !

'Ali devait rester ici-bas.

Trente années supplémentaires !

Elle envoya chercher Oum Rafah, la servante du Prophète.

Elle se lava avec un calme et une précision étonnants. Elle ôta ensuite les habits du deuil pour se vêtir de son nouveau vêtement, comme si elle était sortie du deuil de son père et qu'elle s'était dirigée à sa rencontre.

Elle dit à Oum Rafah :

« Mets-moi un matelas au milieu de la maison ».

Elle s'allongea en attendant le moment venu. Un instant passa.

Quelques instants... et tout d'un coup... les lamentations s'élevèrent de la maison.

Fatima avait fermé les yeux. Avec sa mort, une bougie de feu et de douleur s'était éteinte dans la maison de 'Ali qui resta seul avec ses enfants.

Elle lui avait demandé de l'enterrer la nuit pour que personne ne sût l'emplacement de sa sépulture et que les deux cheikhs ne vinrent pas perturber son enterrement.

Ce fut ainsi que ‘Ali agit.

Cependant, personne ne savait ni où ni comment.

Dans la maison ? Au Baqi’ ? Personne ne savait.

Et dans quel emplacement au Baqi’ ? Personne ne savait non plus.⁷⁰

‘Ali ? Il était resté seul à la maison à Médine, comme une montagne de douleur.

La nuit, triste et silencieuse, murmurait de douleur à l’oreille de la ville misérable et traîtresse. Le Baqi’ était calme et heureux. Silencieux, il écoutait les tombes éveillées et les maisons endormies. La brise du minuit apportait à ‘Ali ces paroles des environs de la tombe de Fatima :

« Salut à toi, Messenger de Dieu ! Salut à toi, de la part de ta fille, de ta bien-aimée, de la prunelle de tes yeux, de celle qui t’a rendu visite et qui est restée auprès de la terre où tu as été déposé, celle que Dieu a choisie pour te rejoindre. Ma patience et ma capacité se sont affaiblies avec le destin de ton être le plus cher, ô Prophète de Dieu. Mais comment puis-je chercher de la patience avec un tel malheur et en te regrettant ? Je t’ai posé dans la tombe, mais tu continues d’exister en mon cœur. Nous venons tous de Dieu et à Dieu nous retournerons. Mais ma peine est éternelle et mes nuits sans sommeil jusqu’à ce que Dieu m’emmène à la même demeure dans laquelle tu te trouves actuellement. A présent, ta fille va te dire comment ta tribu s’est unie contre moi et elle a usurpé ses droits. Insiste pour qu’elle te dise tout ce qui s’est passé. Que de choses bouillent dans son cœur et elle ne trouve personne à qui parler. Elle dira : « Demandez conseil à Dieu. Il est le meilleur des Juges »

Tout d’un coup, ce fut le silence. Il ressentit une douleur et une fatigue soudaines dans son esprit, comme si chaque mot était une partie de son être qui était découpée dans le cœur de son âme.

Il était seul. Il ne savait ce qu'il devait faire. Devait-il rester ? Devait-il revenir à sa maison ? Comment laisser Fatima toute seule là-bas ? Comment revenir seul à la maison ? Et Médine qui apparaissait comme une rebelle qui préparait une embuscade dans l'obscurité de la nuit et qui l'attendait avec mille conspirations et trahisons.

Mais s'il devait rester, comment il le ferait ? Ses enfants ? La vérité ? Les énormes responsabilités qui l'attendaient ? Que faire du Message qu'il avait promis à Dieu de propager ? Il n'arrivait pas à se décider. L'hésitation le paralysait. Devait-il partir ? Devait-il rester ?

Il se sentait incapable de faire quoi que ce soit.

Il dit au Prophète :

« Salut à toi, ô Messager de Dieu ! Si je m'en vais ; ce n'est pas par désespoir. Si je reste ce n'est pas par manque de confiance en ce qu'a promis Dieu à ceux qui étaient patients. La patience est plus belle et plus droite et sans la victoire de ceux qui nous dominant, j'aurais fait un mausolée de ta tombe et j'aurais obligé les gens à s'y rendre. Avec l'aide de Dieu, ta fille a été enterrée en secret alors que son droit et son héritage ont été usurpés et que le pacte n'a pas duré. Ton nom est toujours là. Adieu, ô Prophète de Dieu ! »

Épilogue

C'est ainsi que vécut Fatima. C'est ainsi qu'elle mourut. Une autre phase de l'histoire commença. Il y avait un halo de Fatima qui transparaisait à travers le visage de nombre d'opprimés dans l'histoire de l'Islam, dont le droit avait été spolié. Toutes les victimes de l'oppression et de la ruse firent du nom de Fatima leur slogan, et sa mémoire se mélangea à l'amour, à l'affectivité et à la foi de nombre d'hommes et de femmes qui combattirent, tout au long de l'histoire de l'Islam, pour la liberté et pour la justice. Son nom grandit et évolua sous le bruit de l'oppression califale et des gouvernements de la colère, de l'injustice sanguinaire, et remplit les cœurs d'amour.

C'est la raison pour laquelle Fatima, partout dans l'histoire des peuples islamiques et dans les catégories déshéritées de l'*Oumma* islamique, a été une source de liberté, de justice et de *jihad* contre l'injustice, la brutalité et la distinction.

Parler de la personnalité de Fatima est donc quelque chose de difficile. Fatima était « la femme » telle que l'Islam voulait qu'elle fût. Il en a donc donné une image et c'est le Prophète qui l'a dessinée, qui l'a élevée et lui a appris, sous la pression de la pauvreté, les enseignements les plus profonds de l'humanité.

Elle fut donc un exemple de toutes les qualités « féminines ».

L'exemple de la fille dans sa relation avec son père.

L'exemple de l'épouse dans sa relation avec son mari.

L'exemple de la mère dans sa relation avec ses enfants.

Elle fut l'incarnation de la femme engagée et responsable face à son époque et à sa société. Elle était elle-même un « Imam », c'est-à-dire un modèle exemplaire pour la femme. Elle était un

recours et une preuve pour toutes les femmes qui voulaient décider « d'être elles-mêmes ».

Elle a donc répondu à la question pressante de la femme, « comment doit-elle être ? » À travers son enfance distinguée, par son *jihad* continue sur les deux fronts interne et externe, dans la maison de son père, dans celle de son mari, dans sa pensée, dans son comportement et dans sa vie.

Après tout cela, je ne sais pas ce que je pourrais rajouter. J'ai déjà beaucoup dit, mais je n'ai pas dit assez.

Ce qui avait le plus attiré mon attention, parmi tous les aspects de son esprit magnifique, c'est qu'elle a été le compagnon de voyage et d'élévation de l'esprit magnifique de 'Ali.

Elle n'a pas seulement été son épouse, car 'Ali a eu d'autres femmes après elle, comme Sidiqqa, qui savaient ses préoccupations et ses grands dessins. Elle a été le compagnon de sa retraite et de sa solitude.

C'est la raison pour laquelle 'Ali la considère d'un autre regard, elle et ses enfants.

Après Fatima, 'Ali s'est remarié et a eu d'autres enfants. Il a cependant toujours préféré les fils de Fatima à tous les autres. Il les appelait « les enfants de Fatima », alors qu'il appelait les autres « les enfants de 'Ali ».

C'est étonnant de voir comment des fils peuvent être affiliés à leur mère, malgré la présence de leur père... bien que leur père fût 'Ali.

Nous avons aussi vu comment le Prophète portait sur elle un regard particulier, qu'il la distinguait parmi toutes ses sœurs, qu'il s'appuyait sur elle au cours de ses grands discours et dans son appel, malgré son très jeune âge.

Maintenant ? Je ne sais pas ce que je peux dire d'elle, ni comment je pourrais le dire.

J'ai voulu imiter l'un des plus grands tribuns de France qui dit un jour, à propos de Marie, devant le roi Louis :

Mille sept cents ans que tous les tribuns du monde en parlent.

Mille sept cents ans que tous les philosophes et les penseurs de tous les peuples, en Orient comme en Occident, expliquent les qualités de Marie.

Mille sept cents ans que les poètes œuvrent de toutes leurs forces et de tout leur talent pour faire l'éloge de Marie.

Mille sept cent ans que tous les artistes, les peintres et les sculpteurs produisent des œuvres magnifiques pour faire apparaître la douceur et la beauté de Marie.

Mais tous ces mots, toutes ces paroles, toutes ces pensées et ces efforts, au cours de tous ces siècles, n'ont jamais réussi à faire apparaître la magnificence de Marie comme l'ont fait ces quelques mots :

« Marie est la mère de Jésus ».

J'ai voulu parler de Fatima de la même manière, mais je n'ai pas réussi.

J'ai voulu dire :

Fatima était la fille de la grande Khadija.

Mais j'ai trouvé que ce n'était pas Fatima.

J'ai voulu dire que Fatima était la fille de Muhammad.

Mais j'ai trouvé que ce n'était pas Fatima.

J'ai voulu dire que Fatima était la femme de 'Ali.

Mais ce n'était pas Fatima.

J'ai voulu dire que Fatima était la mère de Hassan et de Hussein.

Mais ce n'était pas Fatima.

J'ai voulu dire que Fatima était la mère de Zeïnab.

Mais j'ai trouvé que ce n'était pas Fatima.

Non ! Tout cela est Fatima, mais ce n'est pas tout Fatima.

Fatima est Fatima !

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE L'AUTEUR

PREMIÈRE PARTIE

L'ingéniosité et l'adoration de la vérité

Nous et les gens

La raison et l'amour

Les larmes :

La famille de 'Ali, le lettré, ou les gens ?

Trois types de femme

Le bon et le mauvais

La religion et la tradition

La *Sunna* du Prophète de l'Islam

La méthode particulière du Prophète

Les arguments objectifs du conservateur

Les arguments du réformateur révolutionnaire

Les arguments du réformateur progressiste

Le pragmatisme au service de l'idéal

Le mariage temporaire occidental

Ni idéalisme, ni pragmatisme, mais les deux à la fois !

Deux moules pour fabriquer l'homme

La solidarité entre l'arriération et l'impérialisme

La femme dans la culture et dans les fondements sociaux de la nouvelle époque

La solitude

La constitution de la famille

La Femme dans la société de consommation : la sexualité à la place de l'amour

En Orient

L'opresseur et l'opprimé

L'appel de la colonisation

Que devons-nous faire ?

DEUXIÈME PARTIE

Les coutumes sociales du Hijaz

La naissance de Fatima

Le terme coranique, *Kaouthar*

L'honneur accordé à une esclave

L'honneur accordé à la fille du Prophète

La mère de son père

Le confinement

Khadîja décède

'Ali.

L'immigration

Les luttes continuent pour renouveler l'esprit

L'intercession

Pourquoi Fatima

L'esprit de Muhammad

La compassion de Muhammad

La conquête de la Mecque

Le décès du Prophète

Pourquoi pas 'Ali ?

'Ali est le seul refuge

D'autres sont occupés à le détruire

Fatima n'abandonne pas

Le présent promis est envoyé

Leur slogan est l'Islam !

La crainte pour l'avenir de l'Islam

Elle recherche la terre de la tombe de son père

Le décès de Fatima

ÉPILOGUE

Ouvrages de la Collection

— Études —

1. *L'Islam dans le discours médiatique*, Rabah Saddek, 1999
2. *Islam dans l'imaginaire occidental*, Rabah Saddek, 1999
3. *Les hommes à la découverte de Dieu*, Draz Muhammad Abdallah, 1999
4. *Islam intérieur : passion et désenchantement*, Babès Leïla, 2000
5. *Islam contre terrorisme*, Hamoneau Didier, 2002
6. *L'esclavage en Islam*, Diakho Muhammad, 2004
7. *Maghrébinologie, générale et systématique*, « Citoyen de troisième classe », Boutamina, Nas. E., 2004
8. *L'islam, religion de la vie*, Abdel Wadûd Shalabi, 2004
9. *Les trois entités intelligentes, le Malak, le Jinn, l'Homme*, Boutamina, Nas. E., 2005
10. *L'Islâm fondateur de la Science - La renaissance et les lumières / les siècles de plagiat*, Boutamina, Nas. E., 2006
11. *La servitude à Dieu, l'ultime quête des saints*, Ibn Taymiyya, 2007 (à paraître)
12. *Le Mariage forcé en Islam -Des origines coutumières et ancestrales-*, Diakho Muhammad, 2006
13. *L'homme et l'univers*, Al Badawi Mostafa, 2007
14. *L'apocalypse de l'armagedôn*, Abdeljalil Bouhafs, 2007
15. *La lapidation, précepte abrogé du droit musulman*, Diakho Muhammad, 2005
16. *Introduction à la civilisation Musulmane*, Khan Mustayeen, 2005
17. *Renouvellement de la pensée nationaliste arabe*, Alfeqi Mustapha, 2006 (à paraître)

18. *L'histoire des sources fondatrices de la législation musulmane*, Bendjillali Mimoun, 2006
19. *Vocation de l'islam*, Bennabi Malek, 2006
20. *Problème des idées dans le monde musulman*, Bennabi Malek, 2006
21. *Muhammad, le Prophète calomnié*, Bébâwi Nabil lûqa, 2006
22. *Le statut de la femme entre tradition et modernité*, Ridwan Zaïnab, 2007
23. *L'oumma et l'imamat*, Shariati Ali, 2007
24. *La justice divine*, Motahari Mortada, 2007
25. *Correspondances - Les réponses chiïtes aux questions sunites*, Al-Amilî Sharafeddine, 2007
26. *Shi'isme, origines et principes*, Al-Kashifu al-Ghatâ Muhammad Al-Husayn, 2007
27. *La philosophie du Coran*, Quesne Philippe, 2007
28. *L'ultime extinction - Essai sur l'agonie d'une planète*, Saada Ahmad, 2007
29. *Les vérités de la succession du prophète*, Muhammad Ali Aïdara Chérif, 2008
30. *L'Islam et l'Autre*, Al Juhayni, Ahmad et Mustafa, Muhammad, 2008
31. *Concevoir le monde*, Motahari Mortada, 2009.
32. *Fatima est fatima*, Ali Shariati 2009.
33. *Les arabes face à l'agression*, Tarek el Bechry, 2009.
34. *Les réponses orientales*, Philippe Quesne, 2009.

Ouvrage réalisé par
l'Atelier Graphique Albouraq
2009



Impression achevée en Janvier 2009
sur les presses de Dar Albouraq
Beyrouth – Liban

Note

L'Imam Khameneï a dit à propos de Shariati :

1 - Journal Al-Wihdat, n°126, p. 36/37 Rajab 1994.

Première partie

2 - En 1905, Louis Massignon eut une émotion profonde pour la culture musulmane, lors d'une visite effectuée sur la tombe délabrée de Sulmane. Depuis, il arrêta les recherches sur « les aspects de l'Islam » et sur « les épisodes historiques de l'Islam –sujets qui intéressaient le plus les spécialistes des civilisations musulmanes, les orientalistes et les chercheurs occidentaux pour se pencher sur « les concepts de l'Islam ». Il passa cinquante-cinq ans de sa vie à méditer et à étudier trois figures emblématiques musulmanes, qui sont : Fatima, Salmane et al-Hallaj.

3 - Le professeur Louis Gardet se charge actuellement, avec un certain nombre d'orientalistes français, à collecter l'ensemble de ses écrits sur Fatima.

4 - Le livre « al-Bihâr » de l'érudit al-Majlissi relate en arabe le récit complet, à la page 78 du volume 16.

5 - Nous voyons combien ils sont puérils tous ces pseudo-spécialistes et toutes ces gens qui disent aimer l'Iran quand ils prétendent innocenter le peuple iranien de son acceptation de l'Islam, cette religion «étrangère» et lorsqu'ils le considèrent à la fois comme un peuple grand et servile au point d'accepter cette religion et d'abandonner toute sa vision du monde et tout son patriotisme et ses valeurs sacrées par peur de l'épée et pour se débarrasser du fardeau de l'impôt.

Tout aussi puérole est aussi la vision des nationalistes qui attribuent l'adhésion des Iraniens à la ligne de 'Ali et de sa descendance au mariage de Hussein et Shahrbanou, fille du dernier roi sassanide, non pas à leurs qualités mais parce que Hussein serait le gendre des Iraniens et que les Imams en seraient les petits-enfants.

La puériorité de cette vision apparaît d'autant plus quand nous savons que les Iraniens eux-mêmes étaient en conflit avec le Shah et qu'ils ont épousé l'Islam pour en finir avec son despotisme. Comment considérer alors qu'ils puissent changer d'avis et adopter le parti du mari de sa fille ? Ce à quoi aboutissent les recherches de ces égarés qui imitent les orientalistes, même si ce n'est que de manière élémentaire et comique, c'est à la vision selon laquelle le peuple iranien ne comprend rien à la justice, à la liberté, à l'égalité, à la vérité, aux qualités humaines et aux valeurs divines de l'Islam, qu'ils ne savent rien de la hauteur de Muhammad et de 'Ali par rapport à Yazdaraj et Barzjamhar et de la prééminence de Hussein et Zeïnab sur Zor-eir et Shérine. Ils ne comprennent en revanche que le langage de l'épée, de l'argent et du nationalisme.

6 - L'auteur fait allusion à la Sourate Le Calame, verset 1 : « **Noun par le calame et par les lignes qu'ils écrivent** ».

7 - L'auteur veut désigner par le mot « Qibla », l'orientation de la raison et des sentiments.

8 - Au moment de la composition de ce livre en 1971.

9 - Entretien dans l'Express, mars 1971.

10 - Rosas, auteur de « Réflexions d'un Roi solitaire » et d'un recueil de poésie intitulé « Ma Palmeraie ». Il s'agit d'une blessure d'amour, d'instabilité, d'attente d'un esprit avide de sciences, dans le long parcours de l'infini de « la religion ».

11 - En Grèce, temple consacré à tous les dieux.

12 - Sourate La différenciation absolue, verset 70 : « **Sauf celui qui sera revenu à Dieu et aura fait une bonne œuvre, ceux-là Dieu transformera leurs mauvaises actions en bonnes et Dieu est infiniment absolu et miséricordieux** ». C'est de cette façon qu'ils interprètent ce verset ! Que c'est habile de neutraliser les versets de Dieu et de réduire à l'impuissance ses croyants !!!

13 - La maison de 'Ali.

14 - C'est le titre accordé aux grands oulémas des *hawza* chez les Shiites.

15 - Il s'agit, ici, de ceux qui font de leur lien de parenté avec le prophète un travail qui leur permet de se faire de l'argent. Aujourd'hui, le nombre de *sayyids* a considérablement augmenté.

16 - La question de la faim, comme l'a montré la sociologie de la faim de Castro, le célèbre analyste de la FAO, à travers les chiffres du passé, est un phénomène très nouveau. Elle est née dans le sillage du capitalisme et plus

des deux tiers de la population mondiale, y compris dans les pays considérés comme riches, en Europe et en Amérique, en souffrent directement. C'est une catastrophe qu'ont découverte la sociologie et la géographie humaines par l'enquête scientifique, alors que la plupart pensent que l'augmentation de la productivité mondiale aboutit à une baisse du niveau de pauvreté dans le monde, et par conséquent de la faim. Il apparaît, au contraire, que le niveau de la consommation augmente plus rapidement que celui de la production et le surpasse. Il faut donc mesurer le niveau de pauvreté et de richesse, du besoin et du bien-être à l'aune des critères de la productivité et de la consommation actuels, ou plutôt du revenu et de la dépense qui leur correspondent, et non en les comparant à leur ancien niveau. De même que l'augmentation des revenus d'un fonctionnaire ne dit rien de la baisse de son niveau de pauvreté ou de l'augmentation de son niveau de vie, la pauvreté d'une famille ou d'une société se mesure à l'aune de ses revenus et de ses dépenses en augmentation croissante. Ce qui a provoqué la catastrophe alimentaire actuelle, c'est l'augmentation de la quantité et de la qualité de la consommation dans le système capitaliste, dans la vie économique bourgeoise et dans une philosophie de la consommation pure. Cela fait que même les familles qui sont riches, en apparence, pâtissent d'une faim cachée, qu'elles se volent elles-mêmes de l'intérieur au profit des apparences, conformément à la philosophie courante qui dit : Personne n'entend le bruit du ventre quand il a faim, mais tout le monde peut voir la maison et les vêtements.

17 - école religieuse.

18 - Le premier à avoir employé cette expression est le grand Ayatollah Al-Na'ini dans son livre « Tanbih al-Oumma wa Tanzih al-Milla » (Avertissement de l'Oumma et épuration de la Communauté), avec des annotations de l'Ayatollah Al-Talqani.

19 - Mahdi : Le Guidé, le Promis.

20 - Jamal Zad : écrivain iranien influencé par les idées occidentales.

21 - Jalal Al-Ahmad : écrivain iranien très célèbre. Hostile à l'occidentalisation et à l'influence de l'Occident, il appelle la nouvelle génération à revenir aux fondements de la nation et de la religion.

22 - Référence au mot de Taqi Zadeh qui disait avec fierté : « Je suis le premier qui ai fait exploser la bombe de la soumission aux Francs dans le contexte iranien de l'époque ».

23 - Une vision portée par l'amour, animée d'amour, mais vision vide de connaissance : là réside la responsabilité historique des mentors de

l'orthodoxie musulmane au service des Césars omeyyades, abbasides et autres. Comme l'a dit le regretté J. Berque : « L'Islam (c'est-à-dire le monde musulman) est en-deçà de son panthéon coranique ». Les pouvoirs politiques musulmans, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, sont responsables de cet état de fait : d'inculture des masses populaires.

24 - Le savoir est une lumière que Dieu dépose dans le cœur de qui Il veut.

25 - Selon moi, « la science des dogmes » ou « la science dogmatique » sont la traduction d'un mot unique qui est « l'idéologie ».

26 - Académie platonicienne hier, durant l'Antiquité, devenue Pédagogie officielle ou Académisme, aujourd'hui. Le Monde arabo-musulman est imprégné, modelé à l'image de ce mouvement scientifique qui lui impose ses principes et ses valeurs culturelles.

27 - Ici, le regretté Ali Shariati, fait la distinction entre le savoir classique (Platonicien) et le savoir islamique. Ce grand théoricien, mort très jeune, apparaît comme un épistémologue de classe.

28 - Remarquez bien la duperie entre que la chose soit profonde et non pas énigmatique et qu'elle soit facile et non pas superficielle !

29 - Ils expliquent « qui a traduit le Coran selon son avis » et non pas « qui a traduit le Coran selon sa raison ».

30 - Sourate Les Femmes, verset 82.

31 - Sourate La Lune, verset 17, ainsi que les versets 22, 32 et 40 de la même sourate.

32 - Ce qui est désigné ici c'est le Minbar et non les orateurs.

33 - Il peut s'agir de l'époque des Qhajarites ou des Safadites, ou alors de celle de la *Jahiliyya* arabe ou perse antéislamique, voire même de l'époque des deux religions juive et chrétienne. Le plus important est que ce phénomène soit ancien. L'ancienneté de ce phénomène lui donne une dimension religieuse, sacrée et même islamique. Celui qui le refuse est un apostat et celui qui le considère avec une légère tolérance est un libertin.

34 - Je rapporte, ici, en résumé quelque chose qui montre de grandes vérités et qui fait apparaître la nature de la pensée et de la vision religieuse branlantes ! Prenons les règles islamiques de l'hygiène pour exemple, qui sont très élaborées, très précises et très solides d'un point de vue scientifique. Ces règles qui étaient très valables, relativement aux conditions sanitaires du passé, se sont transformées, avec le temps, en un problème très particulier. Ces « moyens et ces formes » – qui n'ont rien à voir avec l'Islam mais qui concernent les moyens techniques, matériels, nationaux et

locaux – ont pris un aspect religieux et sacré et sont devenues des éléments de jugements islamiques qui ne souffrent aucun changement.

On a remarqué dans la ville de Machhad qu'une société secrète s'était développée et s'était mise à fonctionner selon des modalités partisans très précises, minutieuses et très organisées. Personne d'étranger n'était en mesure de comprendre ses objectifs, son idéologie et sa manière d'opérer. L'organisation commençait ses activités à trois heures du matin, juste avant l'aube, sans que personne ne sache où allaient ses membres. Après un certain temps, et après avoir réussi à y infiltrer des éléments extérieurs, on a remarqué que cette organisation travaillait contre le ministère de la santé – qui avait fermé tous les réservoirs d'eau et les hammams dans les villes et les villages environnants - et que ses membres pensaient que la machine par laquelle on aspergeait de l'eau dans les hammams (les douches), n'était pas bonne à être utilisée et qu'il fallait se laver dans un réservoir. Avec l'aide d'un propriétaire de hammam qui les soutenait, ils avaient réussi à ouvrir un réservoir à la périphérie de la ville. Entouré par un mur fermé, ils avaient fait un trou à l'arrière qui ne pouvait être vu sous le toit, et par lequel seuls les officiels, membres du « parti du réservoir », pouvaient entrer et exercer leurs activités sous l'œil vigilant des experts. Ils prenaient contact avec les membres vers trois heures et ils se dirigeaient tous, par des moyens différents, vers le quartier général, avant d'être expédiés vers le réservoir pour s'y laver de la bonne manière et d'être ainsi satisfaits ! Le réservoir avait pris une allure islamique sacrée. Son remplacement par un tuyau avait blessé la sensibilité d'un certain nombre de gens ! Comme si la perte du réservoir était une catastrophe plus importante pour eux que la perte de la Palestine !

35 - Ils ont ordonné de dire sur les Minbars : « Nous avons foi dans le destin, dans ce qu'il a de bien comme dans ce qu'il a de mal ». Ainsi cette idée s'est enracinée aussi bien chez ceux qui les soutenaient que chez ceux qui leur étaient opposés.

36 - L'auteur fait allusion à la Sourate La Lumière, verset 35 : « ... **Sa flamme serait alimentée à partir d'un arbre béni : un olivier d'orientation ni Est ni Ouest...** ».

37 - En allusion à la Sourate Abraham, verset 24 : « **Ne vois-tu pas comment Dieu a cité comme parabole une bonne parole pareille à un bon arbre aux racines bien fixes et à la ramure s'enfonçant vers le ciel ?** ».

38 - Nous rappelons au lecteur que cet ouvrage a été écrit en 1971.

39 - Il veut dire par là l'homme traditionnel, conservateur et ancien.

40 - La revue « Zan Roz ». La discussion, à propos de cette revue, remonte à l'époque de la composition de ce livre. Aujourd'hui, cette revue a une excellente réputation dans le cadre de la République Islamique.

41 - Tout comme le diable qui est un ennemi évident pour l'homme (visible comme le précise le Saint Coran) et en même temps invisible.

42 - L'auteur ne précise pas qu'il s'agit, là, de quelques cas isolés et que cette loi n'est pas appliquée à toutes les femmes divorcées.

43 - Ahmed Chamlo est un poète contemporain perse.

44 - A partir d'ici, il convient de voir une analyse qui rappelle celle d'Edward Saïd dans « L'orientalisme... ». Mais, c'est dans « Culture et Impérialisme » que le problème est scientifiquement abordé par E. Saïd.

45 - Il y avait une habitude en Iran, qui était suivie par certaines familles de la génération des années quarante et cinquante, et qui consistait à appeler une femme par le prénom de son fils ou de son mari. On l'appelait donc Muhammad.

DEUXIÈME PARTIE

46 - La première fille fut Zeïnab, la seconde Rouqayya (les deux qui ont émigré, l'une en Ethiopie et l'autre à Médine), la troisième Oum Kulthoum.

47 - « Est-ce que votre Seigneur vous a réservé les garçons (mâles) et S'est fait des filles à partir des Anges ? Vous dites vraiment là des choses énormes ». Sourate Le Voyage nocturne, verset 40.

48 - Cette révolution se répète dans tous les messages des Prophètes cités dans le Saint Coran. Il s'agit d'abolir « les adorations héritées » des pères et d'adopter « l'adoration de Dieu de manière consciente » : « Et lorsqu'on leur dit : « Suivez ce que Dieu a fait descendre ! » ils disent : « Nous suivons plutôt la voie sur laquelle nous avons trouvé nos pères. » Sourate La Vache, verset 170. Est-ce quand même leurs pères ne comprenaient rien du tout et n'étaient pas sur le droit chemin ?

49 - Sourate Les Abeilles, verset 58.

50 - Professeur à l'Université de Ein Shams, écrivain dont la vocation est la « vérité », animée d'un courage qui l'a amenée à se libérer du conservatisme stupide et de l'influence mensongère. La science lui a donné les moyens de se débarrasser de la contrainte de l'enseignement sectaire et de

l'éducation de son environnement d'origine. Elle a ainsi attiré l'attention sur la l'inconséquence des Shiites, bien qu'elle soit elle-même Sunnite, dans ce qui touche à la vivification de ce que nous nommons le retour des larmes et de la plainte, du mensonge et des accusations portées contre les autres, ce que nous appelons l'imposture dans la manifestation apparente de l'amour des gens de la maison (Ahl el Beit) et qui n'est en fait que « distinction, tromperie des gens, agitation des sentiments sectaires, partisans et communautaires entre les musulmans ». Son style se distingue ainsi par un esprit scientifique et une méthode d'investigation en même temps qu'il se caractérise par une précision de la pensée et une délicatesse de la sensibilité. Elle a entièrement consacré ces qualités à la présentation des membres de la famille du Prophète. Parmi ses travaux : La mère du Prophète, Les femmes du Prophète, Les filles du Prophète, Al-Zahra du Prophète, Sukeïna, fille de Hussein et de Zeïnab, héroïne de Karbala.

J'ai fait sa connaissance par hasard cet été, et elle m'a dit : « L'amour de la famille du Prophète, cet amour pour lequel j'ai consacré toute ma vie intellectuelle et scientifique, a fait naître en moi un souhait très fort, et qui augmente un peu plus chaque jour, de connaître l'Iran et d'apprendre le Perse... afin de mieux profiter des recherches de vos grands ulémas sur les figures de Zahra, de Zeïnab, de Soukeïna, fille de l'Imam Hussein, de Khadija et de Fatima, mère de 'Ali ». Je n'ai évidemment pas pu lui donner de réponse.

51 - Ce qui distingue les rôles des deux sexes -l'homme et la femme-est cette dernière qui porte l'enfant pendant neuf mois, qui le nourrit pendant deux ans et sui s'occupe de lui durant l'enfance. Ces tâches imposent donc à la femme d'être réduite, dominée par l'homme qui n'est pas réduit pas ces contraintes biologiques et domestiques.

52 - Sourate Les Bestiaux, verset 151

53 - Sourate Le Voyage nocturne, verset 31

54 - Sourate La Rivière Kaouthar, versets 1 à 3.

55 - Militants qui appellent à la vraie foi. Guerre Sainte contre les infidèles.

56 - Les Mekkois émigrés à Médine à la suite du Prophète.

57 - Les partisans.

58 - La dissimulation dans le but de la préservation.

59 - Il y a un livre de Sartre, Les Mains Sales, qui parle d'intellectuels de cette sorte. Il y a aussi une phrase de Dostoïevski dans laquelle il dit (et Sartre la répète en affirmant son enthousiasme et son admiration) : qu'une

seule goutte de sang coule dans une partie de la terre et ce sont les mains de toutes les gens au monde qui en sont salies.

Nous constatons que ce type de pensée social et juridique concernant le crime n'est pas « exceptionnel » ni « nouveau » dans notre culture islamique, au contraire. Il s'agit d'un principe élémentaire de notre croyance. Le Saint Coran, quand il parle de la mort de quelqu'un, met les criminels et ceux qui les ont laissé faire ou qui ne l'ont pas empêchée dans un même sac. Le Prince des croyants se demande, dans Nahj al Balagha, comment il se fait que Dieu, au moment où une personne avait blessé une chamelle, ait attribué l'acte à tous les autres. Il dit alors : « Ils lui firent du mal et le regrettèrent ».

Quand, pour notre part, nous désignons les assassins des martyrs dans nos prières, nous désignons aussi ceux qui en ont entendu parler et qui l'ont accepté. Nous disons : « Que Dieu maudisse une *Oumma* qui en a entendu parler et qui l'a accepté ». Ce ne sont donc pas seulement les gens qui ont participé activement à un crime qui sont les seuls responsables. Il s'agit aussi de ceux qui n'y ont pas trempé les mains et qui se sont tenus à l'écart mais qui se sont rendus, par leur silence et par leur crainte pour eux-mêmes, complices de l'apparition de la tyrannie et de la déviation dans la société, car ils n'ont rien fait pour l'empêcher ou pour prendre la défense du droit et de la vérité. Le Très-Haut a aussi dit à pour Shu'ayb ce que cela signifiait : « J'ai fait périr cent mille des tiens, quarante mille injustes et soixante mille justes ». Shu'ayb, étonné, lui demande alors : « Pourquoi les justes ? ». Dieu répondit : « Ils ont vu le mal, mais ils n'ont rien fait ».

Le Coran considère que ceux qui ne se battent pas contre le mal sont des impies. Abû Dharr dit aussi : « Je me demande comment celui qui ne trouve plus de pain à la maison ne sort pas dans la rue avec une épée ? Ne voyez-vous pas qu'il dit qu'il faut qu'il se révolte ? » Plus que cela. Il ne dit pas qu'il doit se révolter. Il se demande comment est-ce qu'il ne se révolte pas. Il ne dit pas : « Contre ceux qui exploitent ou contre les capitalistes, les propriétaires, la classe dirigeante, les familles de notables et ceux qui ont volé son pain ». Il dit : « Contre les gens ». Tout le monde dans cette société est responsable de ma faim. Tous ceux qui laissent faire jouent un rôle dans ma faim. Il y a celui qui a volé mon pain, celui qui s'est accroché au sien et qui a laissé l'autre voler le sien. Considérez ces paroles et considérez celles de Sartre et de Dostoïevski.

C'est ainsi que nous pouvons nous rendre compte que les gens de la Sunna, qui parlent de « l'impiété d'Abi Taleb » (en raison probablement de leur

haine pour 'Ali) sont loin de l'islam. Ils disent cela malgré la pureté de son esprit, malgré son dévouement et ses efforts dans la défense du Prophète. Il a supporté les années les plus difficiles de résistance contre les assauts de l'ennemi le plus dangereux. Pendant dix ans, il a fait face à tous les dangers, de tout son être, de toute sa vie et même de toute sa considération sociale, et il a accepté cette prison noire afin de rester fidèles au Prophète et à ses compagnons. Bien qu'il ait été un Cheikh de Quraych et qu'il ait été l'une des personnalités les plus influentes de la Mecque, il a suivi le fils de son frère et il l'a protégé... Nous constatons aussi comment certains oulémas shiites cherchent à prouver « la religiosité de 'Ali Abî Taleb » (ils le font probablement par amour pour Ali) et comment ils se mettent à la recherche de nombreuses preuves théoriques et pratiques à cela. La « religiosité » réside-t-elle ailleurs que dans les agissements et dans les paroles d'Abû Taleb au cours de ces années ? L'Islam c'est l'acte. Ils diront cela même si ce qu'a fait Abû Taleb vient de sa liberté, de son dévouement, de son amour pur, sa tendresse, son humanité, sa grande moralité, l'élévation de son esprit, de sa pensée et son engagement dans la défense du droit, de sa compassion avec l'opprimé et de son hostilité au mal, à l'oppression, à la dureté et à la *Jahiliya*.

Ne s'agit-il pas là des principes de la religion ? L'Islam n'est pas venu pour cela ? Ceux qui disent : les actions d'un tel sont bonnes, ses pensées sont élevées, ses services sont désintéressés et il a consacré toute sa vie à la foi, à la doctrine et au droit, mais il ne connaît pas la croyance dans son cœur. Ce sont plutôt ces gens-là, => => et leurs prophéties mensongères qui sont à plaindre. Disposent-ils de rayons X ou ont-ils des machines spéciales qui leur permettent d'observer la foi cachée des uns et des autres ?

60 - L'histoire nous raconte que 'Ali et Fatima ont commencé par vivre dans une autre maison que cette maison maintenant célèbre. On m'a indiqué, au cours du voyage que j'ai entrepris cet été sur les traces du Prophète et de son époque à la Mecque, à Médine et dans le reste des terres de la Péninsule arabique, un endroit qu'on appelle « la maison de Fatima », près de la mosquée de Qaba et du puits de Khatem. Il n'en restait qu'un petit amas de pierre dans un coin reculé. Il est clair qu'il ne peut s'agir de cette maison. Dire que Fatima aurait pu posséder une maison personnelle, à cet endroit, est sans aucun fondement.

61 - Elle l'avait préféré aux richesses de ce monde d'ici-bas. La richesse l'avait ignorée et elle mourut pauvre.

62 - En allusion à la Sourate d'Abraham, verset 11 : « **Les Messagers leur dirent : « Certes nous ne sommes que des êtres comme vous, mais Dieu accorde Ses bienfaits à qui Il veut de Ses esclaves... »** ».

63 - Sourate La Famille d'Imran, verset 144.

64 - Tous ces livres ont relaté cet événement : Tabaqat Ibn Saad, Sirat Ibn Hisham, Mousnad Ahmad Ben Hanbal.

65 - Khadija avait quarante ans, ou quarante-cinq selon d'autres récits, quand le Prophète l'épousa. Fatima, est née cinq ans avant le Message. Si on accepte ce dernier point, auquel adhèrent la plupart des historiens shiites, la petite Fatima a dû vivre à une période où sa mère devait avoir entre soixante et soixante-cinq ans. C'étaient les années durant lesquelles Khadija n'était plus la Khadija fortunée, mais plutôt la pauvre, la souffrante et la vieille.

66 - Cela est particulièrement vrai pour cette période. Le Prophète était à l'apogée de sa force politique et à la fin de sa vie. Il n'avait plus aucun ennemi dans la Péninsule arabique, surtout dans la Hijaz et dans la ville de Médine. Qui pouvait donc mettre en place une telle conspiration contre lui et en tirer profit ? Seules des forces intérieures, et non des ennemis extérieurs, pouvaient s'opposer ainsi au Prophète à cette époque et profiter directement de sa mort ?

67 - Cité par Nasa'i, Abû Daoud, Ibn Maja et Ahmad Ibn Hanbal dans son Mousnad.

68 - Le premier en Ethiopie et le second à Médine.

69 - Pour ses deux mariages avec les filles du Prophète : le premier avec Rouqayya, le second avec Oum Kulthoum après le décès de Rouqayya.

70 - C'est aux enquêteurs d'enquêter. Je n'en suis pas un, et n'aime pas enquêter. Je ne veux pas trouver l'emplacement de sa tombe. Il faut que sa tombe reste « inconnue » pour toujours pour que l'on sache toujours quelle a été sa volonté, elle qui n'a jamais voulu qu'on sache où elle était enterrée. Il faut que tout le monde se demande et pour l'éternité : pourquoi ?

